

L'Exécuteur [181] – Clash mortel sur Philadelphie

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



***CLASH MORTEL SUR
PHILADELPHIE***

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Clash mortel sur Philadelphie

CHAPITRE PREMIER

Entassés dans une Ford en stationnement sur le dock obscur, les quatre hommes se tenaient immobiles depuis plus d'une demi-heure. Deux d'entre eux fumaient, les deux autres paraissaient somnoler. Mack Bolan en avait la certitude, ce n'étaient pas des vigiles chargés de la sécurité du port de Philadelphie, pas plus que des policiers en planque.

Posté à une centaine de mètres de là, il avait observé leurs visages brutaux, leur comportement caractéristique, grâce à son casque Starton de vision nocturne.

Des hommes de main, à coup sûr, des porte-flingues de la mafia.

L'un d'eux sortit subitement du véhicule pour aller pisser dans l'eau polluée de la rivière Delaware. Puis il vérifia ostensiblement un petit P-M mini-Uzi suspendu par une bretelle à son épaule avant de reprendre place dans l'habitacle.

Les flics n'utilisaient pas d'Uzi, encore moins les vigiles.

Un second véhicule était survenu sur les lieux quelques minutes plus tôt, une lourde Mercedes sombre conduite par un moustachu au visage lisse. Sur la banquette arrière, un gros homme était en train d'allumer un cigare tout en plaquant un téléphone portable contre sa joue.

Modifiant l'axe de visée du Startron, Bolan le repointa sur la Ford, dans laquelle l'un des occupants avait également un portable appuyé contre l'oreille et parlait avec volubilité.

L'appareil de vision nocturne était couplé à un petit canon acoustique ultra-sensible, ce qui permit à l'Exécuteur d'entendre clairement ce que disait le porte-flingue :

« — Non, aucun mouvement non plus de l'autre côté des docks, même pas un clébard. »

Bien que beaucoup plus ténue, la voix dans l'écouteur du portable était néanmoins audible :

« — Et l'équipe de Max ?

— Toujours en planque devant le dock 27, rien à signaler de ce côté.

— Bon, ouvre les yeux et tiens-toi prêt, des fois qu'il y ait un coup fouereux.

— Vous inquiétez pas, Lonnie. »

L'échange téléphonique cessa. Le silence se réinstalla sur le quai.

Installé à plat ventre sur le toit d'un petit appentis, Bolan eut un sourire glacé dans l'obscurité. La conversation avait été fructueuse pour lui : il lui faudrait tenir compte d'une seconde équipe, invisible

d'où il se tenait mais prête à accourir éventuellement en renfort. Cela ne simplifierait pas ses affaires, mais il avait l'habitude. Quelques pourris de plus feraient quelques cadavres de plus à envoyer en enfer le cas échéant.

Il savait qu'il manquait quelqu'un au rendez-vous. Un important personnage du monde juridique devait rencontrer Lonnie « Sponge » Pizzaro dans ce coin lugubre du port de la capitale historique des Etats-Unis. Il manquait juste une dizaine de minutes avant son apparition, si toutefois il était ponctuel. L'homme s'appelait Abie Morgan et était réputé pour être l'un des plus grands avocats de la côte Est. Depuis longtemps, le *Fédéral Bureau of Investigation* le soupçonnait de tremper directement dans de louches et importantes affaires contrôlées par le Crime Organisé, notamment dans le domaine du blanchiment d'argent issu du trafic de la drogue, du proxénétisme et du racket. C'était d'ailleurs plus qu'un soupçon, des présomptions pesaient lourdement sur Morgan concernant au moins trois affaires de cet ordre qui avaient défrayé la chronique et dont la presse avait fait état au cours des derniers mois. Malheureusement, des témoins s'étaient rétractés au cours des enquêtes, des documents avaient disparu, et les charges avaient dû être abandonnées.

Abie Morgan était immensément riche. Il était détenteur d'actions de grosses sociétés multinationales, possédait plusieurs propriétés aux U.S.A. et dans quatre pays d'Europe, un somptueux yacht battant pavillon panaméen, un Boeing privé pour suivre ses affaires d'un continent à un autre, ainsi qu'une compagnie de pétrole et une chaîne hôtelière implantée pratiquement dans tous les Etats américains. Nombreuses étaient ses relations politiques et financières à Washington et à New York, et il se rendait fréquemment en Israël pour y traiter de mystérieux marchés qui se concrétisaient finalement par des opérations non moins mystérieuses aux Etats-Unis. Ni la C.I.A., ni le F.B.I., ni la D.E.A. n'avait pu découvrir ce qui se cachait dans ses trafics avec le Moyen-Orient et Morgan avait toujours réussi à passer entre les mailles du filet tendu par toutes les agences américaines, utilisant à fond ses connaissances juridiques, trouvant et invoquant des vices de forme ou de procédure lorsqu'il se sentait un peu trop dans le collimateur de la justice. Son arrogance vis-à-vis de ceux qui cherchaient depuis des années à le démasquer était notoire, au point que des journalistes l'avaient surnommé Abie « The Spitter » – le cracheur.

A la demande de son ami Harold Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, Bolan avait espionné l'avocat pendant trois jours.

Son vieux complice ne lui avait pas laissé le temps de prendre du repos après son blitz ravageur sur La Nouvelle Amsterdam[i].

— Striker ! Tu n'as jamais aimé les vacances, lui avait dit le vieux

Hal en riant. Et puis la cocotte-minute est prête à exploser, c'est le moment pour toi d'intervenir.

Et le Guerrier était reparti au combat. Il avait espionné les allées et venues de l'homme d'affaires véreux, écoutant ses conversations téléphoniques grâce à une bretelle que le F.B.I. avait fait installer à son cabinet et à son domicile. Mais « The Spitter » était plus prudent qu'un renard. Jamais il ne discutait d'une affaire ou d'un dossier au téléphone, ne parlant que très brièvement et fixant des rendez-vous en dehors de son cabinet de Broad Street.

C'était ainsi que l'Exécuteur avait eu vent d'un contact avec un certain Lonnie, dont le nom avait été prononcé rapidement lors d'un appel téléphonique succinct mais qui sentait l'embrouille. Renseignements pris, le correspondant de Morgan se nommait officiellement Jeff Anderson et jouait le rôle de conseiller financier de Marlon Price, autrement dit Lonnie Pizzaro.

Bolan savait qui était Lonnie Pizzaro, l'une des grosses têtes mafieuses de la côte Est opérant sous la couverture d'un homme d'affaires spécialisé dans l'import-export. Pour l'Exécuteur, le cas de « Sponge » était clair.

Il était 22 h 15. L'air gluant d'humidité était imprégné d'odeurs fortes et marines. De l'autre côté des docks, la lueur de la grande ville portuaire composait un halo froid et sinistre au-dessus des hangars métalliques.

Normalement, l'avocat marron aurait déjà dû se pointer au rendez-vous, mais peut-être s'entourait-il de précautions, au même titre que l'infect personnage qu'il devait rencontrer ce soir-là.

Parcourant visuellement le quai à l'aide du Startron, Bolan en fit une nouvelle inspection, s'arrêtant subitement sur la silhouette sombre d'un véhicule bien camouflé entre deux hangars, à peine discernable dans l'optique électronique. Zoomant à fond, il régla ensuite l'intensité lumineuse au maximum et se mit à siffloter doucement. Deux visages venaient d'apparaître dans l'optique verdâtre, deux types aux visages durs, aux yeux braqués sur le quai qui s'étalait en enfilade.

La mémoire bien entraînée du Guerrier solitaire joua instantanément. L'homme qui se trouvait à côté du chauffeur se nommait Moshé Schlonsky. Il avait appartenu aux services secrets israéliens, mais, trois ou quatre ans plus tôt, avait trouvé beaucoup plus lucratif de bosser pour la *Cashera Nostra*, la mafia juive, comme spécialiste en protection rapprochée et en mort expéditive. C'était un hit-man, un vrai, un pro. Le chauffeur et les deux autres assis à l'arrière du véhicule étaient inconnus de l'Exécuteur.

Cette équipe était évidemment survenue bien avant que ce dernier débarque en douce sur les lieux et avait choisi une planque idéale. De sacrées précautions pour un drôle de rendez-vous !

Il fallait compter avec un minimum de douze hommes exerçant une surveillance discrète des lieux, mais assurément prêts à prendre brutalement part à la conversation si celle-ci tournait mal.

Morgan avait déjà cinq minutes de retard. Peut-être l'avait-on renseigné sur la possibilité d'un traquenard. Il fallait pourtant que le contact ait lieu. D'après ce qu'avait affirmé Hal Brognola, c'était vital pour comprendre les étranges mouvements et les curieuses rumeurs qui parcouraient depuis quelque temps le pays, de l'Atlantique au Pacifique.

Les récentes et interminables élections présidentielles avaient semé la suspicion; un nouveau Président et une nouvelle équipe étaient en place, mais on annonçait de nouveaux bouleversements. Il était toujours question de votes faussés, de vices de forme dans la procédure de dépouillement, ainsi que de remise en cause de la validité des candidats. L'Etat fédéral était déstabilisé et la crédibilité du nouveau pouvoir avait du mal à s'asseoir. Le numéro Un du *Justice Department* lui-même se sentait sur un siège éjectable. S'il sautait, la guerre de l'Exécuteur deviendrait d'un seul coup très aléatoire et, surtout, beaucoup plus dangereuse.

La grande Amérique était en proie à la fièvre pernicieuse du doute et les médias ne faisaient rien pour arranger les choses.

Dans les coulisses du théâtre politique, les rumeurs allaient bon train, de même qu'au sein de certaines équipes d'enquêteurs spécialisés dans le démantèlement des magouilles politiques. Au sommet du F.B.I., on envisageait très sérieusement la possibilité d'un complot national orchestré par des personnages occultes tout-puissants et agissant en complicité avec la mafia. Des fonds secrets destinés à l'accomplissement de combines para-politiques avaient été saisis, mais aucun des « opérateurs » de ces manigances n'avait pu être mis en accusation.

L'attention de Bolan fut attirée par le bruit d'un moteur tournant au ralenti à l'extrémité du quai. Il entendit aussi le chuintement de pneus sur l'asphalte. Un sourire sans joie aucune flotta sur ses lèvres tandis qu'il examinait le véhicule en approche. C'était une Cadillac compacte aux chromes luisants, à l'arrière de laquelle Abie Morgan était installé, affichant un air préoccupé et tendu, le regard fixé sur la Mercedes à l'arrêt une centaine de mètres plus loin.

L'Exécuteur était vêtu de sa combinaison noire de combat et s'était équipé d'un armement individuel : son fidèle Beretta 93-R muni d'un gros silencieux, bien au chaud sous son aisselle gauche; le monstrueux Automag .44 magnum qui reposait dans un étui contre sa hanche; un combiné M-16/M-79 pouvant tirer aussi bien des grenades de 40 mm que des balles de .223 en rafales. Devant lui, il avait posé une Caméscope vidéo fonctionnant selon le principe du Startron et

disposant d'un micro directionnel hyper-sensible.

La Cadillac parcourut lentement la distance qui la séparait de la Mercedes, s'arrêta dans un souffle, puis l'avocat mit prudemment pied à terre tandis que Lonnie Pizzaro en faisait autant. Bolan avait déjà branché le Caméscope, partant d'un plan d'ensemble pour zoomer ensuite sur les deux personnages. Laissant l'appareil en fonctionnement automatique, il se redressa doucement et descendit silencieusement de son poste d'observation le long d'une échelle de fer.

Au pied du hangar, contre l'angle d'un mur, il avait une vue parfaite des deux hommes qui, à présent, discutaient à moins d'une trentaine de mètres de lui. Son micro directionnel lui retransmit fidèlement les propos échangés :

« —... peut-être que c'était nécessaire, disait l'avocat d'une voix coléreuse, mais je n'apprécie pas ce genre de rendez-vous. Pourquoi vouliez-vous me voir au pied levé ?

— On a un os », fit Pizzaro avant de marquer un silence.

Bolan avait toujours le casque Startron sur la tête. Il vit Morgan grimacer puis l'entendit répliquer sèchement :

« — Je vous écoute. J'espère que je ne me suis pas déplacé en vain.

— Non, bien sûr... Eh bien, la filière est cassée. Je veux parler de celle qui sert à l'acheminement du fric pour la caisse noire.

— C'est une plaisanterie ?

— J'voudrais bien, mais y a pas d'erreur. Les deux convoyeurs se sont fait dessouder sur le trajet à moins de trente kilomètres d'ici. »

L'avocat leva les sourcils et sa bouche lippue se tordit :

« — Comment cela ?

— On ne sait pas qui a fait le coup. En tout cas, c'était bien ficelé.

— Et l'argent ?

— Envolé !

— Quoi ? Vous essayez de me dire que cinq millions de dollars se sont évaporés dans la nature, comme ça ? Ça ne marche pas, Lonnie, trouvez autre chose !

— Merde ! J'vous dis que deux de mes gars se sont fait descendre en essayant de protéger ce putain de fric. J'y suis pour rien.

— C'est quand même votre problème, mon vieux, rétorqua Morgan d'un ton cinglant. Débrouillez-vous pour retrouver la somme. Je vous accorde un délai de vingt-quatre heures. Au-delà, je ne réponds plus de rien en ce qui vous concerne.

— Hé, dites... qu'est-ce que ça signifie ?

— Que je ne vous couvre plus. Est-ce clair ?

— Ouais, je vois. Vous voulez parler de Spangler, hein ?

— Exactement.

— Vous ne feriez pas ça, Abie... Ce serait franchement

dégueulasse.

— Ramenez le fric. Si vous ne pouvez pas le récupérer, je me fous que vous en soyez de votre poche. Pas de fric, pas de protection. Ne perdez pas de temps, Lonnie. »

Morgan lança un regard dédaigneux au mafioso puis tourna sèchement les talons en direction de sa Cadillac.

« — Hé ! Abie... »

Le ton de Pizzaro avait brusquement changé. Un mauvais rictus fendait son visage gras.

« — Quoi donc, encore ? » riposta l'avocat en se retournant.

Il se figea en apercevant le Colt 45 ACP que le mafioso braquait sur lui.

« — Vous êtes fou ?

— Pas fou, non. Prudent. J'avais prévu ta réaction, connard. Et, de toute façon, j'avais décidé depuis un moment d'arrêter notre collaboration, c'est pas rentable pour moi. »

CHAPITRE II

Le regard de l'avocat devint aussi acéré que celui d'un oiseau de proie. Il ne semblait pas le moins du monde impressionné.

« — Si je comprends bien, l'histoire de l'argent envolé, c'est bidon ? T'es tout de même pas assez stupide pour avoir voulu me doubler, si ? »

— C'est comme tu dis, bouffi, seulement un dédommagement. Maintenant, on se dit gentiment adieu et ta vie s'arrête là. »

Le ton de Morgan se fit brusquement étonnamment vulgaire :

« — Alors, comme ça, tu veux me buter ? »

— Tu n'auras même pas le temps de t'en apercevoir, ricana le gros *mobster*.

— Et tu crois que j'ai pas pris mes précautions ? T'es vraiment un petit gangster minable, Pizzaro, pas même une merde ! Tu essaies seulement d'appuyer sur le détente et c'est toi qui te feras descendre. T'es entouré par mes hommes et ta petite tête de piaf est juste dans le viseur... »

Il y eut un moment de flottement. Le mafioso hésitait en soupesant le bien-fondé de la menace. Bolan connaissait la réputation de Pizzaro qui était capable de piquer subitement des crises d'hystérie lorsque ses affaires ne marchaient pas comme il le voulait. Son index était déjà probablement en train de se crispier dangereusement sur la détente du .45. Il ne se contrôlerait pas très longtemps.

Là-bas, entre les deux hangars, plusieurs silhouettes étaient déjà sorties de la voiture en planque et se déplaçaient rapidement le long du quai. Un mouvement semblable s'effectuait depuis la Ford tapie à l'opposé du secteur.

Il était temps d'entrer dans la partie ! pensa Bolan, mettant aussitôt le M-16 en ligne et expédiant une courte rafale de trois balles en direction du mafioso. Dans le vacarme subit des détonations, trois impacts sanglants apparurent sur le visage et la gorge de Lonnie Pizzaro qui émit un gargouillis affreux avant de partir à la renverse.

Dans la demi-seconde qui suivit, la confrontation se mua en un violent concert de coups de feu rageurs qui semblaient partir de partout à la fois. Moshé Schlonsky avait lancé ses hommes contre ceux de Pizzaro qui s'étaient tout de suite jetés au sol en ripostant, alors qu'un gros ronflement de moteur se faisait entendre, précédant l'arrivée en trombe d'un véhicule d'où jaillirent cinq hommes qui se mirent aussitôt à tirailler frénétiquement dans la nuit.

Un court instant plus tard, ce fut un fourgon Ford Econoline qui fit une bruyante irruption, inondant la scène de la lumière de ses phares.

Tandis que des silhouettes en jaillissaient, une arme automatique se mit à crachoter depuis l'intérieur, et Bolan estima que c'était un peu trop.

Armant la grosse culasse du M-79, il largua une grenade de 40 mm qui explosa sur l'Econoline dans un tonitruant éclaboussement de feu. Trois des hommes qui venaient d'en sortir furent violemment projetés au sol, déchiquetés par la mitraille, pendant que trois autres qui avaient déjà pris de la distance écopaient d'une nuée de petits projectiles crachés par le M-16. La mêlée était générale et le Guerrier se demandait, un sourire aux lèvres, si les pourris savaient même contre qui ils se battaient.

La Cadillac d'Abie Morgan était toujours à la même place, avec son chauffeur au volant, mais la tête de celui-ci était inclinée de côté et du sang lui maculait la face. En revanche, l'avocat n'était plus en vue. Ou il se terrait à l'arrière du véhicule, ou bien il avait réussi à prendre le large. Et peut-être alors s'était-il fait rattraper par une balle du clan adverse. L'Exécuteur souhaitait qu'il n'en fût rien. Non par une quelconque sympathie pour l'individu, abject s'il en fût, mais parce qu'il espérait lui mettre la main dessus et lui faire vider son sac.

Il essuya le feu d'un tir un peu trop précis, dut reculer derrière l'angle du hangar pour éviter les projectiles qui claquaient contre le mur tout près de lui, puis bondit en avant tout en lâchant la moitié d'un chargeur de .223 en direction des lueurs fugaces aperçues quelques secondes plus tôt. Par sécurité, il envoya dans cette direction une grenade explosive, en expédia une autre sur la Ford de la mafia et encore une autre sur le véhicule où s'était tenu Moshé Schlonsky.

Depuis le début de l'affrontement, Bolan avait rejeté en arrière de son front le casque Startron, mais les brèves lueurs des explosions lui avaient permis de noter les positions occupées par les quelques belligérants encore vivants.

Il y en avait deux embusqués contre un vieux container abandonné sur le quai, un autre qui rampait à reculons sur le sol en tirant sporadiquement avec un pistolet-mitrailleur, un dernier, enfin, qui avait pris pour cible le container, depuis l'abri illusoire d'un véhicule déjà criblé de balles.

Celui-là se mit à tressauter sous les impacts de frelons métalliques tirés par le M-16 et battit l'air de ses bras avant de s'affaler en râlant. Puis deux projectiles de 40 mm percutèrent le container qui se disloqua, transformant les deux flingueurs en tas de viande sanguinolente.

Le tireur allongé put encore lâcher une brève rafale avec son P-M avant de disparaître dans une boule de feu dont la déflagration secoua durement les structures métalliques des hangars. Le silence retomba ensuite, lourd, oppressant. L'odeur de la poudre brûlée faisait oublier

les relents nauséabonds du port.

D'un geste de la main, Bolan remplaça le casque de vision nocturne sur ses yeux, sonda l'obscurité environnante et se tint à l'écoute du moindre bruit, aidé en cela par l'amplificateur électronique de sons. Il lui fallait absolument repérer l'avocat véreux, s'il était encore vivant. Après tout, il était venu pour ça.

Il perçut d'abord les gémissements d'un blessé à quelque distance de l'Econoline, puis un bruit de respiration saccadée et rauque. La respiration de quelqu'un en état de choc. Il tourna doucement la tête dans cette direction et un rapprochement visuel lui fit découvrir l'avocat, mort de trouille, qui se traînait sur les mains et les genoux, à l'abri illusoire d'un bâtiment de tôle rouillé jusqu'à l'os, tentant de prendre le large en douce. Bolan le rattrapa à l'instant où il se redressait pour se lancer dans une course fébrile, l'immobilisa fermement et lui balança un coup de crosse sur l'arrière de la tête; juste ce qu'il fallait pour le neutraliser quelques minutes. Le pourri n'avait même pas eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Après quoi, il s'approcha de l'Econoline éventrée, s'arrêtant près du blessé qui gémissait toujours, un type d'une trentaine d'années avec une grosse balafre sur le front et une autre sur la joue. Il avait pris une balle dans la poitrine et un filet de sang lui coulait de la bouche. Sa vie de minable se terminerait sur ce quai crasseux. Un P-M mini-Uzi reposait à côté de lui, culasse ouverte et chargeur vide.

— T'as pas eu de bol, dit le Guerrier sur un ton qu'il voulait compatissant.

L'autre avait les yeux fermés et grimaçait.

— Putain de merde..., lâcha-t-il douloureusement. Les... enfoirés !

— Ouais. Tu étais avec quelle équipe ?

— Sergio... On... pouvait pas savoir que l'avocat avait... autant de monde avec lui...

Puis il ouvrit les yeux, battit des paupières et fixa la grande silhouette penchée au-dessus de lui. Sa tête dodelina.

— Merde ! marmonna-t-il. Qu'est-ce... que... tu fous ici, Bolan ?

— Comme d'habitude, minable, je fais le ménage. Ça sentait vraiment trop mauvais, par ici, tu trouves pas ?

— Fumier !...

— Si tu le dis ! Tu n'as rien d'autre à ajouter ?

— Tu vas me liquider ?

— Tu vois une autre solution ?

Un petit ricanement douloureux secoua le tueur.

— Où est-ce que... j'ai pris ?

— Dans la caisse. T'as au moins un poumon foutu. C'est pas très beau.

— Ah !... Je m'en tirerai pas, hein ?

— A toi de savoir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Quelles étaient les consignes ?

— At...tendre... Surveiller. Faire gaffe qu'y ait pas... un coup pourri.

— Eh bien, pour un coup pourri vous avez été gâtés ! Tu peux bouger les bras ?

— Ouais... Un peu.

Bolan extirpa de sa combinaison une petite trousse médicale de secours qu'il ouvrit. Il était toujours utile de laisser un messenger pour saper la tranquillité de l'ennemi. Plaçant une compresse sur la blessure du mafioso, il lui conseilla :

— Appuie là-dessus, t'auras une petite chance de t'en sortir.

Puis il se détourna du blessé qui n'en revenait pas de sa chance, et marcha rapidement vers l'appentis où il s'était tenu en observation.

Ce fut son instinct qui lui lança un signal d'alarme sous la forme d'une crispation dans la nuque et il se retourna, juste à temps pour éviter de servir de cible. Le tueur n'avait décidément aucune reconnaissance... ni aucune prudence ! Il avait levé un bras, mais ce n'était pas pour maintenir la compresse. Grimaçant de haine, il braquait un automatique qui se mit à cracher plusieurs balles à la volée, mais, dans son état, il ne pouvait guère faire mieux que tirer vers les étoiles. En réponse, Bolan lui expédia une petite rafale de .223 qui l'envoya pour le compte dans le néant, avant de poursuivre son chemin.

Le Guerrier récupéra le Caméscope qui fonctionnait toujours sur le toit de l'appentis, sauta par terre et s'achemina vers l'emplacement où il avait laissé l'avocat inconscient. Ce dernier commençait lentement à reprendre ses esprits. L'attrapant par le col, il le mit debout, le força à marcher le long du quai.

Morgan titubait en mettant un pied devant l'autre, gémissait tout en essayant de placer quelques mots :

— Vous n'avez pas le droit !... Lâchez-moi, espèce de...

Bolan l'obligea à marcher un peu plus vite, le tenant d'une poigne d'acier par le col de son manteau.

Au bout du quai, il bifurqua pour rejoindre une petite route goudronnée qui les conduisit jusqu'à un renforcement obscur où il avait garé une Porsche 928.

Obligé à prendre place dans le fauteuil passager, il lui immobilisa les poignets avec des menottes qu'il fixa sur l'anneau de la ceinture de sécurité. Ensuite, il enfila un imperméable pour dissimuler sa combinaison de combat, puis il lança le moteur, embraya et fit rouler le petit bolide vers le sud, en direction de l'aéroport. Moins d'une dizaine de secondes plus tard, il entendit le chant lugubre de plusieurs sirènes de police en approche rapide, maintint néanmoins

une vitesse raisonnable, coupant sa trajectoire en bifurquant plusieurs fois vers l'intérieur de la cité portuaire.

L'avocat restait silencieux. De temps en temps, il jetait un regard à la fois mauvais et craintif sur Bolan, détournant aussitôt les yeux pour se replonger dans une sorte de concentration morbide.

Il leur fallut un bon quart d'heure pour arriver à proximité de l'aéroport. Dépasant la portion de route desservant le terminal, le Guerrier emprunta une chaussée en mauvais état qui longeait un terrain vague, immobilisa bientôt la Porsche dans une zone déserte, le long d'un chantier de construction noyé dans l'obscurité. Eteignant les phares, il alluma le plafonnier et considéra son passager d'un regard pas vraiment rassurant.

Abie Morgan n'avait plus rien conservé de sa superbe ni de sa morgue. Son visage était terreux, son regard rempli d'une peur abjecte.

— Qui est Spangler ? questionna Bolan d'un ton glacé.

— Pourquoi vous le dirais-je ? renvoya l'avocat marron.

— Je vous ai posé une question, maître. Je ne la répéterai pas.

L'autre déglutit péniblement, le yeux rivés sur le sinistre Beretta qui venait d'apparaître dans la pogne de l'Exécuteur. Les mains toujours fixées contre la cloison par les menottes, il gémit :

— Si je vous le dis, est-ce que vous me laisserez tranquille ?

Bolan eut un petit ricanement qui ne présageait rien de bon.

— Tu as trois secondes.

— Je... je... Bon Dieu ! Attendez, Bolan...

— Tiens ! Tout le monde me connaît par ici. Ça simplifie la conversation. Dépêche-toi, Abie.

— C'est un juge.

— De Philadelphie ?

— Non, un juge fédéral.

— Un pote à toi ?

— On se connaît depuis longtemps...

— Qu'est-ce qu'il a à voir avec Lonnie Pizzaro ?

— Eh bien... Lonnie était impliqué dans une sale affaire, une histoire de meurtre concernant une prostituée.

— Ce n'est pas très réaliste, ton petit baratin, l'avocat. Pizzaro n'en est pas à son premier coup du genre et il s'en est toujours tiré par des non-lieux.

— Pas cette fois. Il était devenu fou furieux parce qu'une de ses gagneuses lui avait dérobé du fric. C'est Spangler qui était chargé de cette affaire. Il avait en main suffisamment d'éléments pour le faire inculper, mais je me suis débrouillé pour découvrir une anomalie dans la procédure et Lonnie a été laissé en liberté pour vice de forme.

— C'est une de tes grandes spécialités, je sais. Le dossier a été

abandonné ?

— Seulement mis en sommeil.

— Donc, tu le tenais par les couilles. Quelle était la grosse astuce ?

Morgan ricana.

— Je n'avais qu'un mot à dire à Spangler pour le faire replonger.

— Tu te fous de moi !

— Heu... Disons que je pouvais faire apparaître un certain témoin très gênant pour Pizzaro.

— Le juge Spangler marche souvent dans ce genre de combines foireuses ?

— Pour faire court... il n'a pas grand-chose à me refuser. Voilà, j'ai répondu à vos questions. Vous me laissez tranquille maintenant ?

Sans un mot, Bolan descendit de la Porsche dont il s'éloigna d'une dizaine de mètres, tout en lançant un appel téléphonique depuis son portable. Il eut tout de suite Frank Vitali en ligne.

Ce dernier était une ancienne taupe du F.B.I., tirée in extremis par Bolan d'une situation quasiment désespérée après que sa couverture eut sauté et alors qu'il avait après lui une meute de chiens de chasse de la mafia. Vitali était l'un des adjoints de Harold Brognola et dirigeait un département du Bureau fédéral chargé des « affaires très spéciales » basé au Black Warriors Ranch. Il s'était déplacé de Washington à Philadelphie dans l'attente d'une reprise de contact avec Mack Bolan.

— Oui ? fit laconiquement la voix du G'man dans l'écouteur.

— Striker, annonça Bolan. Le cadeau est pesé, ficelé, emballé.

— Tu veux dire que tu...

— Affirmatif. Il est à ta disposition.

— O.K. Comment est-il ?

— Il coopérera, il n'a pas le choix. Je vais te filer un enregistrement vidéo assez significatif pour qu'il prenne au moins quinze ans de cabane. A toi de lui mettre le marché en main.

— Merde ! On n'en espérait pas tant. Où peut-on le récupérer ?

— Près de l'aéroport sud. Ne traîne pas.

— Je peux y être dans une vingtaine de minutes.

— Pas plus, je ne tiens pas à rester dans le coin. Tu auras du monde avec toi ?

— Deux agents. Autrement, ce ne serait pas régulier et il pourrait faire annuler toutes les preuves.

— Je comprends.

— J'aurais bien aimé discuter un bout avec toi, Striker, mais...

— T'inquiète. Je serai totalement invisible. D'ailleurs, je n'existe pas, hein ? Sois cool, mec, tu ne me verras pas. Reste branché.

— Bien sûr, répliqua Vitali, coupant ensuite la communication.

Bolan réintégra la Porsche. Abie Morgan le fixa d'un air inquiet en

se mordillant les lèvres.

— Qu'est-ce que vous manigancez ? lâcha-t-il nerveusement.

— A combien estimes-tu le prix de ta peau de pourri ? lui renvoya l'Exécuteur.

— Dois-je comprendre que vous voulez m'extorquer de l'argent ? Je vous prenais pour un justicier complètement givré, mais honnête...

Le Beretta reparut, braqué sur le visage de l'avocat, à seulement cinq millimètres de son front.

— Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne, Abie. Je vais te poser quelques questions précises. Si tu rates une seule réponse, j'appuierai immédiatement sur la détente. Dis-toi aussi que je saurai exactement quand tu me mentiras. A la première connerie, tu es un homme mort. Tu as bien pigé ?

CHAPITRE III

L'avocat marron hocha la tête, vaincu, se renfonçant dans le siège baquet de la petite voiture de sport.

— Commençons par les cinq millions de dollars, dit Bolan. D'où venait ce fric ?

— De l'Ohio.

— C'est vague. Précise.

— Columbus. Mais c'est pas du fric illégal. C'était juste un transfert depuis une start-up. Les bénéfices d'une entreprise tout ce qu'il y a d'officielle, quoi !

Morgan tressaillit en entendant le cliquetis du chien qui se relevait à l'arrière de la culasse.

— Tu commences mal, Abie. Essaie de te rattraper. C'est de l'argent blanchi ?

— Si on veut, oui... Nous avons des sponsors qui investissent dans ce genre de nouvelles sociétés. Ne me demandez pas la provenance exacte de ces investissements, je suis incapable de vous le dire, je le jure sur ma propre tête.

— Ta tête ne vaut déjà plus un cent. Mais ça fait rien, continue : les sponsors, comme tu dis, ce sont des potes de la *Cashera Nostra* ?

— Appelez-les comme vous voulez, Bolan. Pour moi, il s'agit d'hommes d'affaires tout à fait honorables.

— Qui sont les investisseurs de Columbus ? Donne-moi des noms sans te tromper.

L'avocat se recroquevilla un peu plus sur son siège. Dans la pénombre de l'habitacle, l'Exécuteur vit des gouttes de sueur perler sur son front.

— Eh bien... Il y a Offman. Zachy Offman, et puis... Kleipfer. Des gens moins importants, aussi, dont je ne connais pas les noms.

— Kleipfer, le ministre ?

— Non. Son frère Dave. Lui, il a des investissements un peu partout à travers les States.

— Y compris dans la came et les putes...

— Vous faites allusion à l'accusation dont il a été victime l'année dernière ? Vous devez savoir que Kleipfer a été blanchi de ça.

— Dis plutôt que de gros magouilleurs comme toi se sont arrangés pour que les éléments d'accusation ne tiennent pas la route. Parle-moi un peu de la fameuse caisse noire où devaient aboutir les cinq millions en provenance de Columbus.

— Ce n'est pas autre chose qu'un fond commun de placement tout ce qui est de plus banal...

— Commun à qui, à la mafia ?

— Oh non ! Ce connard de Pizzaro servait juste à faire convoier le fric.

— A qui, alors ?

— C'est de l'argent destiné à Israël. Bon Dieu, y a rien de répréhensible, à ça ! Là-bas, c'est la guerre, et les U.S.A. sont les alliés d'Israël.

— La drogue contre les armes, c'est ça ?

— Chacun voit les choses à sa façon. En tout cas, l'envoi de ces fonds est légal. Enfin !... Même le gouvernement américain subventionne l'Etat d'Israël, ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant !

Bolan n'avait pas l'intention de se laisser entraîner dans ce genre de débat. Il ne connaissait que trop les troubles tractations qui jalonnaient continuellement l'interminable conflit du Proche-Orient.

Il n'avait plus de question à poser à l'avocat pourri. Celui-ci ne pouvait rien lui apprendre qui lui fût d'une aide quelconque dans sa guerre contre le Crime Organisé.

Saisissant le petit magnétophone posé à côté de lui sur le siège, l'Exécuteur rembobina partiellement la cassette puis repassa en écoute :

« ... en provenance de Columbus.

— Ce n'est pas autre chose qu'un fond commun de placement tout ce qui est de plus banal.

— Commun à qui, à la mafia ?

— Oh non ! Ce connard de Pizzaro servait juste à faire convoier le fric.

— A qui, alors ?

— C'est de l'argent destiné à... »

Stop pant le défilement de la bande, il empocha l'appareil tandis que Morgan bredouillait :

— A quoi ça va vous servir ? N'importe qui peut truquer un enregistrement. Ça n'aurait aucune valeur devant un tribunal fédéral.

— C'est ce que tu pourras dire aux petits copains de Lonnie Pizzaro. Mais je ne sais pas s'ils t'écouteront.

Sans plus lui accorder d'attention, Bolan sortit du véhicule dont il referma la porte et lança un nouvel appel à destination de Frank Vitali.

— Où en es-tu ?

— A cinq, six minutes de l'aéroport, au max. La circulation est fluide.

— Rappelle-moi avant de prendre la bretelle du terminal.

— O.K.

Laissant l'appareil en veille, le Guerrier alla s'appuyer contre la

carrosserie de la Porsche, réfléchissant à ce que Morgan venait de lui révéler. Rien de bien précis, en somme, à part l'implication d'un juge fédéral dans des magouilles mafieuses.

Ce serait au F.B.I. de l'obliger à vider complètement son sac. A Brognola et son équipe, ensuite, d'opérer le gros coup de filet et d'attraper les immondes créatures qui grenouillaient en eau trouble.

Le petit téléphone portable vibra contre sa poitrine.

— Nous y sommes, Striker.

— Continue de rouler tranquillement, Frank. Quand tu longeras le parking en chantier sur ta droite, tu apercevras ton bonhomme. Compte environ une minute.

— Compris. On y va.

Reprenant place dans son véhicule, l'Exécuteur déverrouilla les menottes qui immobilisaient l'avocat, les rangea dans le vide-poches et dit d'une voix sans réplique :

— Cassez-vous, maître !

— Vous... Vous me laissez partir ?

— Tu es sourd ?

— Mais... mais, j'ai cru comprendre que vous aviez d'autres questions à me poser... Vous n'allez quand même pas me...

— Non, je ne vais pas te tirer une balle dans le dos. Ce serait ton genre, pas le mien.

Un double faisceau de phares apparut dans le rétroviseur, quelque cent ou cent cinquante mètres derrière la Porsche.

— Sors tes fesses dégueulasses de ma voiture, Abie. Tu as deux secondes.

L'autre émit un curieux petit bruit de bouche, posa la main sur la poignée de portière et mit précautionneusement pied à terre, comme s'il craignait que le terrain soit miné.

— Droit devant toi, lui conseilla Bolan.

Puis, tandis que Morgan commençait à marcher maladroitement le long de la route, il donna deux petits coups de phares qui éclairèrent brièvement la mauvaise chaussée. Quelques secondes plus tard, le véhicule en approche passa le long du chantier, éclairant à son tour l'avocat qui se retourna subitement avant de se mettre à courir. Il fut rattrapé par la Ford qui accéléra brusquement et freina ensuite pour lui couper la route. Deux hommes en jaillirent, attrapèrent sans ménagement le fuyard et l'obligèrent à entrer dans le véhicule.

Bolan laissa passer une dizaine de secondes avant de rappeler son vieux copain.

— Comment réagit-il ?

— Il est mort de trouille. Je crois qu'il nous prend pour des *amici*.

— Récite-lui ses droits, ça devrait le rassurer un peu, ricana l'Exécuteur.

— Tu parles !

— Regarde dans la poche gauche de son manteau, tu y trouveras une cassette vidéo. J'en ai une autre, mais ce sera pour plus tard.

— Bon... Drôle d'histoire, hein ?

— Ouais, fit Bolan. Hé ! N'oublie pas d'effacer mes traces sur la cassette, ajouta-t-il en riant.

— T'inquiète, Striker ! Tu n'existes pas, mec !

Le Guerrier poussa un grognement. L'affaire était dans le sac, songea-t-il avec un mince sourire. Du moins pour ce qui concernait Abie Morgan. Pour le reste, sa guerre ne faisait que commencer.

CHAPITRE IV

— Comment ça s'est passé ? questionna Hal Brognola d'un ton impatient.

— Comme un très mauvais match de football américain, mais j'ai récupéré le ballon juste à temps et en bon état, répondit Bolan.

Il avait branché un scrambler sur son portable, un codeur-décodeur rendant la conversation inintelligible en cas d'interception. De son côté, le patron du F.B.I. en avait fait autant.

— Tu l'as un peu cuisiné ?

— Oui, rapidement. Apparemment, Abie Morgan ne fait que magouiller pour le compte d'Israël. Il collecte des fonds qu'il leur envoie régulièrement. Le fric n'est évidemment pas blanc-bleu, on peut tout supposer à ce sujet, et il utilise les bons soins des *amici* pour les transferts de fonds. Ça, c'est ce qui apparaît en surface. Individuellement, Morgan se comporte comme de nombreux businessmen véreux. Si tout s'arrêtait là, ce ne serait pas très grave, mais il n'est pas seul, loin de là.

— Tu veux parler des *amici* ?

— De ceux-là et des autres, les gens de la *Cashera Nostra*.

Brognola s'esclaffa. Depuis que des journalistes avaient inventé le terme, dans les années soixante, la plaisanterie était devenue une appellation courante pour désigner la mafia juive, en un parallèle douteux avec *Cosa Nostra*.

— Et Pizzaro, quelle est son importance dans la combine ? demanda-t-il.

— Médiocre. Il a été lâché par la mafia, il faisait cavalier seul.

— Il faisait... ?

— Oui. J'ai dû le rectifier avant qu'il puisse liquider Morgan.

— On dirait que le torchon brûle entre les deux clans.

— Seulement au niveau de Pizzaro. J'ai eu des informations sur lui, on tolérerait qu'il fasse des affaires à Philadelphie, mais il ne bénéficiait plus de l'appui des gros bonnets de Manhattan. En fait, je crois que tout le monde se servait plus ou moins de lui. Ce qui a grincé très fort, c'est qu'il a empoché cinq millions de dollars qu'Abie Morgan lui avait confiés pour un convoi.

— Ouais, je vois.

— Autre chose, il y avait un certain Schlonsky au rendez-vous.

— Moshé Schlonsky ?

— Lui-même. Tu imagines ce que ça peut vouloir dire ?

— Très facilement, oui. Certains racontent qu'il s'est retiré des services secrets israéliens, mais je peux te garantir que c'est faux.

— Bien sûr. Il marche toujours avec eux tout en maintenant ses contacts avec les *amici*.

— Tu l'as laissé filer ?

— J'ignore s'il a pu s'en tirer ou non, il a fallu faire vite pour sortir Morgan du pataquès.

— Et, bien entendu, il était du côté de l'avocat ?

— Evidemment.

— Eh bien... Il est encore trop tôt pour tirer des conclusions, mais ça sent vraiment le roussi. J'ai fait le point sur toutes les informations à ce sujet. Ça recoupe ce que tu viens de me dire. Morgan n'est sûrement pas un pion isolé, nous sommes presque certains qu'il s'agit d'une organisation internationale. Sais-tu combien d'argent est parti en Israël depuis un an ? Je veux parler de fric vraisemblablement blanchi et recyclé... Plus d'un milliard de dollars, Striker. Et c'est un calcul probablement très en dessous de la réalité. Des sommes beaucoup plus importantes ont été investies là-bas dans des sociétés multinationales téléguidées depuis Manhattan.

Bolan ricana.

— Ça n'a rien d'étonnant, Hal, bien que l'ami Abie prétende qu'il s'agit d'une aide financière destinée à l'Armée.

— Tu parles ! Depuis des dizaines d'années, le gouvernement US donne officiellement à Tel-Aviv de centaines de millions de dollars et leur procure tout l'armement qu'ils veulent. Ça n'a rien à voir avec l'Etat d'Israël. C'est juste une méga magouille.

— Ça me rappelle quelque chose du passé, ajouta l'Exécuteur. Les cannibales avaient déjà tenté une opération semblable, dans les années soixante-dix.

— Je m'en souviens, oui. Les grosses têtes de la mafia, Meier Lansky et Bernard Rosa, étaient impliquées dans cette affaire.

— Ainsi que Jacob Marcus et Ben Siegelblum, ajouta Bolan.

— Ouais. A l'époque, le journal *Haaretz* avait annoncé que de nombreux mafiosi juifs avaient l'intention de faire d'Israël une base pour y tenir leurs assises générales. Ils faisaient jouer la fameuse loi du retour et proposaient d'investir cent vingt millions de dollars à un taux de douze pour cent. Le gouvernement israélien avait démenti, bien que l'information émanât de la presse de Tel-Aviv elle-même. En fait, l'opération s'est réellement déroulée, nous en avons eu de très sérieux échos. Les Meier Lansky et compagnie avaient d'autant plus de facilité qu'ils entretenaient d'étroites relations avec le parti religieux. Les intégristes... Il y a eu ensuite d'autres affaires du même genre, puis les dirigeants de Tel-Aviv ont reçu un coup de semonce de Washington et il n'y a officiellement pas eu de suite.

— Officiellement... En tout cas, ça ressemble très fort à ce qui se passe en ce moment, à la différence que l'échelle semble

démensurément se dilater.

— La mafia fonctionne comme les Etats. C'est la mondialisation de la pourriture.

Brognola fit une courte pause, puis :

— Est-ce que tu pourrais fouiller un peu dans cette histoire, Mack ?

— Je ne suis pas un détective, Hal.

— Ce n'est pas ce que je te demande. J'ai vraiment besoin d'un coup de main.

— Arrange-toi pour que Morgan vide rapidement son sac, Frank a un moyen imparable pour y parvenir.

— Merde ! Ça va beaucoup plus loin... Jette un coup d'œil sur la combine, moi je suis ficelé par les procédures. Avec le changement d'administration, je ne peux presque plus aller pisser sans qu'on m'espionne. Tu imagines bien que je n'ai pas eu le temps de construire avec le nouveau Président les rapports de confiance que j'avais avec l'ancien. Je sais qu'il a entre les mains le dossier ultra sensible concernant mes activités avec le Black Warriors Ranch, transmis avec quelques autres dossiers secrets par la précédente administration, mais il ne m'a même pas encore convoqué.

Bolan soupira.

— Lâche d'abord le morceau. Qu'est-ce que tu as en tête ?

Il y eut un nouveau silence.

— O.K., fit le superflic de Washington. A partir de rumeurs dont je t'ai déjà parlé, nous avons abouti à la certitude qu'il existe effectivement un complot d'ordre politico-économique. Pas seulement chez nous, l'Europe, le Japon et certains pays de l'ex-URSS sont aussi concernés.

— Tu m'avais parlé de magouilles électorales, rétorqua Bolan d'un ton faussement détaché.

— Ce n'est que le petit bout apparent de l'iceberg, mais ça fait partie de l'énorme combine.

— Hal, es-tu en train de me dire que *Cosa Nostra* et ses associés manœuvrent pour prendre le contrôle de la politique ? Ça, je le sais depuis longtemps, ce n'est pas très nouveau.

— Ça va au-delà. C'est beaucoup plus vicieux. Souviens-toi de l'ahurissante patauge des dernières présidentielles. L'affaire a duré plus d'un mois, il a fallu refaire manuellement le dépouillement d'une grande partie des votes, ce qui n'a pas empêché un maximum de contestations. Sais-tu pourquoi on a mis en doute le tri informatique ? On a d'abord incriminé un système vieillot de cartes perforées et on a crié au scandale, à la fraude, on a fait revenir des soldats en poste à l'étranger pour qu'ils puissent voter sur place et ainsi rééquilibrer le nombre de voix... La vraie raison tient en quelques mots : *Network Computing System Control*.

Bolan connaissait cette technique de pointe : la prise de contrôle informatique à distance. On l'utilisait depuis plusieurs années dans le cadre des réseaux informatiques pour permettre à des opérateurs distants d'accéder aux centres serveurs. Cela impliquait l'utilisation d'un mot de passe, une combinaison hexadécimale réputée inviolable, mais l'Exécuteur savait qu'en la matière il existe toujours un moyen de « casser » le code.

— As-tu une idée sur l'origine possible de ce bidouillage ? demanda-t-il.

— Une idée, oui. Mais aucune certitude et encore moins de preuve. Il y a plus de cent cinquante sociétés spécialisées dans l'informatique qu'on pourrait soupçonner, dont évidemment Microsoft. Mais ça ne tient pas la route. Il ne s'agit sûrement pas non plus d'un quelconque *hacker*. A ce niveau, les moyens techniques à mettre en œuvre sont trop importants et trop pointus. En revanche, il serait peut-être intéressant de jeter un coup d'œil du côté de l'une de ces entreprises, l'Ultratech Development, à Philadelphie.

— Pourquoi celle-là plus qu'une autre ?

— Abie Morgan en a racheté pour quinze millions de dollars d'actions l'année dernière. Il y a également placé des copains à lui qui ont eu carte blanche pour embaucher de nouveaux techniciens.

— Intéressant.

— C'est ce que je me suis dit. Seulement, je n'ai aucune raison légale d'y mettre le nez.

Bolan perçut dans l'écouteur un claquement de briquet puis un souffle. Le vieux Hal allumait un de ses cigares en provenance de Cuba et interdits sur le territoire US.

— Derrière tout ça, reprit Brognola, des affaires fantastiques sont en train de fleurir un peu partout aux Etats-Unis et dans le monde, des sociétés cotées en bourse sont rachetées en masse par des groupes internationaux, sans que la loi anti-trust puisse y trouver quoi que ce soit à redire. Et la plupart de ces opérations sont montées avec de l'argent dont la provenance est impossible à déterminer. Je crois... je crois que ce qui se passe en ce moment n'est qu'une répétition générale.

— Avant le grand jeu ? fit l'Exécuteur.

— Ce n'est qu'une hypothèse, mais les signes précurseurs sont nombreux. Depuis quelque temps, les médias restent silencieux sur le sujet global ou, mieux, passent de la pommade à ceux qu'ils critiquaient auparavant. Sans pour autant être parano, ça pourrait laisser entendre que certains médias influents, certains politiques de haut rang et une partie de l'administration sont passés sous le contrôle de l'Organisation... Tu sais comment ça se passe ici : nouvelle administration, nouveaux élus, nouveaux juges, nouveaux shérifs, etc.

Beaucoup de candidats locaux sont des gens qui nous sont inconnus, qui n'ont pas un passé très clair ou qui sont même suspectés d'entretenir des relations avec le Milieu. En même temps, on constate des changements dans les effectifs de la police, parmi les gradés surtout, et des éléments importants sont déplacés de poste en poste. J'ai appris également que certaines affaires criminelles avaient subi des altérations en cours de procès. Il y a kyrielle de non-lieux dont l'accroissement subit est plus que troublant, des scandales rapidement étouffés et des dossiers perdus en cours de procédure. Tout ça va bien au-delà du business habituellement opéré par la mafia.

— Mais ce n'est pas nouveau, répliqua l'Exécuteur. Depuis longtemps, les gros cannibales haut placés essaient de dominer le monde à travers les hommes de paille et les structures gouvernementales. Ils prennent épisodiquement des claques dans la gueule, mais ils continuent inlassablement leurs magouilles dégueulasses.

Brognola laissa tomber d'une voix écoeurée :

— Eh oui !... C'est un éternel recommencement. J'en suis parfois à me demander si ça vaut vraiment le coup de se battre contre cette vermine.

— Non. A part ta petite parano habituelle et ta déprime chronique, quelles sont les nouvelles des *amici* de Manhattan ?

— Apparemment, les chefs de la *Commissione* se tiennent tranquilles. Depuis quelque temps, notre réseau d'écoutes ne nous retransmet que des conversations tout à fait anodines, ils se comportent comme des hommes d'affaires respectables.

— Une « reconversation » ? rigola Bolan.

Brognola lui donna la réplique avec un petit ricanement.

— Bon, soyons sérieux, dit-il. Es-tu preneur ?

— Pourquoi pas ?

— Arrête de me lanterner. Donne-moi une vraie réponse.

— O.K. Mais à une condition.

— Je t'écoute.

— Je veux savoir ce qu'aura lâché Abie Morgan.

— Tu me demandes de trahir le secret professionnel ?

— Va te faire foutre, Hal.

Le numéro Un du *Justice Department* éclata de rire :

— Non, merci, ce n'est pas du tout ma tasse de thé. Tu auras les infos.

— Je veux aussi avoir les coudées franches. Pas de petits gars de chez toi sur mon parcours. Tu laisses tes Black Warriors à la niche.

— Il n'y en aura pas.

— Personne à la périphérie ?

— Négatif.

— Alors, à bientôt, je pars à la pêche.

— Fais gaffe aux requins.

— Comme toujours.

— Et essaie de pas foutre trop de bordel.

— T'es un foutu hypocrite, Hal. Quand tu m'appelles c'est justement pour mettre le feu, non ? répondit Bolan en raccrochant.

Il rangea le portable, soupira puis lança le moteur de la Porsche. Il avait fait une courte halte sur une berge de la rivière Schuylkill, à la hauteur de Market Street, et maintenant il avait l'intention de rejoindre Mill Creek, une petite localité de banlieue près de laquelle il avait parké le TACOM, son gros véhicule de combat.

CHAPITRE V

« Je ne suis pas un détective », avait-il dit à son ami Hal.

Il n'en avait ni le temps ni l'envie. Un affrontement avec la mafia se devait d'être le plus bref possible, ce qui excluait toute enquête de fond longue et fastidieuse. Ça c'était le travail d'une équipe. Lui était un Guerrier solitaire qui frappait vite, fort, et avait disparu avant même qu'on ait pu le localiser.

Pourtant, Mack Bolan ne se lançait jamais dans un blitz, une guerre éclair, avant d'avoir recueilli un maximum d'éléments lui permettant de cibler ses objectifs puis de les attaquer en force.

Les renseignements qui lui étaient nécessaires, il les obtenait soit à travers le matériel hyper-sophistiqué qui équipait son char de guerre, soit par l'intermédiaire de Brognola, de Frank Vitali, de l'équipe informatique du Black Warriors Ranch et de son patron Aaron Kurtzman en binôme avec son vieux complice de toujours, Herman « Gadgets » Schwarz, avec lesquels il maintenait d'amicaux contacts, soit encore en obligeant les *amici* à « coopérer ». A partir de là, il stockait tous ces éléments d'information dans une mémoire informatique avec la possibilité de les consulter à n'importe quel moment en quelques secondes.

Depuis des années qu'il menait sa sanglante croisade, l'Exécuteur disposait d'innombrables fiches et dossiers électroniques concernant les *amici* et ceux qui magouillaient avec eux.

Mais c'était à sa mobilité et sa rapidité d'exécution qu'il devait surtout d'être encore en vie. Pourtant, au fond de lui, il pensait qu'il était déjà virtuellement mort. Il s'agissait en fait d'une constante survie au cours de laquelle il exposait sa peau à chaque instant de ses engagements meurtriers. La chance, bien sûr, jouait parfois un rôle important dans le déroulement de son action, mais il ne comptait jamais dessus. Si elle survenait au cours d'un combat, c'était tant mieux, mais elle n'entrait pas dans ses paramètres.

Le fait d'être seul à combattre contre une multitude ne constituait pas un handicap pour Mack Bolan. Il savait pour l'avoir expérimenté maintes fois que l'engagement d'un Guerrier solitaire est souvent bien plus efficace que toutes les tactiques mises en œuvre par une armée de soldats, que ceux-ci soient en uniforme ou vêtus de costards à mille dollars pièce.

Lorsque, après avoir reconnu le terrain ennemi, épié ses proies et repéré leurs faiblesses, il donnait enfin l'assaut, son blitz ne durait jamais longtemps. Il frappait, frappait et frappait encore et se repliait aussitôt, pour éventuellement se manifester quelques instants plus tard

là où on s'y attendait le moins.

Les mafiosi se le représentaient comme une ombre, une sorte de spectre qui les guettait dans la nuit et surgissait inopinément, frappant comme la foudre, dévastant tout sur son passage avant de disparaître en silence.

Il était leur pire cauchemar.

Au début de sa guerre contre la pieuvre, il lui était arrivé, à lui aussi, de faire d'horribles cauchemars au cours desquels il revoyait ses anciens camarades de combat tomber sous les balles des mafeux, ou subir des tortures infligées par des créatures ricanantes, avides de la souffrance des autres et d'une cruauté inouïe. Bolan avait perdu trop d'amis dans cette guerre interminable contre le Crime Organisé, des hommes, des femmes, qui avaient été sacrifiés sur le monstrueux autel de la mafia.

Depuis le massacre de sa famille, à Pittsfield – où seul son petit frère Johnny avait survécu – beaucoup trop d'êtres chers avaient payé de leur vie le simple fait d'être proches de Mack Bolan. Et Johnny, à peine quelques semaines plus tôt, avait bien failli payer le prix fort[ii].

Les premiers à être tombés sur le champ de bataille, à Beverly Hills, étaient de vieux copains du Sud-Est asiatique : George Zitka, un combattant hors pair décoré à Kwang-Tri pour acte de bravoure; Bill « Boom-Boom » Hoffower, le quaker de Pennsylvanie qui s'était spécialisé dans les démolitions rapides; Angelo « Chopper » Fontanelli, un expert en armes lourdes qui avait fourni tout un équipement de combat à l'Exécuteur; Jean Andromède, dit « Flower Child », le romantique qui n'en avait pas moins tué une trentaine de Viêt-Cong en trois semaines d'embuscades à Tahn-Vin; Jim « Gunsmoke » Harrington, le cow-boy de l'Idaho, encore plus rapide que son ombre. Et aussi « Deadeye » Washington, un grand Black tireur d'élite, ainsi que l'Indien Tom Loudelk surnommé « Bloodbrother » – frère de sang. Tous avaient péri dans le monstrueux affrontement de Beverly Hills et il ne subsistait de la *Death Squad*, l'Equipe de la Mort, que deux hommes que Bolan revoyait de temps en temps : « Gadgets » Schwarz et Politicien Blancanales, deux soldats hors du commun qu'il se refusait autant que possible à impliquer dans sa guerre personnelle.

Après la tragédie de Beverly Hills, l'Exécuteur avait encore perdu d'autres amis, dont une fille extraordinaire nommée Toby Ranger qui était officiellement chanteuse-danseuse de variétés. Un jour, les *amici* avaient découvert qu'elle travaillait sous couverture pour le F.B.I. Ils s'étaient emparés d'elle et l'avaient soumise pendant trente jours aux tortures les plus infâmes. Bolan avait retrouvé son cadavre horriblement mutilé. Fou de douleur et de haine, il s'était lancé sur les traces des ordures démentes et les avait exterminées en quelques secondes.

Et puis, plaie toujours ouverte, il y avait Jil, merveilleuse jeune femme grâce à laquelle il avait un instant imaginé refaire sa vie, abandonner sa guerre. La mafia, en la tuant, elle et ses deux enfants, les deux « petits emmerdeurs » avaient commis une erreur qu'ils avaient payée par un bain de sang[iii].

Mais celui qui venait à sa mémoire, à cet instant précis, se nommait Nick Rafalo. De même que Toby Ranger, il était une taupe fédérale, un agent du F.B.I. qui avait infiltré la mafia à haut niveau, à l'époque où Augie Marinello Junior tenait entre ses mains les rênes de la *Commissione*.

Le cadavre de Nick Rafalo avait été retrouvé à l'aube d'une journée pluvieuse, assis sur un trottoir, adossé à la façade d'un vieil immeuble. Sa poitrine et son ventre n'étaient plus qu'une plaie affreuse grossièrement cicatrisée à l'aide d'un chalumeau, tandis qu'un de ses bras, découpé au niveau de l'épaule, reposait à un mètre de lui. Seul son visage avait été épargné afin qu'il puisse être facilement identifié. Pour l'exemple et par sadisme pur.

Et cela s'était passé dans l'imposante cité portuaire où l'Exécuteur venait une nouvelle fois de débarquer. A Philadelphie[iv].

Tous ces noms dansaient dans sa tête tandis qu'il roulait sur l'Expressway 76 le long de la rivière. Des visions affreuses survenaient de plus en plus souvent en lui, le remplissant d'horreur et lui arrachant des gémissements de douleur. Mais cela le renforçait dans sa détermination à poursuivre un combat que d'aucuns jugeaient sans issue.

Le Guerrier tentait de comprendre dans le détail le mécanisme actuellement mis en œuvre par la mafia. Il ne s'agissait plus d'un travail artisanal comme au temps des Frank Marioni et autres *capi di tutti capi*. Déjà, le virage s'était amorcé avec Augie Marinello Junior qui avait réussi à restructurer les familles, de l'Atlantique au Pacifique, avant que l'Exécuteur l'élimine.

Depuis quelques années, la vermine mafieuse, de quelque origine qu'elle fût, avait inlassablement travaillé pour affermir son emprise sur le monde civilisé. Les charognards s'étaient donné tous les moyens pour y parvenir, et cela signifiait d'évidence la complicité de personnalités de la politique, de la magistrature, de la police, des médias... Ils disposaient de conseils juridiques, de techniciens, d'experts en prévision, d'économistes et autres professionnels, tous aussi qualifiés que les meilleurs spécialistes en ces matières. La mafia en col blanc !

Pour l'Exécuteur, leur objectif actuel était sans équivoque : la prise de contrôle du plus grand nombre possible de leviers de commande, et pas seulement par le biais de l'informatique qui n'était qu'un moyen parmi tant d'autres.

Ce n'était pas la première fois qu'il entrevoyait ce risque démesuré. Souvent, il avait été confronté à des tournures de situation du même genre, mais la plupart du temps il s'agissait d'initiatives localisées ou de manœuvres de plus grande envergure mais insuffisamment concertées.

Les cannibales avaient de très longues dents. Leur voracité était phénoménale, mais leurs intérêts personnels étaient tels qu'ils ne parvenaient que rarement à s'entendre entre eux, et encore, pour de courtes périodes. Il y avait eu les guerres de clans, les luttes pour le pouvoir entre la côte Ouest et la côte Est, le Middlewest. La seule entité qui essayait de faire régner un semblant d'entente dans ce grouillamini d'ordures était la *Commissione* – le conseil des *capi* – dont le siège s'était depuis longtemps établi à Manhattan. Une bande de vieux chefs dominés par la soif de pouvoir et la rapacité. Ceux-là avaient dû peu à peu céder de la place aux loups de la dernière génération, des mafiosi en cols blancs et aux diplômés universitaires qui s'y connaissaient en matière de finances et de stratégie politique.

Il faut dire aussi que les nombreux coups portés par l'Exécuteur avaient considérablement freiné l'élan des gros rapaces, les stoppant parfois radicalement dans leurs projets criminels.

Mais, à présent, la mafia avait changé ses méthodes empiriques. Elle s'était industrialisée. Depuis que *Cosa Nostra*, la mafia italo-américaine, avait fait alliance avec les mafieux de *Cashera Nostra* de New York, de nouvelles idées avaient vu le jour. Ce qui passait auparavant comme aléatoire, voire impossible, était devenu tout à fait réalisable, à la portée des griffes mafieuses. D'autant que l'argent sale s'enrichissait des rentrées des mafias de l'ancienne Union soviétique.

Le danger de mondialisation du mal était bien réel, omniprésent.

Bolan négocia un virage à la sortie de Mill Creek, puis fit rouler la Porsche sur un chemin de terre battue, jusqu'à une grande clairière qui servait pour le caravanning à la belle saison. La grosse masse du TACOM se profila bientôt dans les phares. Camouflé en innocent mobil-home, son char de guerre était doté d'un imposant matériel offensif ainsi que des moyens techniques les plus sophistiqués de la technologie moderne. C'était aussi son QG mobile, sa maison et son centre de renseignements.

Dans l'obscurité complète, il déverrouilla les défenses automatiques du véhicule avant de s'y introduire et fit jouer l'éclairage de bord, les vitres latérales polarisées ne laissant filtrer aucune lumière vers l'extérieur. Puis il passa dans le module technique et brancha un ordinateur couplé à un modem. L'ensemble de l'installation permettait de joindre n'importe quel centre-serveur par l'intermédiaire des radio-communications satellitaires.

Une première recherche sur une base de données locale lui fit

connaître l'adresse informatique de l'Ultratech Development Inc, sur laquelle il opéra ensuite un contact sécurisé. Une page d'accueil apparut sur l'écran, lui permettant l'accès aux pages officielles que toute personne pouvait consulter sans autorisation. De la publicité vantant divers produits commercialisés par la société : des logiciels professionnels pour la plupart, des programmes élaborés pour assurer la sécurité informatique, dont l'énoncé lui arracha un sourire.

Après avoir *surfé* rapidement sur des fiches techniques et des bons de commande, il chercha l'organigramme de la direction et le fichier du personnel, aboutit finalement à un panneau au milieu duquel une fenêtre colorée réclamait un mot de passe. C'était maintenant à l'ordinateur de jouer pour trouver le bon code parmi une multitude de combinaisons de chiffres et de lettres. Cela pouvait durer un assez long moment malgré la puissance de l'appareil et, si les circuits de calcul s'avéraient inopérants, il faudrait se résoudre à une manipulation plus brutale afin de « casser » le code. Ça n'avait rien d'évident, mais Bolan voulait tenter la délicate opération avant de se lancer physiquement dans la partie vicieuse.

Il s'apprêtait à faire démarrer le processus de recherche, quand la petite fenêtre se mit à passer au rouge sur le panneau d'accueil, en même temps qu'apparaissaient trois mots dans un clignotement frénétique : *Access denied*.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Même doté de moyens hypersensibles, le système informatique éloigné ne pouvait rien détecter, puisqu'il n'avait pas encore lancé le programme de recherche d'accès.

Une seule possibilité lui vint à l'esprit : quelqu'un d'autre l'avait devancé et tentait de s'introduire dans le fichier confidentiel d'Ultratech. Il attendit un moment, histoire de vérifier la persistance de l'alarme.

Oui, l'intrus insistait. Cela faisait maintenant plus de quatre minutes que les mots *Access denied* scintillaient sur l'écran. Bolan fit alors démarrer un programme d'identification qui lui donna en quelques secondes une série de chiffres dont l'assemblage se modifiait sans cesse. Celui qui s'intéressait aux petits secrets de la société était malin. Il avait paramétré une « ID » aléatoire, de façon à interdire son identification.

Bolan essaya alors un repérage fréquentiel, eut la satisfaction de voir s'inscrire dix nouveaux chiffres, stables ceux-là, correspondant à un numéro de téléphone. Pas si malin que ça, le fouineur, sa ligne n'était même pas protégée.

D'après l'indicatif, ça se situait en ville, à Philadelphie. Puis le clignotement cessa. L'invite du mot de passe réapparut. Le petit curieux avait probablement été déconnecté. Mais il se passa moins

d'une minute avant que le manège se reproduise. La même alerte, le même acharnement. Cette fois, la tentative de l'inconnu aboutit à un résultat des plus intéressants. Les mots *Entry violation* apparurent brusquement et le panneau d'entrée se dilua sur l'écran, faisant instantanément place à plusieurs pages électroniques défilant rapidement avant de se stabiliser. Le verrou de sécurité venait de sauter d'un coup.

Il y avait là tout ce que Bolan désirait regarder : la liste complète des dirigeants de la société ainsi que des actionnaires, le bilan en cours, les recettes, les dépenses, les clients, ainsi que ce qui paraissait être une comptabilité secrète. Des sommes énormes apparaissaient, disproportionnées par rapport au chiffre d'affaires normal d'une société d'informatique. Des annotations codées correspondaient à des millions de dollars transitant régulièrement à travers l'Ultratech Development.

Le gros lot !

Bolan appuya sur une touche d'enregistrement pour « pomper » la base de données confidentielles sur le disque dur du PC, juste avant qu'une déconnection brusque intervienne. Bon, on s'était aperçu de l'irruption dans le système et on avait dû le débrancher au plus vite, le seul moyen efficace pour faire cesser la visite indésirable.

Bolan était songeur. Pour faire sauter un tel barrage électronique, l'intrus n'était sûrement pas un néophyte. Pourtant, il avait négligé de protéger sa ligne. C'était plutôt incohérent. En tout cas, si l'Exécuteur était parvenu à le localiser, d'autres le pouvaient également. Était-ce un amateur, un *hacker* fouillant par curiosité dans les dossiers des entreprises ? C'était peu probable.

Une nouvelle recherche lui fit découvrir l'adresse correspondant au numéro de téléphone. Ça se situait à la périphérie ouest de Philadelphie, dans la 58^e Rue.

L'idée lui vint aussitôt de rendre visite au fouineur, histoire de voir à quoi il ressemblait.

CHAPITRE VI

L'immeuble donnait sur une petite place à l'angle de la 58^e Rue et de Baltimore Avenue. Il était 23 h 45. Seules quelques fenêtres étaient éclairées aux troisième et cinquième étages. Bolan était arrivé sur les lieux dix minutes plus tôt. Ayant garé la Porsche à distance, il se tenait dans l'ombre de l'autre côté de la chaussée. S'il ne s'était pas trompé dans ses déductions, la tranquillité des lieux n'allait pas durer.

Il dut patienter encore un quart d'heure avant de voir survenir une grosse Oldsmobile qui longea doucement la rue avant de s'arrêter le long d'un trottoir. Un homme mit pied à terre et promena un regard circulaire avant de s'avancer vers l'immeuble. Il jeta un coup d'œil sur l'entrée du bâtiment, puis fit un signe en direction du véhicule. Deux types en sortirent alors, deux colosses qui le rejoignirent rapidement et sans plus de précaution. Quelques instants plus tard, après qu'ils se furent affairés devant la porte d'entrée, les trois malabars s'introduisirent dans l'immeuble.

Bon, ça n'avait pas traîné. La mafia avait expédié sur place une troupe de gros bras dans une intention qui paraissait évidente à l'Exécuteur. Il laissa écouler quelques secondes avant de s'approcher de l'Oldsmobile dont le conducteur avait pris une position d'attente nonchalante. A n'en pas douter, celui-là avait l'habitude de ce genre d'expédition nocturne. Vitre abaissée de son côté, il penchait la tête pour placer une cigarette entre ses lèvres quand Bolan lui appuya le bulbe sinistre du Beretta contre la tempe.

— Tu veux du feu ? lui dit-il d'une voix glaciale.

L'autre se raidit, comprenant immédiatement la situation. Dans une immobilité de statue, il tourna les yeux pour essayer de voir son agresseur.

— N'en fais pas plus, *amico*. Surtout si tu envisages de vivre encore un peu...

La pomme d'Adam du *mobster* monta et descendit rapidement. Il cilla et grinça des dents.

— Quel est ton nom ? lui dit encore Bolan.

— Je... Merde, qu'est-ce qui se passe ?

La pression du Beretta se fit plus forte.

— Réponds.

— Ouais... Frank. J'm'appelle Frank.

— Frank comment ?

— Carlotti.

— Qui dirige l'équipe ?

— Heu...

- Fais un effort.
- C'est Benny.
- Ne m'oblige pas à t'arracher les mots, Frank. Je fatigue.
- Ben... Benny Angel. Angeli, quoi...
- Sors ton calibre. Doucement.
- Ouais, ouais...
- Fais gaffe.

Le mafioso mit très lentement la main sous sa veste puis exhiba un Colt .45 ACP qu'il tenait par le canon. Une arme de tueur.

— Voilà, fit-il. Dites, je peux savoir qui vous êtes ? Pas un flic, en tout cas.

— Non. Jette le flingue à l'arrière.

Toujours avec lenteur, le *mobster* passa le bras au-dessus du fauteuil et laissa tomber l'arme derrière lui. Enfin, il tourna légèrement la tête et aperçut son agresseur. Il ne lui fallut que deux secondes pour réaliser pleinement. Ses yeux s'exorbitèrent et il lâcha dans un gémissement :

— Et merde !

— Comme tu dis. Décidément, on se souvient de moi dans cette ville. Qui est le big boss ?

— On travaille pour Bishop.

— Nat Bishop ?

— Vous le connaissez ? risqua le porte-flingue d'un ton qu'il voulait arrangeant.

L'Exécuteur avait entendu parler de Nathan Bishop, un membre de la mafia juive et grand copain de Moshé Schlonsky.

— Et qui est la cible ? demanda-t-il. Chapman ?

— J'crois, oui. Moi, je suis que le chauffeur.

— T'es pourtant bien calibré.

— Bon Dieu ! Vous savez bien comment ça se passe. C'est le jeu...

— Tu as raison, rétorqua Bolan en appuyant sur la détente. C'est le jeu. Et tu viens de perdre la partie.

Il y eut un petit souffle rauque tandis qu'une ogive de 9 mm giclaît du silencieux, et le mafioso éternua sa cervelle dans l'habitable. Tournant le dos au macabre spectacle, le Guerrier marcha jusqu'à l'entrée de l'immeuble dont il observa la porte. Celle-ci n'avait pas été forcée, la serrure était apparemment intacte et le battant refermé sur le chambranle. L'équipe mafieuse disposait manifestement d'un passe ou d'un spécialiste en serrurerie.

L'entrée disposait d'un concierge électronique sur lequel figurait Chapman, parmi une dizaine d'autres noms.

Pas question de s'annoncer en tirant le bouton de sonnette. Le petit appareil électronique inventé par l'ami Schwarz ne prit que dix secondes à venir à bout de la serrure, et Bolan n'eut qu'à pousser le

battant pour se retrouver dans un hall comportant une rangée de boîtes aux lettres. Sur l'une d'elles, il était mentionné que David Chapman habitait au troisième étage, ce qui correspondait aux fenêtres éclairées que l'Exécuteur avait observées.

Grimpant souplement l'escalier, il déboucha sur un petit hall suivi d'un couloir dans lequel il tomba presque nez à nez avec un énorme type qui le regarda avec ahurissement.

— Qu'est-ce que..., commença-t-il, plongeant illico sa grosse pogne sous sa veste.

Bolan ne lui laissa aucune chance de saisir son arme. Une ogive Parabellum délimita instantanément un trou sanglant en plein centre de son front et ressortit par l'arrière du crâne avec un bruit écœurant, plaquant au mm² un peu de cervelle et de sang.

Le tueur venait de sortir d'un appartement dont la porte restait entrebâillée. Avant même que le corps massif se soit effondré, le Guerrier avait déjà fait irruption dans les lieux, prêt à cracher la mort.

Une entrée de quelques mètres carrés précédait un petit salon, éclairé mais inoccupé, au-delà duquel sourdaient des bruits de voix et des ricanements. Un guéridon et un fauteuil étaient renversés, témoignage qu'une lutte brève s'était déroulée là. Entrouvrant prudemment une porte au fond du salon, Bolan entendit plus distinctement ce qui se passait dans l'appartement. Les bruits se situaient au-delà d'une porte contiguë près de laquelle il se tint un instant.

— T'as entendu ce petit con ? disait une voix graveleuse. Il s' imagine qu'on va gober son histoire...

Une autre voix, jeune celle-là, clama brusquement :

— Bande de salauds ! Allez vous faire foutre, j'ai rien à vous dire, je...

Un bruit mat mit fin à la réplique, suivi aussitôt par un cri aigu. Bolan entendait aussi un bruit d'eau coulant à flots. Il décida que le moment était venu d'intervenir. Les *amici* ne s'étaient pas introduits chez David Chapman pour se contenter de lui poser d'aimables questions. Un interrogatoire en règle allait se dérouler, assorti de toutes sortes de sévices dignes de la Gestapo, avant une conclusion inévitable.

Il entendit encore quelques mots de protestation lancés par une voix féminine, puis un cri qui se transforma en une sorte de borborygme. Se lançant de tout son poids contre la porte, l'Exécuteur fit irruption dans la pièce, une grande salle de bains occupée par quatre personnes dont l'une était en très fâcheuse posture. Une jeune femme à moitié dévêtue, la poitrine à l'air, qu'une brute maintenait sauvagement dans une baignoire déjà aux trois quarts remplie d'eau. L'une de ses énormes pognes enserrait la gorge de la fille, lui bloquant

la tête sous l'eau, l'autre s'appuyant sur le rebord de la baignoire.

A deux mètres de là, un jeune type était agenouillé sur le carrelage, en proie à de violents spasmes, sous l'œil goguenard d'une armoire à glaces qui lui adressait un geste obscène.

— Va falloir que tu causes, petite merde ! Ta connasse va d'abord y passer et ensuite on va s'occuper de toi, t'entends, enfoiré ! Après son bain, on va la sauter dans tous les sens et chacun son...

Il s'interrompit d'un coup et tourna la tête vers la porte qui venait de claquer contre le mur. Sa réaction fut immédiate. Avec un feulement de rage, il se rua en avant dans l'intention irréfléchie d'écraser l'intrus de son énorme masse. Une première balle Parabellum le cueillit à la mâchoire, la seconde lui étoilant le front, alors que Bolan faisait un pas de côté pour éviter l'assaut bestial.

Tout occupé qu'il était dans sa besogne infecte, le second buteur réalisa le danger avec une seconde de retard. Lâchant prise, il se retourna tout en extrayant de sa ceinture un revolver qui s'envola sous l'impact d'une ogive de 9 mm. La main en sang, il poussa un beuglement et tenta lui aussi une charge brutale. Une dernière pastille brûlante lui entra par la bouche, stoppant net le vagissement hystérique dans un jaillissement de sang et de débris d'os.

Faisant quelques pas jusqu'à la baignoire, Bolan tira la fille de son inconfortable position, lui mit une serviette sur les épaules et aida le jeune gars à se relever. Celui-ci était encore parcouru de spasmes et il avait le regard embué. La fille toussait et poussait de petits gémissements, les yeux fixés avec horreur sur le cadavre le plus proche.

Après avoir fermé le robinet de la baignoire, Bolan l'obligea gentiment à sortir de la pièce, embarquant aussi le jeunot. Il les fit asseoir sur le canapé dans le salon.

— Qui... qui êtes-vous ? demanda la fille après une nouvelle quinte de toux.

Eludant la question, il lui dit calmement :

— Séchez-vous et habillez-vous, on va sortir.

— Mais pourquoi ?

— La mafia va sûrement revenir.

— La mafia ? s'exclama-t-elle.

— Laisse tomber, Cara, intervint le jeune gars qui finissait de refaire surface. Il a raison, ces types sont des mafiosi. Et... il y en a encore un qui...

— Il n'y a plus personne, déclara Bolan. Dépêchez-vous de passer des fringues, vous ne pouvez pas rester ici. Vous êtes David Chapman ?

— Oui. Cara est ma sœur. Heu... Est-ce que je me trompe si je dis que vous vous appelez Mack Bolan ?

— Ce n'est pas possible ! Ils ont fait de ma vie une série télé, ou quoi ? Bon, vous ne vous trompez pas. Magnez-vous.

David Chapman hochait gravement la tête et se leva pour se diriger vers une chambre, imité par la fille un instant plus tard. Quel âge pouvaient-ils avoir ? Lui, dix-huit ou vingt ans, et Cara guère plus. Presque des gosses. Les *amici* ne faisaient pas de distinction d'âge.

Plus de trois minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient quitté le petit salon. Bolan franchit une porte et découvrit David Chapman assis devant un ordinateur.

— Je viens, dit ce dernier. Juste le temps de faire une sauvegarde.

Un instant plus tard, il retirait une disquette du lecteur et l'empochait, puis se levait après avoir éteint son PC.

— Voilà. Je pense que Cara est prête.

La fille, en effet, était prête. Elle avait enfilé un pull-over et passé un manteau. Elle serrait un sac sous son bras.

— Avez-vous une voiture ? leur demanda Bolan.

— Oui, une petite caisse.

— O.K. Restez derrière moi.

Sans plus attendre, il gagna la sortie, les deux jeunes sur les talons, prêt à se frayer un passage si une nouvelle équipe de tueurs survenait. Mais ils se retrouvèrent dehors sans la moindre anicroche.

La voiture des Chapman était une Peugeot 205 française garée de l'autre côté de la chaussée.

— Vous savez conduire ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle hochait la tête.

— Bon, prenez la 205 et suivez-moi.

— Et David ?

— Il vient avec moi.

— Pourquoi ne pas monter tous ensemble ?

— Vous comprendrez plus tard, expliqua-t-il.

— Et où voulez-vous nous emmener ?

— Pas loin d'ici, dans Upper Darby. Vous connaissez ?

— Oui, répliqua Cara. Mais nous pourrions aller chez moi, c'est de l'autre côté de la ville.

— Soyez certaine que les *amici* y penseraient aussi.

Elle frissonna. Bolan la poussa doucement dans la 205, s'assura que le moteur démarrait sans inconvénient et s'achemina vers la Porsche dans laquelle il fit monter Chapman. Dix secondes plus tard, le véhicule de sport passait devant la petite européenne qui décolla du trottoir pour suivre le mouvement.

Quelques instants plus tard, le jeune gars, semblant un peu remis de ses émotions, demanda :

— Je ne comprends pas très bien ce manège. Pourquoi deux voitures ?

- Simplement pour brouiller la piste.
- Vous croyez que ces types vont nous rechercher ?
- Faites-leur confiance pour ça. Ils ont les moyens d'y arriver.

Le silence retomba ensuite dans l'habitable. Ils atteignirent Upper Darby en moins d'un quart d'heure et Bolan ralentit puis stoppa doucement la Porsche au fond d'une contre-allée obscure. Un court moment plus tard, celle-ci repartit en sens inverse, la fille assise à l'arrière, les jambes en travers dans l'espace exigu.

Une nouvelle séquence venait de se dérouler à Philadelphie, mais la nuit ne faisait que commencer. Dans le contexte mouvant et tordu qui se présentait, rien n'était encore joué. Il fallait même s'attendre au pire.

CHAPITRE VII

L'Exécuteur avait d'abord envisagé de conduire les jeunes gens dans une planque qu'il s'était ménagée trois jours auparavant, une chambre de motel louée sous une fausse identité et dont la note était réglée d'avance pour une semaine. Mais il venait de réviser son plan. Quelles que fussent leurs connaissances en informatique, les Chapman n'étaient que des amateurs. Le Guerrier ne savait pas encore quel rôle ils jouaient dans l'imbroglio monté par la mafia, mais leur naïveté en la matière était évidente. Il ne pouvait donc les laisser livrés à eux-mêmes dans cette dangereuse galère. La meilleure solution était donc de les héberger dans son QG mobile. Pour quelques heures, le temps qu'il clarifie la situation.

Il était minuit vingt quand il fit arrêter la Porsche dans l'ombre de son gros véhicule de guerre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? questionna David Chapman quand Bolan les fit entrer dans le module habitable.

— Une planque.

— Une planque que les mafiosi ne trouveront pas ?

— Ça, gamin, y a vraiment aucune chance.

Il les fit asseoir sur une banquette amovible, posa sur une tablette des verres en plastique et une bouteille Thermos contenant du café chaud.

Chapman en but une gorgée, puis une deuxième et dit avec un petit sourire coincé :

— C'est pas trop dégueulasse. Vous le faites vous-même ?

— Pourquoi êtes-vous entré dans le serveur de l'Ultratech Development ? questionna Bolan abruptement.

— Ah ! C'est donc ça ?

— C'est évidemment de cette façon qu'ils vous ont repéré.

— Oui, bien sûr. C'était une connerie.

— C'est ma faute, dit Cara. David m'avait demandé de prendre le relais pour cette manip et je n'ai pas pensé à me connecter sur la seconde ligne, celle qui est protégée. Comment êtes-vous au courant ?

— J'y étais.

— Où ?

— Sur ce serveur, quand vous avez forcé le code d'accès.

— Vous voulez dire que vous y étiez connecté ?

— Oui, mais je n'avais pas réussi à entrer dans le fichier confidentiel. Comment avez-vous fait ?

— Normalement, c'était presque infaisable, ils utilisent un cryptage aléatoire en boucle. Heureusement, j'ai trouvé des notes à ce sujet

dans un carnet de papa.

Le frère et la sœur échangèrent un regard lourd de signification. Cara se mordilla une lèvre et David demanda :

— Pourquoi vous intéressez-vous à cette boîte ?

— Parce qu'elle se trouve sur ma trajectoire. Vous êtes informaticien ?

Hochant la tête, le gosse répondit :

— J'ai fait quatre ans d'études en programmation, mais c'est notre père qui était spécialiste en la matière, l'un des meilleurs.

— Etait ?

— Il est mort le mois dernier, fit le jeune type d'une voix un peu enrouée.

— Un accident ?

— C'est ce qui a été déclaré officiellement, mais Cara et moi nous savons que c'est faux. Il travaillait comme ingénieur de recherche à l'Ultratech Development.

Bolan se fit encore plus attentif. Il sentait qu'il existait une relation directe entre ces deux jeunes gens et ce qui se passait dans les égouts de Philadelphie, même s'il n'en comprenait pas bien les imbrications. David s'était arrêté de parler comme si la suite était difficile à sortir.

L'Exécuteur les observa pensivement. Contrairement à ce qu'il avait d'abord pensé, Cara n'avait rien d'une gamine. C'était une assez grande fille blonde au visage fin, aux yeux bleus intelligents mais, en la circonstance, pleins de gravité.

Comme si elle avait pu suivre ses pensées, elle déclara d'un petit ton de défi :

— J'ai vingt-quatre ans. Je suis styliste. Mon frère, lui, en a vingt et un et, contrairement à ce qu'il vous a dit, c'est un champion en informatique.

— Pourquoi prétendez-vous qu'il ne s'agit pas d'un accident ?

— Un peu plus d'une semaine avant sa mort, il m'avait dit qu'il se sentait en danger, qu'il avait reçu des menaces relatives à un travail qu'il avait en cours. Et puis, le rapport d'accident rédigé par la police a été truqué...

— Déballez-moi les détails, David.

— Vous pensez pouvoir faire quelque chose ? Ça ne le ressuscitera pas.

— Allez-y quand même.

— Eh bien, après tout..., fit le jeune gars en serrant les mâchoires. J'ai lu ce rapport. Il y est mentionné que sa voiture a dérapé à grande vitesse dans un virage de Ferry Avenue, le long de la rivière Delaware, et qu'il n'a pas su maîtriser son véhicule. C'est vrai qu'il avait l'habitude de rouler vite, mais c'était un excellent conducteur, et sa BMW était toujours impeccablement entretenue. De plus, il connaissait

bien ce trajet, mais ça ne l'a pas empêché de percuter un muret en béton à cent km/h avant de plonger dans la rivière. Il y a eu plusieurs témoins, dont deux automobilistes qui ont fait leur déposition. J'en ai rencontré un qui m'a dit comment l'accident s'est déroulé. Ce type m'a affirmé qu'il y a eu une petite explosion sous la BMW, juste avant qu'elle se mette à faire de violentes embardées. Une sorte de déflagration à l'arrière, mais ça ne venait pas du pot d'échappement. Ensuite... C'est seulement au bout d'une heure qu'on a repêché la voiture et le corps de papa.

Le regard de Chapman se durcit.

— Le surlendemain, j'ai demandé à voir le rapport de l'accident, mais on m'a lanterné pendant plus de huit jours, et quand j'ai pu enfin en prendre connaissance, je me suis aperçu qu'il n'existait aucune déposition de témoin jointe au procès-verbal, pas plus que les noms des automobilistes qui avaient assisté à la scène. Le document précisait simplement qu'il y avait une perte de contrôle due à un excès de vitesse à plus de cent quarante km/h. Tu parles !... Tout le monde roulait au maximum à cent à l'heure sur cette voie. Ensuite, je suis allé au centre de Torresdale pour regarder l'épave, et j'ai vu qu'une fusée de roue arrière avait été arrachée et qu'une partie du châssis était tordue, comme si effectivement une explosion s'était produite à cet emplacement. J'ai alors demandé l'ouverture d'une enquête et un lieutenant de police m'a assuré qu'il allait faire le nécessaire et que je serais tenu au courant. Aucune nouvelle depuis, à part un drôle d'appel à la maison, une voix anonyme qui me conseillait de laisser tomber l'enquête sous peine de grosses complications.

David Chapman se tut et se passa la main sur le front.

— De quoi s'occupait votre père à l'Ultratech ? questionna Bolan.

— Il travaillait depuis plusieurs mois sur un projet mis au point voilà une quinzaine d'années pour la C.I.A. Avez-vous entendu parler du plan de désensibilisation informatique ?

— Ce qu'on a appelé la bombe informatique ?

— Oui, c'est comme ça qu'en ont parlé les journalistes. Pour les militaires, c'était le PDI. Il y a d'abord eu le PDI-01, le 02, puis le 03, avant que le projet s'arrête officiellement. Mais, en fait, il n'a jamais cessé d'être opérationnel.

L'Exécuteur se souvenait, en effet. Il s'agissait d'un plan visant à neutraliser d'un coup tout le système offensif et défensif russe au niveau des interconnexions informatiques. Le constant retard des Russes en matière de fabrication d'ordinateurs et de conception de logiciels conduisait ceux-ci à s'équiper outre-Atlantique afin d'être à niveau avec les U.S.A. On leur procurait alors des programmes « piégés » sans qu'il soit possible de déceler les anomalies, ni même de soupçonner un quelconque coup de vice. Ainsi, en quelques secondes,

un réseau complet d'ordinateurs pouvait être vidé de son contenu sans qu'aucune cause identifiable apparaisse.

Toute l'astuce consistait ensuite à amorcer le détonateur informatique à partir d'éléments apparemment innocents aboutissant dans le réseau.

Plus tard, lorsque le gouvernement soviétique eut conscience du danger et cessa de se fournir aux States, on imagina un autre stratagème. D'autres programmes comportant de nouveaux aménagements spéciaux, ainsi que des systèmes informatisés, aboutirent à Moscou via la France, la Suisse et les Pays-Bas, suivant une filière prétendument frauduleuse. En résumé, tout était arrangé depuis Washington pour laisser croire aux dirigeants moscovites qu'ils avaient réussi à s'emparer en douce de matériels utilisés par la sécurité américaine.

— En fait, c'est ce qu'on appelle maintenant un virus, dit Bolan.

— Le procédé est différent. C'est beaucoup plus malin et pratiquement imparable. Avec le PDI, la saloperie est dans la boîte dès le départ. Ensuite, c'est une information à caractère tout à fait anodin et parfaitement aléatoire, donc non suspecte, qui déclenche l'effondrement du système ou fausse toutes ses données. Une simple chaîne de caractères hexadécimaux. Ça peut être n'importe quoi, depuis quelques mots contenus dans un message jusqu'à une information que l'on intercepte pour l'analyser.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec le N.C.S.C. ?

— Le *Network Computing System Controll...* Les deux sont compatibles et il est facile de les associer.

— Et c'est imparable ?

— Pratiquement, oui. Sauf si on place auparavant un antidote dans les systèmes que l'on veut protéger.

L'Exécuteur comprenait quel parti la mafia et ses multiples associés pouvaient tirer de la trouvaille.

Depuis l'avènement d'Internet, c'étaient toutes les structures mondiales qui étaient en danger. L'économie, la finance, la politique, l'industrie, les communications... Tout passait par ce gigantesque réseau tissé autour de la planète qu'une bande d'ordures haut placées pouvait manipuler à volonté. Pas question pour ces gens-là de détruire, bien sûr, mais de tirer toutes les ficelles, d'orienter et de façonner le monde afin qu'ils puissent en tirer le meilleur profit. On ne tue pas la poule aux œufs d'or, on lui fait donner tout ce qu'elle peut et à sens unique, indéfiniment.

Les informations se recoupaient. Les craintes d'Harold Brognola étaient parfaitement fondées. Mais il fallait aller plus loin dans la pêche aux renseignements. Il demanda au jeune informaticien :

— Vous avez parlé de menaces que votre père avait reçues à

l'Ultratech. Comment ça s'est présenté ?

— Il faut d'abord que vous sachiez qu'il ne travaillait pas sur le programme PDI mais sur le moyen de s'en protéger.

— L'antidote ?

— Exactement.

— Il avait réussi ?

— Oui, c'est du moins ce qu'il m'a dit. Il avait trouvé le vaccin informatique... et, en même temps, il s'est rendu compte que ces gens-là avaient déjà prévu une diffusion à grande échelle de programmes piégés.

— Papa vivait pour son travail, ses recherches, intervint Cara. Ses rares moments de loisir, il nous les consacrait, à David et à moi. C'était un homme d'une honnêteté indiscutable et d'une grande conscience professionnelle. Jamais il n'aurait accepté de tremper dans une sale histoire de sa seule volonté.

— Autrement dit, la mafia s'est servie de lui pour se protéger de sa propre combine.

— On peut l'entendre comme ça, oui.

— Et quand il a découvert quel rôle on lui faisait jouer, il a commis l'erreur de demander une explication aux dirigeants de l'Ultratech ?

— C'est bien ça. Il y a eu une réunion au sommet, au cours de laquelle on l'a assuré qu'il se trompait complètement, que la boîte était parfaitement honnête et que... Bref, Vous voyez ce que je veux dire.

L'Exécuteur voyait très bien ce qu'il en était. Aussi jeunes fussent-ils, Cara et David n'étaient pas dupes de la machination orchestrée de loin par les grosses têtes mafieuses. Ils en avaient pigé l'essentiel. Et, malgré le drame qu'ils venaient de vivre, ils affrontaient courageusement la vie. Au-delà du chagrin et de l'amertume, il y avait beaucoup d'espoir, de détermination et d'intelligence dans leurs yeux.

Seulement, ils n'étaient pas de taille à tenir tête au Crime Organisé. La seule façon de les mettre à l'abri était de les couper provisoirement du monde extérieur, surtout de celui des cannibales pour lesquels une vie humaine ne représente que quelques dollars et un peu de sang sur les mains.

CHAPITRE VIII

— Quelques jours avant son prétendu accident, ajouta David, papa nous avait parlé de vous. Vos exploits avaient fait un sacré bruit à l'époque de votre passage dans la région et la mafia avait drôlement trinqué. Il disait que ce serait une chance si un type comme Mack Bolan venait s'occuper une nouvelle fois de la vermine de Philadelphie. Il a cité quelques noms de personnages importants de la région, des politiciens surtout, il disait que tout lui semblait corrompu, tordu et vicié, qu'il n'y aurait bientôt plus grand-chose à faire, sinon tirer le rideau, si quelqu'un comme vous ne venait faire le ménage.

— Qu'est-ce que vous a appris votre visite chez Ultratech ? s'enquit Bolan.

Lui-même n'avait fait que parcourir brièvement les pages enregistrées, mais il en concevait l'importance.

— Mis à part l'organigramme du personnel dirigeant et des cadres de haut niveau, il y a plein de noms de personnages douteux, des types qui mènent des affaires plutôt troubles avec la boîte. J'ai vu défiler ce qui m'a paru être des budgets frauduleux, des sommes astronomiques et des annotations concernant des répartitions d'argent dans divers pays européens et au Proche-Orient. Croyez-vous que l'Ultratech pourrait être une plate-forme de recyclage d'argent noir ?

— Ça va plus loin, répondit l'Exécuteur avec un mince sourire sans joie.

— Vous pensez au PDI ?

— Entre autres, oui.

— Quand ça a commencé à aller de travers, notre père s'est d'abord montré très discret, mais il nous a finalement confié qu'il se passait des choses très anormales à l'Ultratech, il était vraiment étonné de découvrir le nom de certains personnages véreux qui y avaient leurs entrées, des gens connus pour avoir trempé dans des affaires malhonnêtes, qui avaient fait l'objet de poursuites judiciaires et qui pourtant possédaient des laissez-passer en règle, quand ils n'entraient pas dans l'organigramme de la société... Maintenant, je suis persuadé qu'une partie de l'administration et du gouvernement protège ces salauds. Avez-vous une idée de ce qui se passe réellement ?

Bolan aurait pu lui expliquer comment le Crime Organisé s'y prenait pour crocher depuis longtemps ses griffes dans le corps de la société, de quelle façon la mafia avait corrompu les personnalités du monde politique, pour les transformer en associés, et bien d'autres choses encore. Mais il n'en avait guère le temps et cela ne revêtait pas une importance primordiale. Ce qui comptait avant tout, c'était

d'endiguer l'immense saloperie en préparation, ou, du moins, de supprimer autant que possible les branches pourries qui envahissaient de plus en plus l'arbre sain de la société.

Quittant la banquette, il ouvrit la porte métallique du module opérationnel et prit place devant un ordinateur dont il alluma l'écran.

— Je peux entrer ? demanda David Chapman, dans le cadre de la porte.

Bolan lui fit un signe affirmatif de la tête et le jeune homme s'avança avec un mélange de curiosité et d'ahurissement.

— Bon Dieu ! Vous avez un sacré équipement, s'exclama-t-il en promenant un regard extasié sur les consoles et les cadrans qui occupaient les deux cloisons latérales du TACOM.

Une lumière bleutée imprégnait la cabine.

— C'est donc d'ici que vous vous êtes connecté sur Ultratech... Je suppose que vous utilisez le réseau satellitaire ?

— Oui, absolument.

— On dirait l'intérieur de la navette spatiale.

— Ça m'a coûté presque aussi cher.

Chapman eut un petit rire.

— Dites, vous avez gagné au loto ou quoi ?

— C'est la mafia qui paie.

— Hein ? Ah ! Oui, je vois. Vous leur piquez leur fric. Personnellement, je trouve ça plutôt moral... Tenez, passez donc ça dans le lecteur de votre PC.

Il tendait une disquette informatique à laquelle Bolan jeta un simple coup d'œil.

— J'ai déjà enregistré les données.

— Mais je ne crois pas que vous ayez tout. Mon appareil est équipé d'un booster spécial, comment fonctionnez-vous ?

Une page constellée de tableaux et de chiffres venait d'apparaître sur l'écran. L'Exécuteur appuya sur une touche et un *scrolling* fit défiler une multitude de pages en quelques dixièmes de seconde.

— Oh ! Merde... C'est au moins du deux gigahertz ! Bon, il n'y a plus grand-chose à dire.

— Tu peux rester, dit Bolan au jeune homme, tout en scrutant le contenu de l'enregistrement dont il avait ralenti la cadence de défilement.

Il passa un peu plus d'un quart d'heure à cet examen minutieux, notant mentalement des noms, des coordonnées et des chiffres. Puis il éteignit le moniteur.

— Vous n'avez quand même pas pu mémoriser tout ça en si peu de temps, s'étonna David.

— J'ai vu l'essentiel. Les détails ne m'intéressent pas, mais ils passionneront certains de mes amis, je peux te le garantir.

Le silence régnait dans le TACOM, entrecoupé parfois de petits cliquetis électroniques. Cara s'était approchée elle aussi. Comme si elle ne pouvait plus se retenir, elle questionna sans transition :

— Pourquoi êtes-vous venu à Philadelphie, monsieur Bolan ? Je ne crois pas que ce soit le fait du hasard.

— Non, je ne suis pas ici par hasard, grimaça-t-il.

— Vous êtes venu enquêter sur les agissements de ces salauds ?

— Je ne mène pas d'enquête sur les *amici*. Je me contente de les supprimer, vous devez le savoir.

Elle le regarda dans les yeux sans ciller.

— Pourquoi continuez-vous depuis si longtemps à vous battre contre la mafia ? Est-ce une affaire personnelle ? Bien sûr, si ça vous ennuie d'en parler...

Combien de fois lui avait-on posé cette question ?

— Ce n'est plus une affaire personnelle, répondit-il d'une voix basse et rauque.

Il faisait implicitement allusion au massacre de sa famille, à Pittsfield, mais n'avait pas l'intention de revenir sur ce drame. Et, depuis que la mafia italienne s'en était pris à son frère Johnny, il aurait eu bien des raisons très personnelles de continuer la guerre, mais il savait que la vraie cause était ailleurs.

— Je continue parce que je n'ai pas le choix. Il n'y a que trois façons d'arrêter le combat : gagner, déposer les armes ou se faire abattre. Si je me rendais, même aux autorités, ce serait l'équivalent d'une mise à mort.

— Il y a sûrement une autre possibilité !

Il eut un petit rire.

— Battre en retraite, par exemple, trouver une planque à l'autre bout du monde ?

— Pourquoi pas ?

— Détrompez-vous. Quand les chiens de chasse de la mafia traquent un gibier, ils ne le lâchent jamais, c'est seulement une question de temps. La seule solution est d'affronter le mal là où il se trouve. Si je baissais les bras, je serais perdu.

Haussant doucement les épaules, il se leva pour aller ouvrir un placard dans lequel il remisait une partie de son armement individuel.

— Alors, vous vous battez contre le principe même du mal ? interrogea Cara.

Il se retourna et la regarda avec sympathie. Bien sûr, elle ne pouvait pas vraiment comprendre, elle n'avait jamais été confrontée à ce genre de dilemme et c'était heureux pour elle.

— Ce que vous nommez le mal n'a pas le même sens pour nous et pour les *amici*, répliqua-t-il en commençant à s'équiper pour le blitz. Quand ils volent, tuent et pourrissent, ils ne pensent qu'à leur bien-

être. C'est ça la grande idée de *Cosa Nostra*.

A une époque relativement lointaine, l'Exécuteur croyait qu'il était possible de lutter efficacement contre une idée malsaine, en l'occurrence celle prônée et mise en œuvre par la mafia : la domination de la société par les moyens les plus abjects.

Il s'était vite aperçu que c'était un travail de Sisyphe. L'idée d'enrichissement facile était beaucoup trop installée dans les esprits. D'autre part, la plupart des gens pensaient que, chacun pour leur part, ils ne pouvaient rien contre les puissants. Et ils n'avaient sans doute pas tort.

Bolan avait donc décidé de continuer sa guerre, mais sans espoir de gagner un jour son combat. Il avait compris une chose essentielle : on ne détruit pas une idée ancrée depuis des dizaines d'années dans l'esprit de milliards d'individus. Mais on peut en opposer – voire y substituer – une autre, à condition que cette dernière soit plus puissante et corresponde à des ressorts psychologiques profonds. Cela faisait partie de l'instinct atavique.

La première préoccupation d'un être primitif, d'un sauvage, n'est pas de se nourrir, mais de se protéger. C'est la peur, la crainte du danger qui prédomine. Lorsque, enfin, il croit être en sécurité, il pense alors à manger puis à étendre son territoire et à proliférer.

Les mafiosi n'étaient rien d'autre que des sauvages qui profitaient d'un système pour y vivre comme d'immondes parasites, et leurs associés se comportaient de la même façon. Ils dévoraient tout ce qui passait à leur portée et proliféraient telles des hyènes.

Les honnêtes gens, eux, étaient stoppés dans leur élan par une peur trop grande. Bolan, depuis le début de son interminable guerre, rappelait aux pourris, et durement, leur répugnante condition de bêtes fauves. Son *modus operandi* n'avait jamais changé : localisation, identification, élimination. La peur, la terreur et la destruction qu'il semait dans les rangs mafieux faisaient partie d'une simple tactique de guerre.

Aussi, à Philadelphie, il n'entrevoyait qu'une solution extrême pour freiner le cancer déjà proliférant de métastases. Il devait liquider au plus vite les tenants et les aboutissants de la colossale combine, du moins ceux qui se trouvaient à sa portée. Par contre-coup, le système entier serait momentanément désorganisé, le temps que le F.B.I. puisse profiter de la conjoncture pour étendre le filet de la justice aussi loin que possible.

Et si, d'aventure, l'Exécuteur tombait sur le champ de bataille de Philadelphie, il quitterait ce monde avec la certitude qu'il avait accompli tout ce qu'il pouvait. Il ne se leurrait pas, il ne bénéficiait pas d'une hypothétique invulnérabilité. Il n'avait pas droit à l'erreur. La plus petite faute, et la pieuvre ne le raterait pas.

La réussite de l'opération, comme souvent par le passé, allait tenir du miracle.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? s'enquit David Chapman en le voyant déverrouiller la porte du gros véhicule.

— J'ai quelques rendez-vous.

— Avec ceux que vous appelez les *amici* ?

— Avec eux et leurs associés.

— Vous allez... les liquider ?

— Certains d'entre eux, oui. Ça va dépendre de leur degré d'implication dans la pourriture.

— Comment pouvez-vous être sûr de ne pas vous tromper ?

— Quand j'ai le moindre doute, je laisse toujours une chance à l'adversaire, un moment pour s'expliquer.

— Ça arrive parfois ?

— Très rarement.

— Je comprends... Est-ce qu'il y aura un moyen de vous joindre si des informations me viennent à l'esprit ?

— Au besoin, c'est moi qui vous appellerai sur la radiocom du bord. Ne touchez à rien et restez tranquillement dans ce bahut.

— Jusqu'à quand ? fit Cara.

— Ne bougez pas jusqu'à 5 heures du matin. Si vous ne me voyez pas de retour dans ce délai, appuyez sur la touche numéro 17 de la radio et dites à votre interlocuteur que vous appelez de la part de Striker. Vous saurez vous débrouiller ?

— Ça ne posera pas de problème, sourit le jeune gars. Mais j'espère que je n'aurai pas à le faire.

Bolan leur fit un clin d'œil et quitta le TACOM dans un chuintement d'air comprimé. La nuit l'absorba comme un voile protecteur.

CHAPITRE IX

Le juge Spangler ne dormait pas. A travers l'optique de ses jumelles de nuit, l'Exécuteur le voyait marcher de long en large dans une grande chambre, derrière une baie vitrée de sa villa, vêtu d'un peignoir rouge. Salement nerveux, le magistrat ! Quelques instants plus tôt, il avait reçu un appel téléphonique qui avait paru accentuer encore son état d'agitation. Durant plusieurs minutes, il avait ponctué la conversation de gestes de la main et de mimiques coléreuses, comme si son interlocuteur était devant lui. Puis, il avait momentanément disparu du champ visuel de Bolan, et un grand costaud s'était pointé dans la pièce, posant ce qui paraissait être une théière et une tasse sur un guéridon avant de s'éclipser. Alex Spangler s'était versé du liquide chaud, y avait trempé ses lèvres, puis était venu se camper devant la baie vitrée, restant de longues secondes immobile, la tasse à la main. Enfin, il avait tiré le rideau devant lui et l'Exécuteur ne vit plus que sa silhouette qui s'éloignait dans la pièce.

La nuit était d'un noir d'encre. Seuls quelques faibles lampadaires éclairaient de place en place le parc qui s'étendait devant la maison. Les lumières de presque toutes les autres villas alentour étaient éteintes.

Le Guerrier solitaire quitta la Porsche pour franchir les quelque deux cents mètres qui le séparaient de son objectif. Il portait sa combinaison noire et n'avait pour tout armement que le Beretta silencieux et une dague de combat dans une gaine le long de sa cuisse. Il lui fallut un peu plus d'une minute pour rejoindre une allée d'accès qu'il franchit comme une ombre et contourna le mur d'enceinte du parc. Apparemment, il n'existait pas de système de protection, mais il faudrait compter avec le malabar qu'il avait aperçu et qui devait être un chien de garde, plutôt qu'un valet de chambre stylé.

Alors qu'il venait de se laisser glisser de l'autre côté du mur, il entendit un raclement métallique et de la lumière sortit d'un garage dont on venait d'ouvrir la porte. Il y eut ensuite un bruit de démarreur succédant à un ronflement léger pendant quelques secondes avant que le silence se réinstalle. Quelqu'un venait de faire un essai de moteur. Sans doute Spangler avait-il éprouvé la brusque envie de prendre le large, ne se sentant plus tout à fait en sécurité dans sa maison de Drexel Hill. Peut-être aussi était-ce une conséquence du coup de fil nocturne qu'il venait de recevoir.

Rapidement mais sans faire le moindre bruit, l'Exécuteur s'approcha du garage au rez-de-chaussée, surprit le gros costaud penché sur une Mercedes et lui porta un atémi à la tête, dosant l'effort

pour le sonner quelques instants. Plaquant ensuite le gorille contre la carrosserie, il fouilla le type sur lequel il trouva un revolver .357 magnum à canon court ainsi qu'un poignard dont le manche métallique était conçu pour servir de casse-tête. Il avait aussi un petit .38 dissimulé dans son dos au niveau de la ceinture, dont les balles, après inspection, se révélèrent semi-blindées et entaillées d'une croix dans le but de provoquer un maximum de dégâts à l'impact.

Un peu plus tôt, Bolan avait envisagé que le garde du corps puisse être un policier chargé de la protection rapprochée du magistrat. A présent, il était fixé. Un simple flic ne se promenait pas avec un pareil attirail de tueur.

Le porte-flingue commençait à reprendre ses esprits, s'ébrouant et fixant aussitôt son agresseur d'un regard haineux. Puis il loucha sur le flingue dont le gros silencieux s'appuyait contre sa gorge et poussa un feulement.

— Putain ! C'est quoi, c'te connerie ?

— T'excite pas, lui dit Bolan. C'est juste une formalité administrative.

L'autre eut un raclement de gosier comme s'il s'apprêtait à cracher.

— Va te faire foutre, enculé.

— Négatif. T'es pas en position de faire ce genre de chose.

— Tu crois que tu m'impressionnes ? Y a des mecs qui vont pas tarder à se pointer, t'as aucune chance.

— Des mecs de Schlonsky ?

— J'te dirai rien.

— Tu m'as déjà tout dit, fit Bolan en effleurant la détente.

La gorge du malfrat s'ouvrit silencieusement dans un giclement de sang tandis que le haut de sa tête se disloquait avec un affreux bruit de baudruche crevée. L'Exécuteur repoussa l'imposante masse de muscles et de graisse, s'avança vers une porte ouverte dans le fond du garage, et trouva un escalier qui le conduisit au premier étage, là où il avait pu observer Spangler quelques minutes auparavant.

Le juge marron se trouvait toujours dans sa chambre. Il avait quitté son peignoir pour revêtir des habits posés sur un lit et n'avait encore enfilé qu'un slip par-dessus lequel son gros ventre adipeux pendait mollement.

Alors que la porte s'ouvrait derrière lui, il se retourna d'un air furieux.

— Tu peux pas frapper avant de...

Sa voix se cassa subitement. La mâchoire pendante, il ânonna en apercevant la haute silhouette sombre :

— Mais... qu'est-ce que... ça signifie ?

Puis il hurla :

— Eddy !... Eddy !...

— Il s'est absenté, laissa tomber l'apparition, impressionnante dans sa sinistre combinaison.

— Hein ?

— Vos sales combines sont terminées, juge Spangler. C'est le moment de régler vos comptes.

— Quoi ? Mais enfin...

L'homme de loi respira plusieurs fois par saccades, le temps de comprendre, et crachota d'un ton indigné :

— C'est vous qui me parlez de sales combines, vous... vous, un assassin ?

— Pas de grandes phrases, vous n'êtes pas au tribunal. Ou plutôt, vous y êtes, mais en tant que prévenu.

— Qu'êtes-vous venu faire chez moi, Bolan ? Vous avez sans doute l'intention de me tuer ?

L'Exécuteur ne le menaçait d'aucune arme, mais sa simple présence revêtait une funeste signification.

— Ça dépend de vous. Votre copain Abie Morgan a tout déballé.

— Ah oui ? Et à qui ?

Il était grotesque, en slip et avec sa grosse bedaine flasque, mais il affichait une attitude arrogante.

— Quelle est donc cette histoire ridicule ?

Le Guerrier lui montra un petit enregistreur dont il actionna la commande de lecture. Une voix en jaillit aussitôt :

« ... Pas cette fois. Il était devenu fou furieux parce qu'une de ses gagneuses lui avait dérobé du fric. C'est Spangler qui était chargé de cette affaire. Il avait en main suffisamment d'éléments pour le faire inculper, mais je me suis débrouillé pour découvrir une anomalie dans la procédure et Lonnie a été laissé en liberté... Je n'avais qu'un mot à dire à Spangler pour le faire replonger. »

Accélérant le défilement de la bande, Bolan passa une nouvelle fois sur écoute :

« Eh bien... Il y a Offman. Zachy Offman, et puis... Kleipfer. Des gens moins importants, aussi, dont je ne connais pas les noms.

— Kleipfer, le ministre ?

— Non. Son frère Dave. Lui, il a des investissements un peu partout à travers les States.

— Y compris dans la came et les putes...

— Vous faites allusion à l'accusation dont il a été victime l'année dernière ? Vous devez savoir que Kleipfer a été blanchi de ça.

— Dis plutôt que de gros magouilleurs comme toi se sont arrangés pour que les éléments d'accusation ne tiennent pas la route. Parle-moi un peu de la fameuse caisse noire où devaient aboutir les cinq millions en provenance de Columbus.

— Ce n'est pas autre chose qu'un fond commun de placement tout

ce qui est de plus banal.

— Commun à qui, à la mafia ?

— Oh non ! Ce connard de Pizzaro servait juste à faire convoyer le fric. »

Rempochant l'appareil, l'Exécuteur lâcha d'un ton glacial :

— Vous reconnaissez la voix ?

Le juge resta un moment silencieux, son visage devenant blême. Puis il eut un sursaut :

— Tout ça, ce ne sont que des allégations sans fondement, je ne suis pas responsable des agissements d'un fou !

— Pas si fou que ça, votre copain Abie. Il a très bien compris que c'est cuit pour lui. En ce moment même, il est en train de cracher le morceau au F.B.I.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de vous, Bolan ? Comment pouvez-vous savoir que Morgan est en train de parler avec le F.B.I. ?

— Ne faites pas l'idiot, je suis certain que vous êtes déjà parfaitement au courant.

— Ce ne sont que des accusations à sens unique ! Jamais on ne...

Bolan le coupa :

— Vous attendiez une escorte pour prendre le large ?

Il n'était pas bien difficile de comprendre que celui qui avait appelé Spangler au téléphone un peu plus tôt lui avait fermement conseillé de quitter son domicile pour se mettre en lieu sûr. On lui avait certainement dit aussi qu'on lui envoyait une équipe de protection pour le parcours, au cas où...

— Appelez ça comme vous voulez. Les magistrats sont souvent confrontés à des situations difficiles. Vous savez, les jugements criminels sont rarement appréciés par les condamnés.

— N'en faites pas trop. Vous aussi, juge Spangler, vous êtes coincé.

Un nouveau silence s'installa durant quelques secondes, avant que le magistrat pourri reprenne un peu trop vivement :

— Admettons. Selon vous, quelle est l'alternative ?

— Mettez-vous à table. Videz votre sac.

L'autre enchaîna d'un ton apparemment résigné :

— Bien, bien... Que désirez-vous savoir ?

— De quelle façon Abie Morgan vous tenait-il ?

— Oh ! Il n'y a rien là de bien original ni de vraiment répréhensible. J'ai cinquante-huit ans et je suis célibataire, je mène une vie professionnelle très contraignante...

— Abrégez.

— Morgan me procurait certains plaisirs.

— Des filles, des éphèbes ?

— Grands dieux ! Je ne suis pas homosexuel ! Il me faisait discrètement rencontrer des filles, disons pour être franc des call-girls

pour lesquelles mon aspect physique n'a pas une grande importance. Vous comprenez... En échange, il lui arrivait de me demander quelques services.

— Comme par exemple de truquer un dossier juridique ou d'arranger une inculpation par un joli petit vice de forme ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

Bolan ricana.

— Combien un juge fédéral comme vous gagne-t-il, Spangler ?

— Je ne vois pas le rapport...

— Vous avez investi plus de trois millions de dollars dans l'Ultratech Development en moins d'une année. Vous marchez pour le fric. Le fric et les combines dégueulasses. Vous n'êtes qu'une vieille ordure pourrie.

— Tout cela est faux ! Mais pour qui vous prenez-vous pour porter de telles accusations ? Vous vous croyez peut-être investi d'une mission divine pour juger les gens aussi péremptoirement ? C'est de la pure démenche !

Le magistrat vendu à la mafia s'interrompit d'un coup, se heurtant au regard de glace de l'Exécuteur. Il respira par saccades, poussa un soupir rauque et baissa les yeux.

— Ecoutez, je peux vous aider...

— Je n'ai pas besoin d'aide.

— Attendez... Vous avez raison pour certaines choses, mais je ne suis pas aussi impliqué que vous le croyez. Je vais vous remettre un document qui contient les réponses à certaines de vos questions. J'espère qu'ensuite vous me laisserez en paix.

Voyant que son visiteur n'avait aucune réaction, il enchaîna :

— Me laissez-vous aller jusqu'à mon bureau ?

Bolan acquiesça d'un battement de paupières.

— Allez-y.

— Puis-je au moins passer un vêtement ?

Le Guerrier ramassa le peignoir et le lui lança. Lorsque le juge eut repris une attitude un peu plus digne, il le fit passer devant lui et le suivit jusqu'à une assez grande pièce aux murs lambrissés.

— Bien, bien... Où ai-je mis ce carnet ? marmonna Spangler en s'asseyant pour fourrager dans le tiroir d'un grand bureau en acajou.

Bolan s'attendait à une réaction sournoise, mais il faillit se laisser prendre par l'apparente résignation du pourri. Ce fut le regard brusquement acéré de son vis-à-vis, puis la crispation de sa mâchoire qui lui permit d'éviter le pire. D'un rapide pas de côté, il évita la balle tirée à travers la paroi du meuble tandis que retentissait une détonation assourdissante. Des échardes de bois s'arrachèrent du panneau et il ressentit une brûlure à la hanche.

Une seconde plus tard, le juge dévoyé brandit un revolver devant

lui en poussant un mugissement. L'affreuse grimace qui lui tordait la bouche se mua soudain en un magma sanguinolent sous la poussée d'une ogive blindée que venait de cracher le Beretta. Spangler s'avachit mollement sur son fauteuil, les pans de son peignoir glissant et laissant apparaître son ventre flasque.

Bolan palpa sa hanche et y jeta un rapide coup d'œil. Ça n'avait rien de grave, juste une blessure en séton, mais il s'en était fallu d'un dixième de seconde.

A présent, il convenait de ne pas traîner. Ceux qui étaient sans doute déjà en route pour escorter Spangler n'étaient évidemment que des sous-fifres dont l'Exécuteur n'avait que faire, mais il avait un message à faire passer aux grosses têtes de l'Organisation.

Ouvrant rapidement les tiroirs du meuble en acajou, il découvrit un carnet à couverture de cuir aux pages remplies d'adresses, de numéros de téléphone et d'annotations, qu'il empocha. Puis il jeta sur le bureau une médaille de tireur d'élite, posa à côté, bien en évidence, la douille éjectée par le Beretta et évacua les lieux.

Il était temps de faire monter la tension.

CHAPITRE X

Quelques minutes après avoir pris le large, Bolan arrêta la Porsche le long d'un trottoir, juste le temps de placer un pansement stérile sur sa hanche, et reprit la route vers Collingdale. Ce quartier résidentiel de banlieue n'était pas très éloigné de la demeure de Spangler.

Il s'arrêta à moins de cent mètres d'une grande maison en pierre de taille appartenant à un financier marron dont l'activité principale consistait à blanchir l'argent de la mafia. Il en mitrailla le rez-de-chaussée, transformant les volets en charpie et pulvérisant les vitres, détruisant deux véhicules en stationnement à coups de grenades de 40 mm, avant de redémarrer vivement.

Son objectif suivant fut la demeure d'un important mafioso de la côte Est, un certain Jeff « Baltimore » Altona, ex-ami de Lonnie Pizzaro avant que celui-ci tombe en disgrâce auprès des clans locaux. Altona constituait le principal lien entre la mafia juive et *Cosa Nostra*. Il était aussi le représentant le plus dévoué de la *Commissione* de New York et, à ce titre, bénéficiait de privilèges considérables de la part de hauts fonctionnaires corrompus de Philadelphie.

Bolan le réveilla en tirant une salve de .223 dans la façade de sa maison, puis attendit les réactions. Celles-ci furent rapides et précipitées. Quelques secondes après son attaque, deux hommes jaillirent de la demeure tandis qu'un troisième faisait démarrer une longue Continental blanche qui apparut brusquement et freina devant le perron dans un giclement de gravillons. Un bref instant plus tard, Jeff Altona jaillit de la maison et se jeta littéralement à l'arrière du véhicule, suivi immédiatement de ses deux gardes du corps.

L'Exécuteur arma la culasse du M-79 qu'il pointa sans attendre et largua une grenade de 40 mm sur l'imposante caisse blanche. Une seconde plus tard, celle-ci se disloquait sous l'impact, dans un flamboiement tonitruant. Des morceaux de ferraille et des corps disloqués furent fugitivement visibles, strillant l'atmosphère en tous sens. Puis le calme revint. Le silence sembla assourdissant.

Embrayant aussitôt, le Guerrier solitaire fit rouler le petit bolide européen en direction de Sharon Hill, au sud. Là, il piégea une officine de courtage servant de paravent à *Cosa Nostra*, à l'aide d'une charge d'explosif C-4 à déclenchement radio-commandé, avant de se diriger vers un autre objectif potentiel. Il s'agissait d'un hangar servant d'entrepôt à toutes sortes de matériels volés, en instance de revente au noir. Il procéda de la même façon qu'à Sharon Hill, disposant deux charges de C-4 dans le hangar après en avoir forcé une porte d'accès secondaire, puis continua son trajet, remontant vers le nord.

A Glenside, ce fut au tour d'un gros dealer d'être victime d'une brutale agression sur le coup de 3 heures du matin. Après avoir garrotté silencieusement un garde du corps, Mack Bolan réveilla le maître des lieux et l'obligea à téléphoner à Joss Lamanta, l'un des trois *capi* de Philadelphie. Réveillé en sursaut, roulant des yeux fous sous la menace du Beretta sinistre, l'énorme dealer obtempéra sans délai et crachota d'une voix syncopée dans l'appareil :

— Joss... C'est moi, Greg. Je suis dans une sale situation.

Le Guerrier lui arracha le téléphone des mains.

— Tu as entendu, Joss ?

— Ouais, heu... Qui parle ?

— La grande pute. Tu vois de quoi il retourne ?

— Bo... Bolan ?

— Lui-même.

Il y eut une exclamation puis un juron dans l'appareil.

— Et... Qu'est-ce que tu as contre moi, Bolan ? Tu veux qu'on discute ?

— Pas de discussion. Tu seras un des prochains à y passer.

— Attends ! J'comprends pas pourquoi tu... T'es dingue !

— Ouais. Préviens les autres. Ils sont tous sur ma liste.

— Je te crois pas. Tu n'y arriveras jamais, tu bluffes ! J'ai entendu dire qu'on tenait ton frère...

— Les Siciliens sont de gros vantards. Je vais tous vous trouer la peau. Ecoute...

Le Beretta émit un petit cliquetis lorsque le chien se redressa sur la culasse. Le grossiste en came entre les mains de Bolan poussa un cri étranglé.

— Non ! Fais pas ça ! Bon Dieu, on peut s'arranger, tu...

Ses jérémiades cessèrent d'un coup lorsqu'une balle de 9 mm Parabellum lui fit sauter la tête. De hideuses projections souillèrent les draps de son lit et un dernier spasme nerveux secoua son corps flasque.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? cracha la voix de Joss Lamanta dans le combiné.

— Il vient d'avaler son bulletin de naissance, conclut le Guerrier d'un ton volontairement macabre. Prépare-toi.

Puis il raccrocha et quitta les lieux sans se retourner.

Un quart d'heure plus tard, il s'attaqua à une société de financement appartenant à *Cashera Nostra*, réduisit ses bureaux en décombres à l'aide de grenades tirées avec le M-79, et fila ensuite en direction de l'est. Il traversa la rivière Delaware par le Betsy Ross Bridge, s'orienta vers Pennsauken puis Mapple Shade où il s'arrêta brièvement pour mitrailler la vitrine d'une agence immobilière contrôlée par la mafia et spécialisée dans la spoliation de biens.

Durant une heure encore, il poursuivit son œuvre de destruction et de mort, se déplaçant très vite d'un point à un autre à bord de la Porsche. Ses cibles correspondaient pour la plupart à des noms figurant à la fois dans les fichiers confidentiels de l'Ultratech Development et dans le carnet du juge Spangler. L'Exécuteur en avait soigneusement vérifié le degré de compromission dans les affaires crapuleuses. Aucun de ces hommes n'était innocent; le moins mauvais d'entre eux aurait pour le moins écopé de quinze ans de prison s'il avait pu être jugé par un honnête tribunal. Certains d'entre eux jouissaient de positions importantes dans la société de Philadelphie tandis que d'autres étaient carrément des criminels parmi les plus redoutables.

Au cours de sa tumultueuse trajectoire, l'Exécuteur perçut souvent l'écho de sirènes de police, des voitures lancées à grande vitesse dans la nuit, en pleine alerte. Mais il évita prudemment tout contact avec les hommes en bleu. Ses attaques étaient brèves, dévastatrices et menées comme des opérations militaires. Elles avaient pour but d'affoler la vermine de la cité portuaire, de contraindre les *amici* à sortir de leurs trous pour se regrouper et se mettre à l'abri.

C'était une tactique souvent utilisée par le Guerrier solitaire qui connaissait bien l'esprit grégaire de ces individus cruels mais lâches, lorsqu'ils se trouvaient personnellement confrontés à une menace physique. Et cela fonctionnait invariablement.

CHAPITRE XI

Rico Baldari était considéré par les *capi* de New York comme leur représentant exclusif à Philadelphie. Il n'était pas un *capo* en titre, mais il avait la haute main sur toutes les affaires illégales qui se déroulaient sur la côte Est, entre le New Jersey et la Caroline du Nord. Pourtant, en cet instant où de sinistres événements se déroulaient à une cadence démentielle, il aurait préféré n'être qu'un rouage secondaire de *Cosa Nostra* et pouvoir tranquillement prendre le large en attendant que le danger disparaisse. En l'occurrence, le danger rôdait en ville, sillonnant les rues et occasionnant de multiples et mortels dégâts à l'Organisation. Une tornade de feu pleuvait sur la ville.

Il jeta un regard lourd de signification à Joss Lamanta qui était arrivé une dizaine de minutes plus tôt dans son appartement du centre-ville. Celui-ci marchait nerveusement de long en large dans le living, ses grosses pognes se contractant parfois comme s'il s'apprêtait à étrangler un adversaire.

— Calme-toi, dit Baldari d'un ton qu'il voulait rassurant. C'est pas en s'échauffant la tête qu'on résoudra le problème.

Lamanta cessa ses allées et venues, les yeux injectés de sang et la voix cassée de rage.

— Je m'échauffe pas la tête, rétorqua-t-il méchamment. Et je te permets pas de me parler comme ça, Rico. Je suis en train de réfléchir. Pourquoi est-ce que Schlonsky n'est pas encore là ?

— Il va sûrement pas tarder, il a appelé y a moins d'un quart d'heure.

— J'espère, ouais...

— Nos amis sont conscients de ce qui se passe, n'aie pas de doute à ce sujet. Faut voir la vérité en face et faire ce qu'il faut.

— J'l'a vois bien la vérité ! C'que je vois aussi, c'est que personne n'a encore réussi à repérer cet enculé de Bolan. Il se promène comme s'il était chez lui, tue nos hommes et détruit nos installations. C'est un vrai cauchemar ! Bordel de merde ! Comment est-ce qu'il s'y prend, ce connard, pour se déplacer aussi vite ?

— Il paraît que c'est chaque fois la même chose, quand il fait une descente sur un de nos territoires. Oublie pas que c'est un ancien troupion et qu'il était commando et tireur d'élite.

— Je le sais bien !

— Nos hommes ne sont pas habitués à ça.

Un carillon tinta dans l'entrée.

— Ça doit être Moshé, fit Baldari.

C'était en effet Schlonsky qu'un gorille de service introduisit quelques instants plus tard dans la pièce. De taille un peu en dessous de la moyenne, la barbouze avait cependant une allure massive, des épaules musculeuses légèrement voûtées et des jambes courtaudes. Son regard d'oiseau de proie engloba brièvement les deux occupants du living puis, sans un mot, il alla s'asseoir d'une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— Quelles sont les nouvelles de ton côté ? lui demanda Baldari.

Avec un sourire de gargouille, Schlonsky sortit de sa poche un petit objet rond en bronze qu'il déposa sur une table basse devant lui. Il y eut un tintement métallique tandis que la pièce oscillait avant de s'immobiliser.

— Putain ! cracha Lamanta, les yeux rivés sur la médaille de tireur d'élite. L'enfoiré.

— Et voilà... C'était bien le grand fumier, lascia tomber Baldari.

— T'en étais pas encore persuadé ? grogna Lamanta. Moi, si. Quand je l'ai entendu dégoiser dans cette connerie de téléphone, j'ai pas eu l'ombre d'un doute. C'était comme si j'avais reçu un seau d'eau glacée dans la tronche. Et la façon dégueulasse dont il a rectifié Greg, sans lui laisser la moindre chance... Ça ne pouvait être que cette sale pute de merde !

— Où a-t-on trouvé ce... ce truc ? fit Baldari qui regardait fixement la médaille Marksman.

— Chez Spangler, répondit Schlonsky, ouvrant la bouche pour la première fois depuis son arrivée. Il l'a rectifié ainsi que son garde du corps. Il y a aussi pas mal de types qui y sont passés depuis le début de la nuit.

— Ça, je suis au courant ! Lonnie Sponge, c'était déjà lui ?

— Sur les quais, il faisait aussi noir que dans le trou du cul d'un nègre et je n'ai pas vu Bolan, non. Mais à la manière dont ça s'est produit, je suis sûr que c'était bien lui. Il ne lui a fallu que quelques secondes pour étaler une dizaine de mecs, c'était un vrai massacre.

Le *capo* le fixa d'un regard suspicieux.

— Et toi, Moshé, qu'est-ce que tu as fait pendant ce temps ?

L'Israélien haussa ses épaules massives et fixa Lamanta en grimaçant.

— J'ai été salement sonné par l'explosion d'une grenade et, quand j'ai refait surface, la boucherie était terminée. Ce qui est ennuyeux, c'est qu'il n'y avait plus de trace d'Abie.

— Peut-être que notre ami Morgan s'est taillé en douce ?

— Ou que le grand fumier l'a emmené dans ses bagages...

— Peut-être. En tout cas, ça sent mauvais de ce côté. Abie connaissait pratiquement tout de nos affaires.

— Bon, nous voilà fixés, cracha le *capo*. Mais je crois pas que Bolan

soit venu tout seul, c'est impossible qu'il sème un tel merdier en aussi peu de temps.

— Tu te goures, rétorqua Schlonsky. Il opère toujours seul, je le connais.

— Il est pourtant déjà venu à Philadelphie et tout le monde se souvient qu'il avait des potes avec lui pour l'aider à faire son sale boulot.

— C'est vrai, mais c'était juste occasionnel.

— Ouais... Admettons. Mais ça n'enlève rien au fait qu'il est en train de répandre le sang dans tous les coins de la ville. On pense qu'il faut placer rapidement tout le monde à l'abri, ceux de Manhattan sont d'accord là-dessus. C'est bien ce que tu m'as dit, Rico ?

— Ouais, j'en ai discuté avec Gus et Lilo, le grand conseil pense qu'il faut les planquer vite fait. Tous les gros pontes mouillés et qui en savent beaucoup doivent être mis à l'abri. Mais il est pas question de les laisser hystériquement tailler la route pour se mettre au vert, la plupart de ces mecs ont les foies et sont prêts à toutes les conneries. C'est d'ailleurs sûrement là-dessus que compte le grand enculé. Ce qu'il faut, c'est contrôler la situation et les regrouper là où il ne pourra pas leur tomber sur le poil et où nous pourrons les tenir en main.

Baldari fit une pause, paraissant réfléchir intensément.

— Tu as une idée sur l'endroit ? lui demanda la barbouze israélienne.

— Je ne vois pour l'instant que les bureaux de la Transcontinental, répliqua le pourri.

— Zachy ne sera peut-être pas d'accord, estima Schlonsky avec un claquement de langue. Ça va le mettre dans une mauvaise situation.

— Bolan ne s'attaquera sûrement pas à la Transcontinental. En plein centre-ville, il n'a aucune chance, surtout si on s'arrange pour avoir une protection des flics. Je peux arranger ça facilement.

— Bon, vu la situation, on va pas ergoter. Ça devrait aller.

— Si on est bien d'accord, faut faire passer rapidement le mot. On lâchera un maximum de buteurs dans les rues pour occuper l'ordure, le temps que toutes les huiles se regroupent.

— On ne peut pas planquer tout le monde ! fulmina le *capo* de Philadelphie.

— On planquera les plus importants en priorité.

— Pendant que le reste de nos hommes se feront égorger...

— Merde ! Je sais bien qu'il y aura encore du sang, mais c'est inévitable. A moins que tu aies une idée à ce sujet, Joss.

Apparemment, Joss Lamenta n'en avait pas. L'œil fixe, les lèvres pincées, il garda le silence, semblant complètement dépassé.

— Faut se dire que le grand fumier ne pourra pas traîner longtemps par ici. Dès qu'il fera jour, il sera obligé de se trisser, il aura

tous les flics de la ville et nos *soldati* au cul. Maintenant, on a intérêt à faire passer le mot, chacun de notre côté. Tu t'occupes de tes potes, Moshé ?

Schlonsky hocha la tête en fouillant dans sa poche pour prendre son téléphone portable.

Il était plus que temps de prévoir un contre-feu à l'incendie Bolan.

CHAPITRE XII

L'Exécuteur ralentit à l'approche d'une station-service fermée et noyée dans l'obscurité. Il laissa rouler la Porsche jusqu'à l'extrémité du parking, l'immobilisa, puis établit une communication sur son portable.

— Ici Fox Deux, fit aussitôt la voix de Frank Vitali.

— Tu es toujours en ville ?

— Oui, et je compte y rester jusqu'au dénouement de la grosse embrouille.

— Comment ça s'est déroulé avec le colis que je t'ai livré ?

Bolan parlait bien sûr de l'avocat marron, Abie Morgan.

— Demande plutôt comment ça continue de se dérouler ! C'est un roman fleuve.

— Il est bavard ?

— Un peu ! Mais il y a à boire et à manger. Ça fait des heures qu'il n'arrête pas de raconter de quelle façon il s'est fait piéger par les *amici*.

— Il ne s'est pas fait piéger, il marche avec eux. Il fait partie de la combine.

— J'ai bien compris, Striker. Mais c'est ce qu'il essaie de faire croire. Dans la mesure où je marche dans son sens, ça l'aide à chanter et, crois-moi, il s'y connaît.

— Fais-le craquer.

— On y est presque. Je lui ai dit qu'il allait prendre pour plus de vingt ans de taule et il a déjà balancé pas mal de grossiums malodorants pour se mettre bien dans nos papiers. J'en suis à la troisième cassette d'enregistrement non stop.

— Ça paraît trop beau.

— C'est aussi ce que je me suis dit. En fait, il exige une contrepartie.

— Une protection ?

— Une protection et l'anonymat. Il refuse de témoigner à découvert.

— C'est légal ?

— En ce qui concerne son refus de se constituer comme témoin, oui, on ne peut pas l'y obliger.

— Et pour l'anonymat ?

— Il essaie de faire jouer un article de loi concernant les dépositions volontaires. Marrant, non ? Il en rajoute un max sur la protection des témoins et il connaît son code sur le bout des doigts, l'avocat.

— Fais gaffe à ses coups de vice, Frank.

— Tu parles ! J'ai l'impression d'avoir affaire à un scorpion. Ce type est prêt à toutes les dégueulasseries possibles pour s'en sortir, il donne un max de détails sur ses potes mais, en même temps, il cherche constamment la faille pour me baiser en douce. Avec lui, une partie de poker menteur devient un jeu pour les écoles de maternelle.

— Tu as visionné l'enregistrement vidéo ?

— J'ai commencé par là. Rien qu'avec ça, il est cuit, mais je ne lui ai encore rien dit à ce sujet. Je continue à le travailler pour lui arracher des informations sur plusieurs grosses têtes que nous avons dans le collimateur, des financiers et des juristes pour la plupart. Du gratin hyper honorable et tout.

— C'est à ce niveau qu'il veut une contrepartie ?

— Bien sûr. Pour nous montrer qu'il a encore de grosses cartes dans la manche, il a lâché un renseignement au sujet de quelqu'un de chez nous qui bouffe dans la main des *amici*, et qui les renseigne à la demande. J'ai fait vérifier à Washington, c'est exact. Il ne s'agit pas d'un petit pion, ça se passe tout près de Hal.

— Ça t'étonne ? ricana Bolan.

— Pas vraiment, non, soupira l'agent fédéral.

— C'est une histoire sans fin.

— Comme d'habitude, on dirait.

— C'est tout ?

— Hélas, non. D'après l'avocat, il y aurait encore pas mal d'autres gars de chez nous qui palperaient des enveloppes bien garnies. C'est évidemment pas la première fois qu'on découvre des mouches dans notre potage, mais c'est jamais très agréable à apprendre. Voilà. A part répéter ce qu'il a déjà dit, il prétend qu'il ne lâchera rien d'autre tant que Washington ne lui aura pas signé l'arrangement qu'il réclame. Il exige que le papelard soit ensuite remis à un de ses potes avocats, pour consignation.

— Hal est d'accord ? grinça l'Exécuteur.

— Il n'en est pas question ! Ça équivaldrait à nous ficeler complètement.

— Montre-lui la vidéo.

— Je crois que c'est ce que je vais finalement faire pour éviter de tourner en rond. Et de ton côté ?

— C'est la routine, envoya Bolan, placide.

Vitali eut un petit rire triste.

— Ouais... J'ai entendu dire qu'il y a un gros remue-ménage en ville, que des tas de gens s'agitent beaucoup et qu'un regroupement se prépare. Le F.B.I. est déjà alerté.

— Ça m'arrangerait.

— Tu veux dire que c'est ce que tu essaies de combiner ?

— Si ça fonctionne, j'en aurai sans doute fini avant l'aube.
— Fini de quelle façon ? questionna Vitali, sarcastique.
— Je ne peux pas faire dans le velours.
— A cette époque, le jour se lève tôt, tu n'auras pas une grande marge.

— Je ferai avec.

— A ta place, je filerais encore quelques coups de pieds dans le décor et je me casserais ensuite sans attendre de voir le résultat.

— Négatif. Les *amici* n'attendent que mon départ pour reprendre leurs petites occupations. Ce serait bâcler le travail.

— Fais-moi un peu confiance, Striker, il y a trois cars bourrés d'agents fédéraux en attente sur place. Tu n'auras qu'à m'envoyer le signal et je sonnerai l'hallali.

— Tu n'as pas encore assez d'éléments en mains pour ça.

— Je vais continuer de chatouiller l'avocat pour en obtenir plus.

— Tu sais très bien que ce ne sera pas suffisant.

— Bon Dieu ! Je sais aussi que je n'ai pas envie de te voir répandre ton sang sur le pavé de cette ville. Taille-toi, merde !

— Pas avant d'avoir terminé le boulot.

L'agent fédéral poussa un soupir.

— Tête de lard ! Fais gaffe aux flics de Philadelphie, ils sont déjà pratiquement tous sur le pied de guerre. Ils savent que tu es ici et le mot d'ordre est de te tirer à vue.

— Je les éviterai.

— Les *amici* ont des potes parmi certains d'entre eux à la Préfecture.

— Eh ben, voyons ! Ce ne sera pas la première fois.

— Ouais ! Bien sûr. J'ai l'impression de rabâcher, mais ça me noue les tripes à l'idée de ce qui pourrait arriver. Par moments, je me demande si toute cette folie est réelle ou si nous sommes dans un univers virtuel, manipulés par des dingues.

Bolan ricana.

— Il m'est déjà arrivé moi aussi de me poser la question. La réponse n'est pas si évidente que ça. La mafia s'est créé une sorte de monde improbable qu'elle impose aux autres pour en tirer un max de profits. La plupart des politicards font pareil pour les mêmes raisons, sous le prétexte de protéger leurs ouailles et de leur apporter le bien-être. La différence réside dans les moyens utilisés. Elle est souvent impalpable. Bon, j'ai du pain sur la planche, Frank, et la philosophie n'est pas mon fort.

— Tiens-moi au courant, je reste connecté en permanence.

— Je t'enverrai le signal. Ciao.

Le Guerrier coupa la communication pour appeler aussitôt son vieux copain de toujours, Jack Grimaldi. Celui-là, il l'avait rencontré

du mauvais côté de la barrière, chez les *amici*, bien des années auparavant. Il lui avait donné une seconde chance et, depuis, ils avaient fait un sacré bout de chemin ensemble.

— C'est pas trop tôt ! grogna le pilote depuis l'aéroport. Ça fait trois plombs que je me bouffe les ongles en attendant ton appel.

— J'étais occupé, Jack.

— Les nouvelles à la radio ne sont pas très rassurantes.

— Oui, je sais.

Le ton du pilote était nerveux, presque angoissé.

— Qu'est-ce qu'on raconte sur les ondes ? lui demanda Bolan.

— Ton nom a été prononcé plus de vingt fois en moins d'une heure. Pour résumer, il paraît que tu aurais perdu les pédales et que tu t'attaques à des civils. Le juge Spangler, par exemple...

— Spangler n'était pas un civil, coupa l'Exécuteur. Il faisait partie des gros cannibales et il n'est pas le seul dans sa catégorie. Est-ce que le matériel est prêt ?

— Comme d'habitude. Tu n'as qu'à claquer des doigts et j'accours.

— Relax, Jack. Pour l'instant, tout se passe bien.

— Si tu le dis !...

— A tout à l'heure, termina Bolan.

Relançant la Porsche sur la route, il s'orienta vers Wood Lynne, au sud-est de la cité, songeant que des types importants tels que Spangler ou Abie Morgan avaient eu la partie belle pour berner leur monde. Leur position sociale les plaçait à l'abri des contraintes juridiques, puisqu'ils représentaient eux-mêmes la Loi, et ils pouvaient tranquillement continuer leur infect commerce avec les mafiosi. Des civils ? Tu parles ! D'ignobles vautours, oui.

L'Honorata Societa, autrement dit la mafia, était composée d'êtres jadis humains, qui avaient choisi le crime pour s'enrichir et assouvir leur soif inextinguible de puissance. Il existait quantité de livres, de traités psychologiques, relatant et analysant la vie de caïds du Milieu tels que Alphonso Capone, Lucky Lucciano ou Genco Russo. On invoquait leur enfance difficile, la pauvreté du milieu ambiant, les mauvais parents ou les influences désastreuses, pour expliquer ce qui les avait conduits à devenir des individus dévoyés, des assassins.

Bolan, lui, se disait que des milliers et des milliers d'enfants avaient grandi dans des conditions infiniment plus dures, souffrant de la faim et des mauvais traitements, et, pourtant, étaient devenus des gens honnêtes, la plupart parvenant même à des situations enviables dans la vraie société.

Mais le Guerrier ne se prétendait pas sociologue. Il ne s'embarrassait pas de chercher les raisons qui pourraient avoir conduit un être humain à la criminalité. Il savait reconnaître une crapule et cela lui suffisait. Il ne pouvait tolérer une réalité qu'il exécrait.

Durant son adolescence, il avait rêvé d'un monde qui puisse être un endroit sûr pour les hommes paisibles et de bonne volonté, il avait cru qu'il était possible de construire ce monde où la violence et la cruauté ne seraient que des mots sans plus aucune réalité.

Depuis des années, les hommes politiques de tout poil affirmaient que le monde allait bientôt connaître cette ère de prospérité et de bonheur tant annoncée et pour lequel ils travaillaient jours et nuits, que les gens allaient enfin pouvoir vivre sans la moindre crainte dans une paisible harmonie. Demain...

Mais rien ne se passait de cette manière. Plus le monde se développait et plus le cancer s'y installait facilement, incrustant partout ses métastases. De nouveaux requins, des crocodiles avides sortaient de tous les égouts de la société, en quête de proies faciles.

Bien des années plus tôt, durant la guerre du Sud-Est asiatique, Mack Bolan avait rapidement oublié cet univers idyllique auquel il avait cru. Puis le cauchemar s'était appesanti sur lui lorsqu'on lui avait appris que la mafia avait causé l'anéantissement de sa famille, à Pittsfield, son jeune frère Johnny étant le seul rescapé. Il avait cru devenir fou et s'était alors lancé dans une implacable vengeance contre les responsables du drame, ne sachant pas encore, à l'époque, que cet élan meurtrier allait se poursuivre en une sanglante et incessante croisade dirigée contre le Crime Organisé.

Il savait bien que, à lui seul, il ne pouvait vaincre définitivement l'hydre aux multiples têtes grimaçantes, mais il était convaincu que chaque coup qu'il portait à la bête permettait aux honnêtes gens de vivre avec un peu moins de peines, moins de souffrances. Aussi ne se privait-il pas de prendre leurs vies à ceux qui ne respectaient rien, ni l'enfance, ni la mère, ni le vieillard sans défenses. Et il frappait de taille et d'estoc avec les moyens les plus performants de la technologie moderne.

Cette nuit-là, à Philadelphie, des individus soi-disant au-dessus de tout soupçon ainsi que des criminels tout-puissants vivaient dans l'angoisse de voir surgir devant eux la grande silhouette noire bardée d'armes et au regard de glace. Un vent de folie s'était installé sur la cité portuaire. Des appels téléphoniques empreints d'affolement sillonnaient la nuit; on implorait aide et protection, on menaçait, on suppliait et on insultait.

Mais la Mort silencieuse poursuivait son chemin, occasionnant parfois de bruyants incidents et supprimant des vies pourries.

Et la mort avait un nom, qui se répétait sans fin d'un bout à l'autre de la ville.

CHAPITRE XIII

Grand, sec et le visage fermé, Nathan Stroud avait le regard fixé sur la rue, huit étages en contrebas. Tout en se malaxant nerveusement les phalanges, il songeait que cette nuit était la plus longue et la plus effrayante de toute sa vie de businessman. Habitué depuis longtemps aux méthodes détestables de ses « amis » de *Cashera Nostra*, il n'était pourtant jamais parvenu à s'y faire et vomissait le jour où il avait commencé à entrer dans leur jeu. Le milieu des affaires troubles, de la finance internationale, convenait mieux à sa mentalité et à sa formation universitaire.

Stroud était considéré comme un super-crack dans sa partie. Il n'avait pas son pareil pour réussir les meilleures opérations bancaires, choisir les meilleurs placements ou revendre très cher des marchés obtenus à des prix imbattables. Déjà, bien avant d'entrer dans les grosses combines mafieuses, il escroquait gaillardement ses commanditaires et savait pertinemment s'y prendre pour dépouiller ceux qui avaient la malheureuse idée de lui confier leurs intérêts. Tout cela, sans trop de risques, évidemment.

Depuis des années, ses amis juifs le chargeaient de la gestion de sommes souvent colossales provenant de toute sorte de trafics qu'il savait illégaux et dont il devait assurer le placement et la répartition. La dernière opération en date représentait vingt-cinq millions de dollars qu'il avait fait transiter à travers trois sociétés sous le contrôle de l'Organisation, dont l'Ultratech Development. Il avait mouillé sa chemise en réalisant à quel point les risques encourus étaient énormes, surtout que l'une de ces entreprises-tampon avait failli subir un contrôle fiscal imprévu au moment le plus mauvais, c'est-à-dire lorsque sept millions de dollars venaient juste d'être comptabilisés sur un compte volant de l'entreprise.

Oui, les risques devenaient beaucoup trop importants pour le petit 0,5% qui revenait à Nathan Stroud. Mais il ne voyait vraiment pas comment s'échapper de la galère dans laquelle il s'était embarqué. Il n'existait qu'une façon de la quitter : une balle dans la nuque ou un accident trop bien arrangé.

Il avait toujours cherché la manière la plus rapide et la plus facile de faire fortune en utilisant sa cervelle et ses connaissances. Il avait cru que ce serait encore plus profitable en acceptant de gérer l'argent du Milieu, mais il s'était trompé. Non seulement le pacte qu'il avait fait avec le diable n'était pas aussi payant qu'il se l'était imaginé, mais il entrevoyait à présent avec terreur l'issue fatale de sa collaboration mafieuse.

Un dingue était arrivé à Philadelphie, démolissant tout sur son passage et assassinant quantité de pions importants de la combine. Tout avait commencé par une tuerie sur les quais, où plus de douze hommes avaient péri en quelques secondes, et l'on ne savait même pas ce qu'était devenu Abie Morgan. Le fou sanguinaire l'avait-il obligé à le suivre pour lui soutirer des renseignements sous la torture ? Ou bien Abie s'était-il réfugié chez les flics, mort de trouille ? Dans les deux cas, c'était catastrophique. Et Nathan, depuis le début de la nuit, se disait qu'il aurait peut-être à payer le prix fort la prétendue protection de ses amis.

Il sursauta en attendant la tonalité musicale de son portable, sur son bureau.

— Oui ? dit-il dans l'appareil raflé d'une main nerveuse.

— C'est toi, Nat ?

— Oui. Qui est-ce ?

— Moshé. Je vais t'envoyer une voiture avec une escorte.

— Pour quoi faire ?

— Tu le demandes ? Merde, t'es peut-être pas au courant de ce qui se passe ?

— Bien sûr que je suis au courant. Et j'ai pas du tout envie d'aller me balader dans une bagnole pleine de tueurs pendant que ce psychopathe sillonne les rues.

— Il ne fait pas que ça, Nat. Il y en a plusieurs qui se croyaient en sécurité chez eux et qui y sont passés. Tu ne peux pas rester chez toi.

— Je suis pas d'accord. Et d'abord, pourquoi est-ce que ce dingue s'en prendrait à moi ?

— Parce que ton nom figure un peu partout.

— Et alors ?

— T'es con ou quoi ?

— Bon Dieu ! Explique-toi.

— Il a une liste. On ne sait pas comment il se l'est procurée, mais c'est certain.

— Ouais, je vois. Mais je préfère rester ici.

— Je crois que t'es vraiment con.

— C'est toi qui le dis.

— Bon, t'es vraiment sûr ?

— Y a pas d'erreur.

— Alors, je te conseille de t'enfermer et de rester près de ton téléphone. Est-ce que tu as une arme, au moins ?

— Oui, un 6, 35.

— Ben, mon vieux ! Avec ça, tu risques pas trop de faire du mal aux mouches.

— C'est tout ce que tu as à me dire, Moshé ?

— Fais comme tu veux, reste au chaud. Bye.

Stroud coupa la communication et reposa l'appareil sur son bureau. Il n'était pas question qu'il accepte une protection de la mafia. Si le tueur fou devait le trouver, c'était justement dans ce genre de planque trop prévisible. Il devait rester tranquillement chez lui, il n'était pas une cible de choix... Pourtant, il avait les mains moites et le front mouillé de sueur. Après avoir pris une profonde inspiration, il se dirigea vers le hall d'entrée pour aller vérifier la grande porte blindée recouverte d'une tenture. La serrure cinq points était parfaitement verrouillée, le lourd battant absolument inviolable. Revenant dans son bureau, il piocha un cigare dans un coffret doré, fit claquer un briquet et eut un instant d'étonnement. La petite flamme vacillait doucement comme sous l'effet d'un léger courant d'air.

Se tournant vers la baie vitrée, il s'aperçut qu'elle était entrouverte et se rendit compte aussi qu'il faisait plus frais dans la pièce. Il était pourtant sûr de l'avoir fermée, à peine dix minutes plus tôt, cette putain de fenêtre ! Mais peut-être l'avait-il mal verrouillée.

L'ouvrant carrément, il s'avança sur le balcon, jetant un coup d'œil machinal dans la rue, puis sur la façade. Une fenêtre donnant sur la cage d'escalier de service avait un battant ouvert, elle aussi, à près de deux mètres sur la droite. Il pensa à un appel d'air. Mais non, c'était idiot. Quelqu'un, peut-être la femme de ménage, avait oublié de la refermer. Merde ! Depuis le début de cette nuit effrayante, Nathan avait les nerfs à vif. Il imaginait le danger en train de surgir de partout et de nulle part, à n'importe quel instant.

Il ricana.

— Calmos, Nat ! grogna-t-il pour se rassurer.

Tirant une grosse bouffée de son cigare, il souffla la fumée en un long jet qu'il regarda se diluer dans la pièce. Puis il éprouva soudain la sensation d'un froid glacial tandis qu'une voix s'élevait derrière lui. Une voix détimbrée qui lui parut venir d'outre-tombe :

— Retourne-toi doucement, Nat.

Bon Dieu ! Est-ce qu'il était en train d'avoir une hallucination ? Sans même le vouloir, il pivota lentement sur lui-même, tel un automate, et se figea. La sensation glacée se fit encore plus forte. Devait-il croire à la vision qui se présentait devant lui ou était-ce l'expression de son propre délire ?

— Co... comment êtes-vous entré ? bégaya-t-il.

L'autre demeura de marbre, le fixant d'un air aussi détaché que s'il observait un insecte. Il dominait Nathan de près d'une tête, avait une silhouette athlétique moulée dans une affreuse combinaison noire qui lui faisait comme une seconde peau. Un pistolet automatique prolongé par un gros silencieux était fixé sous son aisselle gauche dans un holster et un poignard était attaché le long de sa cuisse. Stroud vit aussi deux lacets en Nylon munis de petites poignées, qui pendaient de

son ceinturon et dont il imagina l'utilité.

Un long frisson lui parcourut l'échine.

— Mais... pourquoi ? couina-t-il d'une voix qu'il ne parvenait plus à contrôler. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Te liquider, répliqua l'Exécuteur du même ton lugubre.

— Ecoutez, vous vous trompez, je n'ai rien à voir avec ce que vous pensez, c'est une monstrueuse erreur.

— Il n'y a pas d'erreur, tu es sur ma liste.

— Quelle... Ah ! Oui, j'ai entendu parler d'une liste... Mais il y a des tas de gens qui travaillent pour ces sociétés, ça ne prouve rien. Je ne suis qu'un petit comptable...

— Qu'as-tu à dire de plus intelligent avant de disparaître, Nathan ?

Le grand fumier n'avait pas eu un seul geste vers la crosse du Beretta, mais Stroud avait conscience qu'il s'en faudrait d'une fraction de seconde pour que le mufle du vilain flingue vienne se braquer sur lui.

— Je ne veux pas finir comme ça, Bolan. Ce serait trop injuste.

— C'est toi qui parles d'injustice ?

— J'ai été exploité... Au début, je n'avais pas compris que tout ça n'était pas très légal, et quand je m'en suis rendu compte, il était trop tard. Ils me tenaient. Vous devez savoir comment ça se passe.

— Je sais aussi comment fonctionnent les types comme toi. J'en ai liquidé un paquet cette nuit et je vais continuer.

— Pourquoi vous me dites ça ?

— Pour que tu comprennes qu'il n'existe aucune porte de sortie pour sauver ta peau de pourri répugnante.

— Merde ! Vous pouvez pas me tuer comme ça ! Je ne suis pas un animal...

— Tu es bien pire.

Il ne s'écoula pas une demi-seconde avant que le Beretta silencieux apparaisse dans la grande pogne de l'Exécuteur, déjà en ligne et prêt à cracher la mort. Nathan ne s'était pas trompé. Le rapide mouvement coulé avait été presque imperceptible. Il prit une inspiration saccadée et s'écria :

— Non ! Attendez ! Faites pas ça, bon Dieu !

— Tu as peut-être une bonne raison pour y échapper ?

— Oui, oui !... Ecoutez, arrangeons-nous, je peux vous donner des informations sur ces gros salauds, je connais des choses...

— Quoi, par exemple ?

— Je sais comment ils passent le pognon à l'étranger et comment ils le font revenir pour le réinvestir, je...

— Ça ne m'intéresse pas, je suis déjà au courant. Parle-moi plutôt de Bruce Windsor.

— Eh bien... Bruce est un homme d'affaires comme moi, il

s'occupe de gérer des fonds privés.

— Tu veux dire qu'il blanchit du fric pour les *amici* ?

— Heu, on pourrait dire ça, oui, mais tous les banquiers le font. Vous savez, on ne demande jamais d'où vient l'argent, ce serait mal perçu.

— Où crèche-t-il ?

— Je croyais que vous aviez une liste, rétorqua Stroud qui reprenait un peu d'assurance en entrevoyant une lueur d'espoir.

Il déchantait aussitôt en entendant l'affreux cliquetis du chien se relevant sur la culasse du Beretta.

— Si tu t'obstines à me raconter des conneries, je te descends tout de suite et j'irai poser la question à un autre de tes potes.

— J'essaie pas de vous blouser, Bolan, seulement je ne comprenais pas bien la question.

— Je ne la répéterai pas.

— Bien sûr. Il a une maison dans Melrose Park, c'est à l'embranchement de Cheltenham Avenue et de New Street.

— C'est près d'ici.

— Oui. Tout près, même. À peine dix minutes.

Bolan connaissait très bien l'endroit. Un peu plus tôt, il avait déposé deux charges de plastic C-4 contre la maison de Bruce Windsor. Des explosifs comportant un déclencheur radio-commandé. Mais il devait bluffer Stroud, son intention étant de créer une diversion et de fausser la stratégie des mafiosi.

— Tu as son numéro de téléphone ?

— Oui.

— Appelle-le.

— Vous voulez que...

— À moins que tu préfères une balle dans la tête.

— D'accord, d'accord. Que voulez-vous que je lui dise ?

— Vérifie simplement qu'il est chez lui. Raconte-lui n'importe quoi, mais arrange-toi pour que je n'aie pas le moindre doute. Ce serait définitif pour toi.

Nathan Stroud hocha la tête, de la sueur lui dégoulinant du front.

— Il vit seul ? questionna encore Bolan.

— Pas toujours.

— Explique-toi.

— C'est un homo. Il ramène assez souvent des jeunes mecs, des prostitués racolés par Diggy Smart.

— Le maquereau de Glenside ?

— Ouais. Mais c'est pas mon problème.

— Vas-y, appelle-le.

L'homme d'affaires pourri avança lentement la main vers son portable comme s'il s'attendait à chaque instant à voir le Beretta

cracher son venin. Manipulant nerveusement l'appareil, il fit apparaître à l'écran un numéro à la mémoire, puis le plaqua contre son oreille.

— Allô, Bruce ?... Oui, je sais, je ne suis pas à la noce non plus... Comment ?... Ah ! Ils vont venir te chercher... Je crois que c'est plus prudent, oui... Je sais pas encore, je vais réfléchir... Bon, je voulais juste prendre de tes nouvelles. Ciao.

— Voilà, dit-il, reposant doucement le téléphone mobile sur le bureau. J'ai fait ce que vous vouliez, Bolan. Je ne vous ai pas menti.

— T'as pas intérêt. Si l'adresse n'est pas bonne, je reviendrai te voir et tu pourras dire adieu à ton petit business dégueulasse. Dis-toi aussi que, si tu te casses en douce, je saurai toujours où te retrouver.

— Je m'en doute.

— Tu ferais bien.

— J'vous jure que je jouerai pas au con.

— Va te coller contre la fenêtre et regarde dehors.

— Vous n'allez quand même pas me...

— Fais ce que je te dis !

La phrase avait claqué comme un coup de feu. Stroud déglutit douloureusement et s'avança vers la baie vitrée, tournant le dos et les mains bien en évidence, les nerfs en vrille. Il ne sut pas combien de secondes s'étaient écoulées lorsqu'il entendit le bruit de la porte d'entrée qui se refermait dans un petit claquement ouaté. Est-ce que le grand fumier était réellement parti ou était-ce une feinte ?

Il resta encore un moment immobile, attentif au moindre bruit, puis osa enfin se retourner. La pièce était vide. La respiration courte, il gagna le hall d'entrée et enclencha la fermeture de la porte blindée dont les cinq pênes se trouvèrent effectivement engagés dans leurs logements.

Bon Dieu, il avait eu sacrément chaud. Ce qu'il avait redouté le plus s'était finalement produit, mais il vivait encore. Il s'en était tiré.

Evidemment, il avait dû lâcher une information, mais c'était ça ou partir dans un éclaboussement de sang. Bien sûr, le grand cinglé ne connaissait pas tout, il ne possédait sans doute que des renseignements fragmentaires et posait des questions un peu au hasard afin de pouvoir continuer sa tuerie. Quelle merde !

Mais aussi quelle chance qu'il n'ait pas appuyé sur cette putain de détente ! Ils n'étaient pas nombreux, ceux qui pouvaient se vanter d'avoir regardé la grande pute dans les yeux !

CHAPITRE XIV

Stroud se demandait encore par quel miracle il s'en était tiré. Il avait toujours dans la tête l'image affreuse de cette ordure tout de noir vêtue le braquant avec son sinistre calibre, la vision de ce visage de marbre, de ces yeux aussi froids que la banquise; et, dans l'oreille, cette voix comme venue d'outre-tombe et qui glaçait les os...

Il poussa un interminable soupir, alla ouvrir la baie vitrée et se pencha prudemment sur le balcon, essayant d'apercevoir une ombre furtive en contrebas. Mais il ne vit rien. La rue était désespérément vide, silencieuse.

Il aspira une grande goulée d'air frais avant de refermer précipitamment le battant, puis se rua sur son portable et activa le numéro de Moshé Schlonsky.

— C'est moi, Nathan, dit-il d'une voix exaltée. Ecoute, je vais suivre ton conseil et me trisser d'ici.

— Ce serait pas à cause de ce que je t'ai dit tout à l'heure ? renvoya sèchement la barbouze israélienne.

— Je savais pas que ça allait si mal tourner, je...

— Parle pas si vite, je comprends pas la moitié de ce que tu dis.

— Il est venu ici, chez moi, ce fumier. Tu entends ce que je te raconte ?

— De qui parles-tu ?

— De Bolan, bien sûr ! Il est arrivé par le balcon et il m'a foutu un Beretta de merde sous le nez.

— Quoi, par le balcon ? C'est quand même pas Spiderman, ce gus !

— Il a dû passer par une fenêtre de l'escalier de service.

— Et tu prétends qu'il t'a braqué ?

— Mais enfin ! Tu es sourd ?

— Non, je ne suis pas sourd, Nathan. Mais il y a des choses que je ne voudrais pas entendre. Si ce que tu me dis est vrai, explique-moi pourquoi tu es encore en vie ? Bolan ne laisse jamais personne debout derrière lui pour raconter ses exploits.

— C'est pourtant ce qui s'est passé.

— Qu'est-ce que tu lui as offert pour qu'il te laisse la vie sauve ?

— Des salades, rien que des salades.

— Ne me prends pas pour un con, Nathan ! Qu'est-ce que tu lui as lâché ?

Stroud déglutit avec peine.

— Il m'a posé des questions au sujet de Bruce.

— Bruce Windsor ?

— Ouais.

— Et qu'est-ce que c'étaient, ces questions ? Essaie pas de m'embrouiller, hein !

— Il m'a demandé où il crèche et s'il vit seul.

— Putain de merde ! Et tu lui as dit ?

— Mets-toi à ma place ! Il m'a dit que si je lui balançais une blague, il reviendrait me faire péter la tronche comme une pastèque trop mûre. De toute façon, si je lui avais rien dit, il l'aurait su autrement. Euh, tu as envoyé quelqu'un pour récupérer Bruce ?

— C'est en cours, t'occupe pas de ça.

— Je veux qu'on me prenne en charge, Moshé, et qu'on me conduise dans un endroit où je risquerai plus de voir apparaître ce dingue !

— C'est pas ce que tu disais tout à l'heure.

— Tout à l'heure, je n'avais pas encore eu droit à son numéro de grand guignol !

— Pauvre con !

— C'est pas la peine de m'insulter. C'est d'ailleurs pas ma faute si ce mec s'est radiné à Philadelphie, c'est vous tous qui êtes responsables de cette situation.

— Ta gueule ! Je vais t'expédier une équipe, mais ça pourra pas se faire avant au moins une demi-heure, on a un paquet de monde à mettre au vert.

— Dans une demi-heure, je ne serai plus chez moi ! éructa Stroud, totalement déstabilisé.

— Je te conseille pourtant d'attendre.

— Sûrement pas, j'ai pas envie de le voir revenir terminer son boulot ! Je me taille maintenant.

Il y eut un silence. Stroud cracha avec hargne :

— T'es là, Moshé ?

— Ouais. Bon, écoute... Je vais m'arranger pour qu'une de nos bagnoles te récupère sur la route. Débrouille-toi pour être au carrefour de Castor Avenue et de Bridge Street dans un quart d'heure.

— D'accord. J'espère que tes gars seront là.

— Perds pas de temps, je veux pas qu'ils fassent le poireau à t'attendre. Tu seras dans quelle caisse ?

— Mon Oldsmobile bleue.

— O.K. Lâche ton appart et amène-toi là-bas, conclut Schlonsky avant de raccrocher.

Empochant l'appareil, Stroud alla enfiler un manteau, préleva plusieurs liasses de billets dans un coffre ainsi qu'un carnet de notes, et quitta précipitamment son appartement.

Sa voiture était dans le garage en sous-sol et il lui fallut emprunter l'ascenseur, s'attendant à chaque instant à voir apparaître la mort en combinaison noire. Jetant des regards inquiets autour de lui, il fit

démarrer le véhicule et franchit aussitôt la porte automatique du parking souterrain, débouchant dans la rue déserte.

Assis derrière le volant de la Porsche, l'Exécuteur avait disposé sur le siège passager une petite mallette contenant un appareil de détection et d'enregistrement radio. L'ensemble du dispositif relevait de la toute dernière technologie en matière d'électronique et était capable de capter des signaux, même infimes, puis d'en localiser l'origine avec une précision de moins de dix mètres.

Lorsqu'il avait obligé Nathan Stroud à appeler son copain Windsor, Bolan avait discrètement activé un mini-boîtier électronique qui avait automatiquement enregistré la fréquence et le code personnel de son téléphone portable. Ainsi avait-il pu suivre en direct la conversation qu'il venait d'avoir avec Moshé Schlonsky.

A présent, la petite boîte était branchée à l'appareil de localisation sur lequel un écran semblable à celui d'un GPS montrait une carte déroulante au centre de laquelle scintillait un point lumineux.

Tant que le téléphone mobile de Stroud serait branché, même en état de veille, la position de celui-ci apparaîtrait constamment sur l'écran. Bolan n'avait donc pas besoin de lui coller aux fesses pour éviter de le perdre.

Laissant l'Oldsmobile prendre une bonne avance, il démarra doucement, roulant dans la rue jusqu'à l'embranchement de Rising Sun Avenue où il y avait un semblant de circulation, des voitures roulant à assez grande vitesse. Nathan Stroud roulait vite, lui aussi. Il ne lui fallut qu'une dizaine de minutes pour atteindre le croisement de Castor Avenue et de Bridge Street.

Bolan accéléra un peu pour réduire la distance lorsque le point lumineux sur l'écran s'immobilisa, arrêta la Porsche, tous feux éteints, à une distance suffisante mais assez proche pour apercevoir l'Oldsmobile stoppée contre un trottoir et son conducteur marcher en direction d'une Ford dont les phares venaient de lancer quelques appels lumineux. Après une brève palabre, le businessman de la mafia monta à l'arrière et la Ford redémarra sans délai pour tourner ensuite dans Tacony Street.

Apparemment, la destination se situait dans le centre-ville. La mafia avait-elle décidé d'y installer un bunker pour y placer ses gros complices bien à l'abri ? Pourquoi pas ? Sans doute les mafieux se disaient-ils que Bolan n'oserait pas s'en prendre à eux dans un immeuble entouré de milliers de civils.

Si tel était le cas, c'était bien pensé et, vraisemblablement, le Guerrier solitaire devrait-il alors passer la main à Frank Vitali et à ses G'men. Mais rien n'était certain. Rien n'était encore joué. Il fallait ouvrir les yeux, tendre l'oreille et tâcher de comprendre le jeu vicieux.

Avant de redémarrer, il déverrouilla la sécurité de la

télécommande de mise à feu et appuya résolument sur le bouton numéro 3. Il fallut plusieurs secondes avant que l'écho d'une grosse déflagration lui parvienne, secouant l'atmosphère, et il aperçut brièvement une lueur orange striée de bleu, par-dessus les toits, à une distance relativement faible. La baraque de Bruce Windsor venait de sauter dans l'explosion des deux charges de C-4 de forte puissance.

La mafia le croirait en train de semer la pagaille au nord tandis qu'il filait vers le sud dans le sillage de Stroud et de son escorte. Les flics aussi feraient d'ailleurs la même déduction, lui laissant un peu d'espace pour respirer.

Il avait encore deux objectifs à faire sauter à distance. Ça devrait lui laisser largement le temps pour découvrir la tanière où les cannibales planquaient leurs grosses vaches à lait. On allait lui courir au cul dans toute la ville, sauf là où, justement, il se trouverait.

CHAPITRE XV

Alors qu'en ville et dans la banlieue proche, des voitures de police sillonnaient en grand nombre les quartiers chauds, des communications radio parcouraient constamment la nuit, relayées par un centre de coordination en plein délire. Des bleus locaux se gavaient de café pour garder les yeux ouverts en essayant de coordonner les recherches.

Une cellule de crise avait été constituée hâtivement à la préfecture afin de faire le point sur les violentes agressions que subissait une certaine catégorie de citoyens américains, et de déterminer une tactique de neutralisation de celui qui se faisait appeler l'Exécuteur.

Le chef de la police avait envoyé un message de protestation à Washington qui avait promis l'intervention de plusieurs équipes du F.B.I. Celles-ci ne s'étaient toujours pas manifestées, malgré les coups de fil et les fax de confirmation expédiés à la préfecture, et les bleus de Philadelphie ne parvenaient pas à faire face à la situation. On ne pouvait pourtant pas laisser Mack Bolan continuer sa guerre totale, quels que fussent les individus auxquels il s'en prenait, criminels ou complices.

« La loi est la loi, avait proclamé le Préfet de police lors du dernier briefing d'officiers. Elle est valable pour tout le monde, et je vous demande de la faire respecter plus que jamais. Si vous apercevez Bolan dans la rue, n'attendez pas qu'il disparaisse et commette un forfait supplémentaire. Nous pouvons considérer que les sommations lui ont été faites depuis longtemps, et je vous autorise à ouvrir le feu sur lui sans autre préavis. »

Il s'agissait d'une directive sans précédent et en contradiction flagrante avec le code d'intervention des forces de l'ordre, due à l'urgence et à l'aspect exceptionnel de la conjoncture. Mais les équipes d'hommes en bleu arrivaient toujours trop tard sur place, devant se contenter d'examiner les dégâts. L'homme le plus recherché du pays échappait à toute localisation, déjouait les manœuvres d'encerclement et n'apparaissait de place en place que pour s'attaquer brièvement mais radicalement à des cibles précises. Il semblait qu'il possédât un sixième sens lui permettant de connaître à l'avance les intentions des policiers.

En fait, l'Exécuteur ne faisait qu'utiliser une technique de harcèlement qu'il avait parfaitement apprise et mise au point pendant la guerre dans le Sud-Est asiatique. Il frappait, disparaissait aussitôt après, recommençait sans attendre, choisissant ses objectifs dans un ordre apparemment arbitraire et ne laissant derrière lui que de fausses

pistes.

Mais il avait aussi d'importants moyens techniques à sa disposition, notamment un radio-scanner qui lui permettait de surprendre les appels entre les véhicules de patrouille et le centre de dispatching, et de connaître ainsi leurs positions de même que l'ensemble de leurs mouvements.

Assurément, les bleus n'étaient pas les seuls à vouloir mettre la main sur le responsable des attentats qui s'étaient multipliés depuis le début de la nuit et se poursuivaient à un rythme infernal. Des *soldati* aux visages durs et armés jusqu'aux dents arpentaient eux aussi les rues de la cité portuaire, en quête d'une silhouette noire qu'ils s'étaient juré de cribler de plomb.

Un contrat avait été mis sur la tête de Bolan depuis des années, mais le montant de la prime ne cessait d'augmenter à mesure que les heures passaient. Des capitaines, des chefs de troupes aux noms à consonance latine ou affublés de surnoms barbares dirigeaient les manœuvres à l'aide de méthodes techniques équivalentes à celles des flics.

Cependant, aucune de ces forces, officielles ou illégales, n'était encore parvenue à temps sur les lieux des attaques, n'avait même réussi à délimiter de manière cohérente les zones sensibles où pouvaient s'accomplir les offensives ultérieures. Mack Bolan se déplaçait trop vite et de façon trop inattendue pour qu'on parvienne à établir un plan d'action logique permettant de le coincer.

Le moral des chasseurs de scalps se désagrégeait rapidement, faisant place à l'exaspération, à l'amertume et la peur, d'autant plus que des pressions occultes se faisaient sentir d'heure en heure sur les dirigeants des services d'ordre; des pressions et même des menaces émanant de certains individus influents de l'Etat de Pennsylvanie.

Il y avait eu aussi de nombreuses demandes de protection policière de la part de personnalités auxquelles on ne pouvait rien refuser, et même une réclamation expresse avait été faite pour qu'une surveillance armée intervienne dans un quartier du centre-ville.

Les policiers lancés dans cette direction se demandaient ce qu'il pouvait bien y avoir à surveiller ou à protéger dans cette zone surpeuplée de la ville. On disait pourtant que Mack Bolan ne s'en prenait jamais aux civils. Depuis qu'il commettait ce que les autorités qualifiaient parfois de méfaits, et le plus souvent de crimes, il avait systématiquement évité d'exposer les gens honnêtes. Pas une seule fois il n'y avait eu une bavure de son fait et, lorsqu'on croyait parfois qu'il s'était trompé de cible, il s'avérait finalement que la victime faisait partie intégrante du milieu criminel le plus noir.

Bon nombre de policiers, donc, s'inquiétaient de savoir pourquoi on les dirigeait vers une surveillance qui leur paraissait sans objet

véritable et au cours de laquelle, d'évidence, l'Exécuteur n'apparaîtrait pas.

Un capitaine des brigades d'investigation avait même été jusqu'à prétendre que Mack Bolan n'existait que pour les mafiosi et qu'il était une pure création de leurs esprits tordus. L'affirmation avait été faite sur le ton de la plaisanterie, pourtant elle devenait de plus en plus crédible dans les pensées de ces hommes gagnés par le découragement à la suite de leurs vaines recherches.

Un autre gradé avait déclaré à son second que l'Exécuteur quitterait la ville avant même qu'on l'aperçoive parce que, affirmait-il, la nuit était son élément naturel, autant qu'un requin dans l'océan, et qu'il se déplaçait de façon totalement improbable.

« Il ne faut pas croire à un coup de chance, avait-il ajouté d'un ton ambigu. Ce gars-là ne se montrera jamais à nos hommes. C'est seulement une ombre parmi les ombres. »

Cet officier de police faisait partie des nombreux bleus qui éprouvaient une secrète admiration pour le Guerrier solitaire. Pas question de l'avouer, bien sûr, mais, au fond d'eux-mêmes, la plupart des flics qui n'étaient pas corrompus ne souhaitaient pas que l'on attrape l'Exécuteur.

Certains d'entre eux se disaient même qu'ils pourraient détourner un instant leurs regards, si d'aventure il leur arrivait d'apercevoir la grande silhouette sombre au coin d'une rue. Et c'était d'ailleurs une des composantes qui concourait au fait que Bolan franchissait les mailles du filet policier sans s'y laisser prendre. Beaucoup parmi les flics honnêtes ne souhaitaient absolument pas bâtir leur célébrité par la capture d'un justicier qui faisait, mieux qu'eux-mêmes, le boulot qu'ils auraient dû faire.

Le Guerrier ne misait absolument pas sur cette éventualité, pas plus qu'il ne tablait sur la chance ou une hypothétique erreur de ceux qui le traquaient. Il calculait ses coups selon une technique qu'il connaissait par cœur, avec ses variantes et ses arrangements en fonction de telle ou telle situation, organisait ses attaques avec un maximum d'efficacité, envisageant aussi toute sorte d'impondérables et des replis possibles.

Bolan n'était pas seulement un soldat, une machine de guerre, c'était aussi un stratège, ce que les *amici* ne parvenaient à concevoir, habitués qu'ils étaient à leurs magouilles et aux règlements de comptes opérés à la hâte, souvent bâclés.

Les pourris étaient cruels mais lâches tout à la fois, brutaux mais faibles lorsqu'ils rencontraient une opposition sérieuse. Ils avaient le nombre pour eux et par le fait même ne comprenaient pas comment un homme seul pouvait leur infliger de pareils dégâts tout en se jouant de leurs vaines manœuvres.

A 4 h 30, le Préfet de police de Philadelphie reçut un fax lui annonçant qu'une équipe spéciale d'intervention du F.B.I. était en route pour prendre la direction des opérations, sans plus de précision. Les abrutis ! gronda-t-il en terminant la lecture du message.

Manifestement, Washington n'avait pas compris la gravité de la situation. Comme s'il s'était simplement agi d'appréhender un simple malfaiteur ! Bon Dieu ! Mack Bolan n'avait rien d'un simple malfaiteur. Il était à lui tout seul une équipe d'assaut, un commando spécial de destruction. En tout cas, il provoquait autant de ruines et de dévastation.

La situation n'était plus tenable. Il ne se passait pas trois minutes sans que le téléphone se mette à carillonner et qu'un important connard braille dans l'écouteur pour exiger des mesures, des protections et l'envoi d'hommes dans tous les recoins de la cité. Comme si on avait suffisamment de policiers pour protéger chacune de ces grosses légumes en pleine panique !

Philadelphie vivait un cauchemar sans précédent, tandis que l'auteur de la pagaille nocturne courait toujours, cassant du mafieux et faisant gicler le sang.

CHAPITRE XVI

Ça y était enfin, la filature avait été payante.

Dans ses jumelles à fort grossissement, l'Exécuteur distinguait avec précision les détails du volumineux objectif. C'était une grande tour de trente-sept étages à l'angle de Market Street et de Broadway, un édifice de béton, d'acier et de verre, dans la plus pure tradition du modernisme à l'américaine.

La plupart des baies vitrées en étaient éclairées dans une débauche inutile de lumières, abritant une centaine de sociétés et quelques luxueux appartements privés. Selon les renseignements de Bolan, les bureaux de la Transcontinental Philadelphia Inc. occupaient la totalité du 36^e étage, le dernier niveau étant constitué par des salles de conférences et des locaux de relaxation – sauna, piscine, salle de cours de golf et de gymnastique.

La Transcontinental Philadelphia appartenait à Zachy Offman, un financier de la côte Est, dont le territoire s'étendait de Chicago à Montréal, de Dallas à Miami, sans compter ses dépendances internationales. Un empire dont les immenses profits étaient presque tous entachés d'illégalité, de fraude et d'escroqueries multiples, mais que personne n'était en mesure de contester.

Zachy Offman était un véreux cent pour cent. Il avait pourtant ses entrées chez les grands de ce monde, déjeunait à la Maison Blanche, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir des attaches très spéciales avec les caïds de la pègre internationale.

Le Guerrier savait, entre autres éléments d'informations significatifs, qu'il trempait directement dans le financement du PDI et qu'il avait des accointances avec la plupart des gros bonnets mafieux de Philadelphie.

Depuis qu'il avait vu la Ford transportant Nathan Stroud pénétrer dans le parking souterrain de la tour, il s'était écoulé une quinzaine de minutes. Dans ce laps de temps, plusieurs autres véhicules avaient pris le même chemin, s'enfonçant dans les entrailles de béton, tous remplis de silhouettes épaisses entassées à l'intérieur.

Le doute n'était plus permis, surtout que Bolan avait aperçu durant quelques secondes deux visages connus, à travers une baie du 37^e étage. D'abord celui de Dave Kleipfer, l'immonde magouilleur et frère dévoyé d'un ministre en exercice, puis celui de Moshé Schlonsky qui était venu harponner Kleipfer pour le mettre à l'écart de l'ouverture surplombant la cité. C'était un réflexe normal de la part d'une barbouze comme lui, méfiant en diable et ne restant jamais devant une porte ou une fenêtre. Même si la planque lui paraissait sûre, ses

instincts de loup à l'affût continuaient à régir son comportement physique.

Mais un fait était troublant. Le gros Zachy prenait beaucoup de risques en permettant à la vermine mafieuse et à ses importants complices de se rassembler ainsi dans ses locaux. Au moindre incident, l'évidence de sa connivence avec le Crime Organisé pouvait s'étaler en gros titres dans les médias, du moins ceux qui n'étaient pas sous contrôle. A moins que les *amici* eussent été sûrs que Bolan ne les attaquerait pas en plein centre-ville, ou qu'il se ferait immanquablement prendre en s'approchant de l'édifice.

Cette dernière hypothèse était la plus probable. Quelques hommes en uniforme bleu étaient d'ailleurs visibles à proximité du bâtiment, en faction ou à l'intérieur de véhicules à l'arrêt. Il y avait également des voitures qui n'avaient rien d'officiel, en stationnement dans les zones les moins éclairées et occupées par des hommes aux visages de gangsters dont l'Exécuteur pouvait observer les traits tendus, les yeux aux aguets.

Selon toute vraisemblance, des guetteurs, des sentinelles, avaient dû aussi être placés dans les rues proches ainsi que dans Broadway, invisibles depuis la position de Bolan, à près de trois cents mètres de la tour.

Ce dernier regrettait de ne s'être pas muni d'un capteur acoustique directionnel. Il aurait sans doute pu ainsi écouter quelques discussions engagées au 36^e étage et mesurer le degré d'inquiétude de ces malfrats entassés là-haut. Mais il devait se résoudre à scruter les baies vitrées derrière lesquelles apparaissaient régulièrement des silhouettes et des visages curieux ou tourmentés.

Quelques minutes supplémentaires lui permirent d'arriver à une estimation un peu plus précise de la situation. Le convoyage des huiles n'était pas terminé, il en arrivait encore, débouchant des deux sens de Market Street et Broadway. Le remplissage se poursuivait avec une régularité d'horloge. Certains véhicules réapparaissaient moins de deux minutes après s'être engouffrés dans le parking souterrain, repartant pour une autre prise en charge, à la manière de navettes.

Le plein n'était manifestement pas encore achevé. Il s'en fallait peut-être d'une bonne heure supplémentaire. Bolan jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 4 h 45. Il pensa soudain à Clara et à David qui devaient commencer à s'inquiéter à bord de son véhicule de guerre. Il les appela, annonçant :

— J'ai besoin de plus de temps, ne bougez pas.

— Bien compris, répondit le jeune gars. On se tient un peu au courant à travers les chaînes de radio. Et il y a eu un message sur le répondeur, un type qui a dit qu'il appelait depuis le pays des merveilles.

Ce ne pouvait être que Hal Brognola.

— Il demande que vous le rappeliez, il a l'air de se faire du mouron pour vous.

— Rien d'autre ?

— Si. Clara pense que vous défiez beaucoup trop la chance et que...

— Dites-lui que ça va bien.

— Elle vous entend et demande quand vous avez l'intention de rentrer.

— Avant l'aube, j'espère. Si vous ne me voyez pas arriver...

— Je sais, vous m'avez indiqué la procédure.

— Tenez-vous tranquilles, tout ira bien, termina Bolan.

Tout en rempochant son portable, il ne perdait pas de vue un policier en uniforme qui marchait lentement sur le trottoir dans sa direction. Il comprit que celui-ci observait plus particulièrement la Porsche garée en oblique contre le trottoir, prête à démarrer rapidement.

Le flic donnait l'impression d'hésiter quant à la conduite à tenir, ralentissait sa progression tout en plaçant la main sur son talky-walky. Bolan abaissa sa vitre et le héla d'un signe avec son bras, tenant en évidence une plaque du F.B.I. Le document était faux, évidemment, bien que parfaitement imité, mais le peu de lumière qui atteignait cet endroit de Broadway ne permettait pas un examen approfondi.

Lorsque le policier s'arrêta près de la portière, il le laissa jeter un bref coup d'œil sur la plaque qu'il remit dans sa poche tout en demandant :

— Comment ça roule ?

— Euh... Rien d'anormal pour l'instant.

— Vous êtes au courant de ce qui se passe au nord de la ville ?

— Vaguement. On ne nous tient pas informés dans le détail, mais on a entendu plusieurs explosions, tout à l'heure. Vous venez de Washington ?

— Ouais. Que vous a-t-on donné comme consigne ?

— D'ouvrir l'œil et de nous tenir prêts à intervenir.

— Et du côté de la grande baraque vitrée ?

— Eh bien... ça va et ça vient. Je me demande ce qui se mijote, il y a de drôles d'allées et venues. Mais ça ne paraît pas avoir de relation avec ce type.

— Le fantôme en noir ? fit Bolan en souriant brièvement.

L'agent observa un instant l'imperméable au col relevé qui masquait la combinaison du Guerrier, hochait la tête et lui rendit un sourire un peu crispé.

— Je ne sais pas s'il s'agit d'un fantôme ou d'un homme en chair et en os, mais je n'aimerais pas le rencontrer.

— Quels sont vos effectifs ?

— Une vingtaine d'agents dans le secteur, plus dix autres autour du bâtiment.

— Votre canal radio ?

— Dix-sept pour les contacts simples et 98 en cas d'urgence.

— O.K. Faites quand même gaffe, vous n'êtes vraiment pas assez nombreux.

L'autre se gratta la tête.

— Croyez-vous qu'il pourrait venir se balader par ici ?

— C'est possible, mais avec lui personne ne peut jamais rien prévoir.

Puis le bleu regarda le sommet de la tour, au bout de l'avenue.

— Est-ce que vous avez une idée sur tous ces types qui se sont entassés là-haut ? Il m'a semblé reconnaître quelques huiles.

— Mieux vaut pour vous que vous ne le sachiez pas, mon vieux, grogna Bolan.

— Ah ! Je me disais aussi.

— Vous devriez reprendre votre tour.

— Oui, bien sûr.

— Si la situation tournait au vinaigre, écarterez-vous, nous avons la main sur l'opération. Prévenez vos collègues.

— Je vous remercie de l'information, monsieur, dit encore le flic en faisant un petit salut avant de s'éloigner.

Bolan remonta sa vitre, observa les alentours et appela Frank Vitali en ayant branché le scrambler.

— Tu as eu des nouvelles de Hal ? s'enquit ce dernier.

— Non, mais je sais qu'il a cherché à me joindre.

— Il se fait des cheveux blancs.

— Dis-lui que tout baigne pour l'instant.

— Il paraît qu'on te suit à la trace. On entend du brouhaha un peu partout.

— J'espère seulement qu'on suit ces traces-là, répliqua l'Exécuteur, tout en estimant que le moment était venu de déclencher une nouvelle diversion.

Saisissant le boîtier qu'il tenait dans la paume de sa main, il enfonça fermement la touche numéro 4 correspondant à une nouvelle charge explosive en attente. Six secondes furent nécessaires pour qu'il perçoive un grondement bref mais violent, à un peu plus de deux kilomètres.

— Qu'est-ce que c'était ? s'exclama l'agent fédéral.

— Devine.

— Nom de Dieu ! Ça s'est passé pas loin de l'endroit où je suis.

— Ça a pété à Colwyn. Tu n'es pas au siège local ?

— Non, dans une dépendance. Mais toi ?...

— Suffisamment au large. Et l'avocat, comment ça va avec lui ?

— Il a finalement lâché tout ce qu'il cherchait à négocier.

— Gratos ?

— Plus ou moins. Jusqu'au bout, il a essayé de nous tenir la dragée haute avec son histoire de loi sur les témoignages volontaires et les arrangements légaux. J'ai quand même dû lui promettre de ne pas le charger au maximum. Hal a eu une discussion avec un juge fédéral. Il en prendra pour cinq à six ans. Je crois que, de ce côté, la page est tournée. Ce qu'il va falloir faire maintenant, c'est s'occuper de tous ses potes qu'il a balancés.

— Tu les auras peut-être d'un seul coup de filet, Frank. Avant que le jour se lève.

— Pour ça, il faudrait retarder le temps, il reste juste un peu plus de deux heures.

— Deux heures et demie si on en croit les éphémérides. Sans compter une épaisse masse nuageuse qui va sans doute retarder un peu le temps, comme tu dis.

— Admettons. Tu m'en dis un peu plus ?

— Amène tes boy-scouts dans le centre-ville et dis-leur d'attendre le signal.

— Je suppose que ce sera bruyant comme d'habitude ?

— Je te promets de ne pas réveiller toute la ville.

— Bien, rigola Vitali. Mais encore ?

— Qu'ils restent à plus de deux cents mètres de la tour au numéro 877 de Broadway. Et le plus discrètement possible.

— Ah ! C'est donc ça ?

— Oui. Tu as entendu parler des allées et venues, là-bas ?

— C'est Hal qui m'en a touché quelques mots. Moi, j'étais un peu trop occupé à discuter avec l'avocat. Il paraît que les deux derniers étages se remplissent de stars du hard-business.

— Exact. Ça devrait bientôt ressembler à une ruche. Je pense que...

— Moi je pense que c'est de la démence complète ! coupa le G'man. D'après Hal, ça correspond à une demande spéciale qui a été faite auprès du préfet. Il y a plein d'agents de police dans ce coin.

— Je sais, j'en ai déjà rencontré.

— Tu as eu des problèmes avec un flic ?

— Non. J'ai simplement discuté un peu avec lui. Ils se posent tous des questions au sujet des grossiums qui n'arrêtent pas de débarquer et s'entassent au sommet de l'immeuble.

— Bon sang ! C'est complètement insensé. Tu es vraiment dans ce secteur ?

— Fallait que je jette un coup d'œil, Frank. Je n'y ai pas vu que des bleus, les *amici* ont planté des sentinelles un peu partout dans le coin.

— Tu penses qu'ils t'attendent ?

— Pas vraiment. Ça semble plutôt correspondre à une force de dissuasion autour d'un bunker.

— Et c'est à ça que tu veux t'attaquer !

— Je ne veux pas laisser passer l'occasion de les avoir tous d'un coup à portée de main.

— C'est de la folie ! Tu vas te casser les dents. A ton avis, combien y a-t-il de grosses légumes dans cette saloperie de tour ?

— Une bonne vingtaine, je pense, et ils en attendent encore d'autres. Sans compter leurs anges gardiens, bien sûr.

Bolan entendit un grincement de dents dans l'écouteur.

— Ce qui représente au moins le double pour ce qui est de la troupe d'accompagnement, cracha Vitali. Il faut compter aussi des renforts spéciaux, des gardes du corps et peut-être même des extra. Tu sais bien comment ils s'y prennent, merde ! Si tu entres dans cette baraque, tu n'en sortiras pas vivant, Striker !

— Qui te parle d'y entrer ?

CHAPITRE XVII

Bolan laissa passer un petit temps mort que Vitali rompit d'un ton nerveux :

— Hé, Striker ! Tu m'entends ?

— Ouais. Ne sois pas pessimiste, Frank. Je ne vais pas me jeter tête baissée dans la tanière.

— Si tu me disais un peu de quelle façon tu envisages les choses ? Comment veux-tu que je coordonne l'action de mes effectifs, si je ne sais pas de quelle manière tordue tu envisages de te foutre dans la gueule du loup ?

— Plus tard. Je te rappellerai.

— Tu te méfies de moi ?

— Ne sois pas stupide, Frank.

— Ça, c'est la meilleure ! Tu envisages ce qu'on ne peut pas qualifier autrement que comme un coup de folie, mais c'est moi qui suis stupide !

— J'envisage plusieurs possibilités, c'est un problème de faisabilité, de probabilité.

— Veux-tu dire que tu n'as pas encore tous les éléments en main ?

— C'est à peu près ça. Je veux renforcer ma position avant de terminer le travail.

— Tu ne sais pas à quel point tu me rassures, raille Vitali.

— Je te rappellerai comme convenu.

— Ouais... Hé ! Attends un peu... Hal m'a parlé d'autre chose. Il n'y aurait pas qu'une planque dans le centre-ville.

— Je suis toujours preneur d'une bonne information.

— Il y a des mouvements anormaux en direction de la banlieue nord, des types qui se font transporter là-bas, des convois de voitures et aussi des flics à moto pour ouvrir la route.

— De vrais flics ?

— Tout ce qu'il y a de vrai. Ils sont en liaison radio avec un relais volant, un hélico, je crois.

— Est-ce qu'il t'a dit quelque chose de plus précis au sujet de ces gugs ?

— Paraît qu'il y a un peu de tout, un mélange de mecs du Milieu et de magouilleurs qui seraient traumatisés par les événements.

Bolan ricana.

— C'est un peu trop évident, tu ne crois pas ?

— Tu penses à une diversion, hein ?

— Ça y ressemble beaucoup.

— Ils sacrifieraient des pions de moindre importance pour brouiller

le jeu ?

— Ils n'en sont pas à quelques soldats près. Ils n'ont aucun respect pour leurs propres troupes.

— Peut-être as-tu raison, admit l'agent fédéral. Une radio de nuit a d'ailleurs mentionné cette drôle d'escapade dans un flash. On a parlé de gens importants complètement affolés, que les autorités canalisent vers un centre d'accueil provisoire.

— Les gens importants dont tu parles sont en réunion très spéciale dans le centre-ville, Frank. Pas dans la banlieue nord. Et ils y sont arrivés sans faire de bruit.

— Donc, tu crois que c'est de la poudre aux yeux ?

— Evidemment. Ils soldent les petits comparses et s'arrangent pour que ça se sache.

— Autrement dit, ils veulent t'attirer vers le nord pendant qu'ils planquent les grossiums en pleine ville... C'est une possibilité, ouais.

— Ce n'est pas seulement moi qu'ils veulent détourner. En réunissant toutes ces grosses légumes dans le centre, ils prennent le risque d'un clash officiel. Imagine qu'un journaliste un peu teigneux apprenne ça et publie la nouvelle que l'intelligentsia de Philadelphie copule avec les *amici*.

— Pour lui, ça équivaldrait à un suicide.

— Oui, mais le boulet serait jeté. Un gros merdier dans le jeu de quilles mafieux.

— D'accord. Vu comme ça, ça colle aux événements. Comment comptes-tu dépatouiller le méli-mélo ?

— En faisant d'abord un petit bout de route en direction du nord. Ne t'étonne pas si tu as quelques échos de ce côté.

— Je viens de perdre l'habitude de m'étonner, rétorqua l'agent fédéral avec un petit rire grinçant.

— As-tu l'indicatif de ce relais volant ?

— Oui. PC 5. Ils émettent et reçoivent sur le canal 56.

— Merci, Frank.

— Y a vraiment pas de quoi. Tu crois avoir le temps de boucler la situation ?

— Je vais essayer, soupira Bolan.

— Jusqu'à maintenant, tu as eu du bol, ne tire pas trop sur la corde.

— A tout à l'heure, répliqua le Guerrier avant de rempocher le portable.

Puis il relança le moteur de la Porsche. L'Exécuteur disposait encore d'un peu de temps avant l'acte final. En attendant, il estimait judicieux de laisser croire aux cannibales qu'il tombait dans leur grossier panneau.

Embrayant, il engagea le véhicule de sport dans Girard Avenue, se

lança vers Hunting Park. Il avait branché son radio-scanner pour écouter les bleus de Philadelphie et tomba bientôt sur une fréquence qui lui fit tendre l'oreille :

— PC 5 à unité 13 !

Avec quelques secondes de retard, une voix lointaine passa sur les ondes :

— Unité 13 à l'écoute.

— Quelle est votre position ?

— On roule dans Roosevelt Expressway, on vient de passer la rivière.

— Rien d'anormal ?

— Négatif.

— Faites gaffe, Unité 13.

Un autre appel succéda presque aussitôt au premier :

— Unité 3 à PC 5 ! Nous approchons de Penn Wynne. Nous avons besoin de l'adresse.

— *Roger* ! C'est au 123 de Morgen Alley. Deux clients à prendre en charge, Kirkpatrick et Blandish. Ils auront une... escorte civile. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Bien noté. Est-ce que nous avons vraiment besoin de ces types en renfort ?

— C'est ce que nous avons comme consigne.

— J'aime pas beaucoup ça, ces gars n'ont rien de clair.

— Conformez-vous aux ordres, Unité 3.

— O.K.

— Dès que vous serez repartis, prenez la City Line et rappelez toutes les dix minutes.

— *Roger*, PC 5 !

D'autres messages se firent encore entendre dans le radio-scanner, tous relatant brièvement un convoi multiple qui s'effectuait depuis la ville et ses faubourgs en direction du nord. Apparemment, les policiers chargés d'escorter les prétendus civils n'étaient pas très enthousiasmés par la mission. Mais les ordres provenaient des autorités officielles sous la pression vraisemblable de gros bonnets en accointance avec la mafia. Une manière subtile de faire passer l'information jusqu'aux oreilles de l'Exécuteur. Ce faisant, les *amici* ne soldaient pas seulement leurs complices de rangs inférieurs. Ils envoyaient aussi les flics au casse-pipe.

— La situation est de plus en plus tendue, Hal. Je lui ai conseillé de quitter le périmètre et de nous laisser faire, mais il n'a rien voulu entendre, rien voulu savoir.

Harold Brognola écrasa sa cigarette dans un cendrier déjà rempli de mégots. Il avait à la hâte regagné son bureau du F.B.I. dans E Street, en début de nuit, et y était resté pour suivre et tenter de

coordonner l'opération en cours à Philadelphie. Mais il n'y avait pas grand-chose à coordonner. Depuis que Mack Bolan avait mis les pieds là-bas, la fièvre s'était emparée de la cité portuaire.

Sur place, Frank Vitali venait de lui faire un rapport succinct de la situation par téléphone.

— Je pensais pourtant bien le connaître, ajouta ce dernier, mais je me demande maintenant comment ce type fonctionne. N'importe qui à sa place aurait déjà lâché la rampe, mort de fatigue et traqué à la fois par les mafieux et les flics locaux. Au lieu de cela, il paraît toujours frais comme un gardon et continue de se payer la tête des *amici*. Je le croyais humain, mais en fait c'est une vraie machine de guerre.

— Détrompe-toi, Frank. Striker est sûrement un type dur et implacable, mais il n'est pas seulement une machine de guerre. Sois certain qu'il connaît ses limites, mais, chaque fois, il se produit une sorte de quasi-miracle, il continue toujours au-delà des possibilités d'un individu normal. Moi non plus, je ne m'explique pas comment il fonctionne, je ne peux que constater. J'imagine qu'il fait intervenir une force intérieure qui lui permet de puiser dans des réserves secrètes. C'est l'un de ses atouts. Il sait très bien que s'il se relâche seulement quelques minutes, il est foutu. Oui, il est dur, mais d'abord avec lui-même. Il a pourtant des sentiments et il souffre comme toi et moi. Un jour, je l'ai vu pleurer comme un môme en découvrant le corps d'une de ses amies que les charognards avaient massacré. Il n'a rien d'un insensible, crois-moi.

— Oh ! je sais bien. Mais chaque fois que je le vois en action, je ne peux pas m'empêcher d'être sidéré. Il est invraisemblable. Je t'ai fait parvenir par courrier spécial une copie de l'enregistrement vidéo qu'il m'a remise. La scène est incroyable. Il a dû la filmer en automatique depuis un toit, pendant qu'il se lançait dans la mêlée. Jettes-y un coup d'œil attentif, Hal, tu comprendras mieux ce que je veux dire... Et ne la laisse pas traîner : Mack m'a demandé d'enlever ses traces. Et, là, il est vraiment identifiable. Bon, au sujet de Morgan, je te l'expédie en compagnie de Max et Stefan, il est mûr pour répéter officiellement ce qu'il m'a déjà raconté. J'ai joint l'enregistrement au colis.

— Tu restes en contact avec Striker ?

— C'est lui qui doit me contacter. Il devrait bientôt envoyer le signal.

— Tiens-moi informé.

— Malheureusement, c'est tout ce que je peux faire. Ça et attendre.

Le numéro Un du *Justice Department* raccrocha lentement, alluma machinalement une cigarette et fut pris d'une quinte de toux. Les yeux rougis par le tabac et la fatigue, il alla ouvrir la fenêtre de son bureau, respira un bol d'air et vint se rasseoir devant les innombrables dépêches et autres fax qui encombraient sa table de travail.

Décidément, il détestait ce foutu métier !

CHAPITRE XVIII

Avec Jack Grimaldi, le pilote et ami de l'Exécuteur, Hal Bognola faisait partie des deux hommes qui connaissaient le mieux le Guerrier solitaire.

Cela avait commencé quelques mois après la tragédie de Pittsfield où Mack Bolan avait débuté sa guerre personnelle. Brognola, alors, n'était qu'un des adjoints à la direction du *Fédéral Bureau of Investigations*. On l'avait au pied levé nommé chef de toutes les équipes chargées d'appréhender l'Exécuteur et de le mettre hors d'état de nuire. Il avait cru pouvoir y réussir et s'était engagé à fond dans la traque, multipliant ses déplacements, pourchassant sans relâche son gibier et lui tendant des pièges. Mais l'animal s'échappait toujours après avoir systématiquement cassé la cabane de *Cosa Nostra*.

A cette époque, un agent du F.B.I. sous les ordres de Brognola avait infiltré la mafia à haut niveau. Une taupe fédérale nommée Léo Turrin qui avait réussi peu à peu à se hisser au rang de *soto-capo*. Il s'en était fallu d'un cheveu qu'il ne se fasse occire par l'Exécuteur et n'avait dû son salut qu'à un insigne de police qu'il dissimulait dans le talon d'une de ses chaussures. A partir de cet instant, Turrin et Bolan étaient devenus des amis, s'échangeaient des informations et s'épaulaient mutuellement.

Léo Turrin s'était confié à Brognola qui, déjà, commençait à éprouver une secrète admiration pour l'homme qu'il pourchassait. Une rencontre s'était opérée, puis une autre et, un jour, une proposition ultra-confidentielle avait été faite à l'Exécuteur : « Nous avons besoin de toi, Mack. Le Gouvernement a besoin de toi. A Washington, tout le monde sait la part que tu as jouée dans le démantèlement de l'Organisation. Ne gaspille pas tes compétences dans les bagarres de rues, d'autres tâches t'attendent. » Bolan avait répondu sèchement : « Parle-moi de choses pratiques, Hal. J'aime pas tes façons de rester délibérément dans le vague. »

En fait, il s'agissait pour le Guerrier de former et de prendre la tête d'une escouade anti-terroriste internationale. « Laisse-moi réfléchir, Hal », avait-il répondu, touché par la compréhension qu'on lui témoignait.

La guerre qu'il avait livrée à la mafia commençait à porter sérieusement ses fruits. Des symptômes de déchéance apparaissaient clairement, l'Organisation jadis invincible et souveraine se désagrégeait. C'était la débâcle. Après beaucoup de réticences, il s'était finalement laissé convaincre.

Ainsi, Mack Bolan était-il officiellement mort dans l'explosion de

son premier char de combat, par une journée pluvieuse dans Central Park, pour renaître en tant que John Phénix, colonel des Forces Spéciales américaines.

Au bout de quelques mois, pourtant, le Guerrier avait compris que sa vraie place n'était pas à la tête d'une troupe anti-terroriste. Les hommes qu'il avait formés pouvaient continuer sans lui. Il s'était alors relancé contre la mafia qui, entre-temps, avait repris du poil de la bête, proliféré et accentué son emprise sur le monde des braves gens.

Brognola n'avait pas insisté pour le faire revenir sur sa décision. Au fond de lui, il savait que l'Exécuteur avait raison. Il avait surtout pris l'initiative de le diriger vers cette section anti-terroriste pour le soustraire aux poursuites légales dont il était l'objet. La grâce présidentielle qui avait été accordée à Bolan n'était plus qu'un souvenir, un mandat d'amener fédéral avait de nouveau été lancé contre lui. Il était redevenu l'individu le plus recherché de tout le pays.

Le chef du F.B.I., pourtant, continuait d'éprouver une admiration sans borne pour cet homme hors du commun, et l'amitié qu'il lui témoignait était indéfectible. A plusieurs occasions, ça avait failli lui coûter cher, surtout lorsqu'il avait été accusé par une huile du Sénat, en affaires avec *Cosa Nostra*, d'entretenir des relations secrètes avec Bolan. Chaque fois, ce dernier l'avait tiré du pétrin, se mettant en avant, prenant des risques énormes pour affranchir son ami des attaques camouflées de la toute-puissante mafia.

Cette nuit-là, comme chaque fois que l'Exécuteur se lançait dans ses blitz à répétition, Harold Brognola vivait des instants de grande angoisse. Il ne voulait surtout pas envisager le pire, s'efforçait au contraire de penser que ce diable de type ne pouvait que sortir indemne de l'épreuve, mais il crevait de peur dans son for intérieur.

C'était sûr, Bolan évoluait constamment sur le fil du rasoir. Il suffirait d'une seule erreur de sa part pour que... Non, il ne fallait pas y penser, il ne fallait surtout pas laisser de funestes images s'incruster dans sa tête, mais croire à la réussite, à la victoire finale.

Bon Dieu, que les heures passaient lentement ! Combien de temps restait-il avant l'aube ?

— Unité 26, répondez ! Où en êtes-vous ?

Une voix hachurée se fit entendre dans le radio-scanner :

— Je vous entends mal, PC 5. Sommes... secteur 17, à environ... minutes de l'objectif.

— Tenez-vous en liaison et communiquez dans deux minutes.

— Roger !

Bolan eut un sourire un peu crispé. Il avait juste quelques instants d'avance sur les flics chargés de récupérer un ou plusieurs pions de la mafia dans le quartier de Cheltenham. Combien de minutes, il

l'ignorait. Le délai serait certainement très court, mais il comptait opérer son nouveau blitz aussi vite que possible.

Freinant sans brusquerie à moins de trente mètres d'une villa massive située au bout d'une allée, il fit faire un demi-tour à la Porsche, l'immobilisa et s'empara du LAW qu'il avait préparé, une arme anti-char de type « consommable » à haut pouvoir brisant.

Une seule fenêtre était éclairée dans la façade, au rez-de-chaussée et il vit fugitivement plusieurs silhouettes se découper derrière la vitre. Sans doute les occupants de la demeure s'attendaient-ils à voir apparaître les policiers chargés de les conduire en sécurité. Pourtant, une escorte était déjà prévue pour ce transfert. Une limousine stationnait tous feux éteints dans le petit parc dont la grille d'entrée était largement ouverte, une Lincoln noire dans laquelle quatre formes humaines avaient brièvement été visibles dans la lueur des phares de la Porsche. Des hommes immobiles qui s'agitèrent soudain, deux d'entre eux sortant précipitamment de l'habitacle, l'arme au poing.

Bolan avait prévu leur réaction. Dès qu'il eut mis pied à terre, il fut en position de tir, un genou au sol, et appuya sur la mise à feu électrique de l'engin de guerre, provoquant immédiatement un *woooof* puissant au départ de la roquette. Celle-ci ne mit qu'une infime fraction de seconde avant de percuter la limousine qui se désagrégea dans un fracas épouvantable et une intense gerbe de feu.

Les porte-flingues qui étaient restés à l'intérieur virevoltèrent un instant dans le ciel noir en plusieurs morceaux, tandis que les deux qui avaient réussi à s'extraire de la longue caisse étaient projetés latéralement sous une grêle de fragments de tôles déchiquetées et de débris de verre. Jetant le LAW par terre, l'Exécuteur mit aussitôt le M-16/M-79 en batterie, projetant un chapelet de grenades qui explosèrent contre la façade, brisant les vitres et transformant la porte d'entrée en charpie. Pour conclure, il lâcha la totalité d'un chargeur de .223 dans une trépidante rafale, puis se replia vivement, faisant démarrer illico la Porsche.

Il n'avait pas encore accompli cent mètres dans l'allée que des hululements de sirènes toutes proches se firent entendre dans la nuit. L'arrivée des flics intervenait un peu trop tôt. Accélérant, il vira sec pour prendre une petite chaussée goudronnée, à angle droit, eut le temps d'apercevoir dans le rétroviseur une moto lancée plein pot dans l'axe qu'il venait de quitter, puis une seconde survenant aussi rapidement.

Apparemment, les motards n'avaient pas vu la Porsche, mais il s'en était fallu de très peu. S'il s'était fait repérer, le Guerrier n'aurait eu d'autre solution que de tenter de les distancer, ce qui n'aurait pas été chose aisée, même avec toutes les ressources de son petit bolide.

Il commençait à prendre de la distance dans Cheltenham Avenue

quand il perçut l'écho d'autres sirènes. Bon, les hommes en bleu accouraient. Il devait y en avoir une certaine concentration dans ce secteur proche du prétendu centre d'hébergement destiné à la mafia.

Quelques instants plus tard, il tourna sec dans une rue adjacente pour éviter une voiture de patrouille dont le hurlement lugubre se faisait un peu trop proche. Bien lui en prit, car le véhicule passa en trombe, quelques secondes plus tard, sur la chaussée qu'il venait de quitter.

D'après Frank Vitali, PC 5 était un hélicoptère, ce qui expliquait la rapidité de coordination des mouvements policiers. Le jeu risquait de devenir très serré. Il convenait de se dégager vite fait de ce qui pouvait devenir rapidement une souricière.

Une fumée dense montait de la villa et du tas de ferraille qui avait été une limousine de luxe. Quatre motos et un véhicule de la police stationnaient en travers de l'allée, gyrophares tournant. Quatre flics en uniforme s'approchaient prudemment de la maison, contournant la carcasse éventrée, armes à la main, tandis qu'un autre assurait une liaison radio avec le PC. Un dernier inspectait les alentours dans la lueur des phares, cherchant d'éventuels indices. Celui-là s'arrêta soudain devant un tube en plastique qu'il ramassa, constatant qu'il était encore chaud. Se dirigeant ensuite vers le véhicule, il le montra à son collègue.

— Tu sais ce que c'est ?

— Non, fit l'autre. On dirait une espèce de tuyau de chiottes avec une poignée.

— Tu parles d'un tuyau de chiottes ! C'est un bazooka, un LAW. J'en ai vu pendant mon service militaire.

— Merde ! Eh bien, voilà qui constitue une preuve, on dirait !

— Je pense pas qu'il y ait encore un doute concernant celui qui s'est servi de ce truc.

— S'il s'agit bien d'un LAW, c'est bizarre. J'ai entendu dire qu'on ne peut l'utiliser qu'une seule fois, et on a entendu plusieurs détonations avant la fusillade.

— Faut croire que le bonhomme est bien équipé, il n'avait sûrement pas seulement un LAW.

— Ouais... J'espère qu'il ne va pas canarder une de nos patrouilles avec ça.

— Tu peux parier qu'il est déjà loin.

— Ce machin a pourtant servi il n'y a pas longtemps.

Ils se détournèrent à l'approche d'un de leurs collègues qui revenait vers eux.

— On a pas mal de viande froide, annonça ce dernier. En plus des types éparpillés en plusieurs morceaux dans le parc, deux autres se sont fait allonger dans la baraque. Bourrés d'éclats de métal. Ça

ressemble à des shrapnels. Plus un blessé léger et un autre qui a plus ou moins perdu les pédales. La maison ressemble à un immeuble bombardé !

— On sait de qui il s'agit ?

— Le mec dans la choucroute s'appelle Jeff Longsdale. C'est celui qu'on venait chercher ainsi qu'un certain Bob Tomasi. Les autres, je ne sais pas. Peut-être des gardes du corps.

— Bob Tomasi, ça me dit quelque chose... Ce serait pas ce gus qui a été inculpé l'année dernière pour tentative de meurtre ?

— Ça m'a l'air d'être lui, en effet. Pour tentative de meurtre et viol.

— Dis donc, on nous refile du beau monde !

Le flic près de la radio poussa un juron.

— S'il a été inculpé, qu'est-ce qu'il fout ici, en liberté ? Et sous notre protection, encore !

— Demande-le aux juges.

— Ben voyons ! Il y a des moments où je me demande pourquoi je suis flic.

— Pour coller des gars comme Tomasi au placard, mon vieux. Et tant pis si des magistrats les relaxent. C'est le jeu. Tu cours après ces mecs et tu t'occupes pas de ce qui se passe ensuite.

— C'est sans doute pour ça que tout le monde court après Bolan !

— Et personne ne l'attrape, railla le policier qui tenait toujours le LAW à la main.

Trois regards pensifs et inquiets se fixèrent sur l'objet insolite.

— En tout cas, moi, je suis plutôt heureux de ne pas avoir à lui cavalier au train.

Leur attention fut détournée par l'arrivée de deux hommes vêtus de costumes poussiéreux, encadrés par des officiers de police qui les tenaient par le bras. L'un d'eux boitait et avait un peu de sang sur le front. L'autre hochait la tête de droite à gauche, comme pour chasser une mouche agaçante et poussait de petits gémissements.

Le boiteux était très brun de peau, avec une vilaine cicatrice à la mâchoire.

— J'exige que vous fassiez venir des renforts, disait-il d'une voix rauque. Vous n'êtes pas assez nombreux, ce salopard peut revenir d'un instant à l'autre.

Le policier qui le tenait eut un mouvement d'humeur.

— Vous n'avez rien à exiger. Avez-vous au moins vu le salopard dont vous parlez ?

— Vous allez peut-être prétendre que ces pruneaux de merde nous sont tombés tout seuls sur la gueule ?

— Fermez-la, Tomasi ! Si vous avez une réclamation à faire, vous attendrez d'être à la brigade.

— Comment ça ? C'est pas dans une brigade de merde qu'on doit

aller !

— Alors, où donc ?

— Vous le savez bien.

Jeff Longsdale le chasseur de mouches se mit soudain à brailler hystériquement :

— Vous allez faire votre boulot, ou merde ? Je veux qu'on me protège, vous entendez !

— Vous feriez mieux de la fermer, rétorqua le policier à côté de lui, se contenant à grand-peine.

— Bande d'enculés de poulets ! J'vous ferai balancer, j'ai des relations chez le gouverneur et à la Préfecture de police, vous savez ! J'vous jure que vous allez regretter de...

Tomasi lui fila un coup de coude dans les côtes pour le faire taire et il se remit à gémir doucement, se laissant enfin conduire jusqu'au véhicule de patrouille dans lequel on les fit entrer tous les deux.

CHAPITRE XIX

— Quelle racaille, ces mecs ! marmonna le policier en ouvrant le coffre pour y placer l'enveloppe du LAW. Et dire qu'ils seront peut-être remis en liberté demain ou après-demain. On fait un vrai boulot de merde !

Un autre qui l'avait entendu eut un rire amer.

— Et tu leur cavaleras au cul pour les alpaguer, encore et encore, Bill. Tu sais, c'est un continuuel recommencement.

La radio se mit à débiter un appel :

— PC 5 pour Unité 26 !

— Ici Unité 26, répliqua l'opérateur.

— Comment ça se passe ?

— Nous avons sur les bras un tas de bidoche saignante et deux types qui n'arrêtent pas de nous insulter.

— Contentez-vous de répondre réglementairement, Unité 31. Faites un rapport.

— Bien... Il y a eu une attaque à la roquette et vraisemblablement à la grenade. Nous avons entendu aussi des coups de feu tirés en rafale, une ou deux minutes avant notre arrivée. Un véhicule entièrement détruit près de la maison qui a aussi subi beaucoup de dégâts. Il semblerait que l'agression ait été accomplie par l'individu en question.

— Précisez.

— Je veux parler du code Oméga.

— Compris.

— En tout cas, les détonations et les coups de feu n'ont été entendus que pendant une douzaine de secondes au maximum. Ça pourrait correspondre à ce qu'on connaît du personnage.

— Avez-vous trouvé les deux hommes ?

— Les clients ? Affirmatif, on se demande comment ils ont pu échapper au bombardement.

— Bon. Convoyez-les comme prévu.

— Compte tenu de ce qui s'est passé, le sergent Dixon pense qu'on devrait les conduire plutôt à la brigade, monsieur..

— Négatif.

— Alors où, à Arbington ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Mais...

La voix du dispatcher claqua sèchement :

— Considérez-les comme des victimes et respectez les consignes prévues dans de telles circonstances.

— Des victimes ?

— C'est exactement ça. Ce n'est pas à nous de déterminer les responsabilités.

— *Roger*, PC 5. On se met en route.

La radio redevint muette. Bob Tomasi avait suivi l'échange radio et se marrait sur la banquette arrière.

— Manquait plus que ça, grinça l'opérateur. Des victimes ! On aura tout vu.

— Ravale ta bile, lui dit un de ses collègues qui avait pris place à côté de lui. T'as encore rien vu. Attends que la combinaison noire s'occupe de ces mecs. Et là tu pourras enfin te marrer !

Le mafioso eut un hoquet et se figea.

— Vous avez pas intérêt à nous foutre dans ses pattes, lâcha-t-il méchamment. Vous en prendriez vous aussi plein la tête.

— Ta gueule ! cracha le bleu en lançant le moteur du véhicule. Toi et ton pote, vous avez intérêt à la fermer ou je vous largue ici comme des ordures que vous êtes.

— Petit con ! Attends un peu et je te ferai bouffer tes couilles, rétorqua Tomasi. Je...

Il ne put finir sa phrase haineuse. Le flic s'était retourné et lui avait écrasé le nez d'un énorme coup de poing qui lui fit voir trente-six chandelles.

— Bon Dieu, que ça fait du bien ! s'esclaffa le bleu en secouant sa main. Je recommence quand tu veux, pourri ! Et tes menaces, j'en ai rien à foutre...

A basse altitude, l'hélico avait effectué un vol stationnaire au-dessus de Cheltenham pendant de longues minutes avant de s'éloigner vers le nord. Bolan patienta encore un peu avant de faire sortir son petit bolide de la zone d'ombre où il l'avait immobilisé. PC 5 possédait peut-être des moyens techniques de repérage tels qu'un système Startron ou un détecteur d'infra-rouges. Il n'avait pas voulu prendre le risque de se faire repérer.

Une dizaine de minutes plus tard, il fit une brève halte dans Cottman Avenue, à proximité d'une banque privée appartenant en sous-main à la mafia, qu'il arrosa copieusement avec le M-16. Une nuée de petits projectiles de .223 dentelèrent le rideau métallique de l'établissement et causèrent d'importants dégâts à l'intérieur, pulvérisant des vitres, disloquant des comptoirs et des bureaux.

Cette fois encore, l'offensive ne dura que quelques secondes avant que l'Exécuteur ne disparaisse. Il n'avait plus beaucoup de munitions. L'exiguïté de l'habacle de la Porsche ne lui avait permis d'en emporter qu'un stock limité. Mais le harcèlement nocturne touchait à sa fin. Le temps, d'ailleurs, s'écoulait bien trop vite.

Après s'être dirigé vers le nord pour déjouer un éventuel repérage,

il repiqua en direction du sud-est par Harbison Avenue et appela Jack Grimaldi.

— Je suis bientôt en finale, lui annonça-t-il. Tu vas pouvoir bouger.

— Pas trop tôt ! Je fais décoller le ventilateur ?

— Affirmatif. J'aurai besoin de matériel. Note.

— Vas-y, je suis prêt.

Le Guerrier lui énuméra brièvement la liste de ses besoins techniques.

— O.K., je colle tout ça vite fait dans la cabine, répliqua le pilote avec un petit rire. Alors, c'est vraiment le dernier acte ?

— J'espère. La jonction se fera à Medford, à une quinzaine de kilomètres de Cherry Hills. Tu vois où c'est ?

— Oui. Il y a un petit terrain d'aéro-club ?

— Exact. Combien te faut-il de temps pour y arriver ?

— Attends une seconde, je regarde la carte... Ça fait environ trente-cinq bornes depuis l'aéroport. Compte au maximum un quart d'heure.

— Il m'en faudra vingt, Jack. Ne force pas.

— O.K. J'y vais cool.

— A tout de suite, termina Bolan.

Sans ralentir, il s'engagea dans le tunnel traversant la rivière Delaware, poursuivit tout droit sur la route d'Etat n° 73, délaissant complètement le théâtre opérationnel où il avait sévi tout au long de la nuit.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques minutes du lieu de rendez-vous, il envoya le signal radio qui devait déclencher l'explosion d'une dernière charge de C-4 posée dans Upper Darby, à l'ouest de Philadelphie. Bien sûr, il n'entendit aucun écho de l'explosion. La distance était beaucoup trop grande, mais il savait qu'un gros coup de tonnerre avait claqué à plus de trente kilomètres de là, anéantissant la maison d'un important maquereau de Pennsylvanie.

Digger Barbara, l'un des trois pontes mafieux de Philadelphie, jeta un regard maussade à Joss Lamanta.

— J'en ai ma claque d'attendre comme ça, lâcha-t-il après avoir fait claquer sa langue.

Lamanta haussa les épaules.

— T'impatiente pas, Dig, le jour va bientôt se lever. Moins d'une heure et demie.

— Et alors ?

— Alors, la grande pute sera bien obligée de se trisser. Il ne va pas tenir longtemps contre toute une ville. La nuit est son domaine, mais, au lever du soleil, il perd sa mobilité.

— C'est évident, intervint Rico Baldari qui participait à la

discussion. Moshé est sûr qu'il ne restera pas au-delà de la nuit.

— Pourquoi ça ? fit un petit homme au visage de fouine qui était le conseiller de Barbara, un avocat rayé du barreau mais recyclé par la mafia. Vous croyez aux vampires ?

— Qu'est-ce que tu nous bassines avec les vampires, Kevin ? rétorqua Baldari.

— Ils ne sortent que la nuit et rentrent dans leurs cercueils quand le soleil se lève.

— Je voudrais bien qu'on me parle pas de cercueils. Et je ne vois pas pourquoi Moshé en saurait plus que nous sur la grande pute. C'est pas parce qu'il a bossé pour le Mossad qu'il peut nous en apprendre sur ce fumier.

L'aigre discussion se déroulait dans un grand salon feutré, au 37^e étage d'un immeuble surplombant Broadway, près d'un large comptoir en marbre derrière lequel se tenait un porte-flingue que l'on avait désigné comme barman pour la circonstance. Une douzaine d'hommes se tenaient dans les lieux, des individus importants dans la hiérarchie mafieuse. L'autre extrémité de l'étage était réservée à leurs gros associés officiant habituellement dans les domaines de la finance, de la politique et de l'Administration. Trente-quatre ignobles salopards prétendument au-dessus de tout soupçon et qui pourtant s'étaient fait les complices du Crime Organisé, œuvrant de concert avec les *amici* dans un seul et même but. Certains d'entre eux avaient exigé la présence de leurs gardes du corps qui se prélassaient dans des fauteuils, néanmoins attentifs à leurs moindres désirs.

Les *soldati* de l'Organisation locale, au nombre d'une vingtaine, ainsi que les chefs d'équipes, étaient parqués juste en dessous, au 36^e étage, et constituaient une garde de fer, un barrage infranchissable pour le cas où des indésirables auraient eu l'intention de monter jusqu'à ces gros bonnets et de perturber leur tranquillité. Même une brigade de policiers n'aurait pu avoir accès en ces lieux, ils se seraient fait refouler par les porte-flingues qui avaient reçu des ordres formels de la part des *capi* dont les *consigliere* connaissaient par cœur la réglementation sur les infractions privées.

Comme s'il avait entendu les dernières paroles de Barbara, Schlonsky se dirigeait à présent vers leur groupe, venant se camper devant eux, le visage tendu.

— Encore un peu de patience et il fera jour, déclara-t-il.

Barbara rétorqua d'un ton railleur :

— Ouais, c'est ce que nous disait Joss y a pas dix secondes.

— Moi, j'y crois pas, fit Digger.

— A quoi ?

— Je ne crois pas que Bolan va se casser si facilement que ça.

— A quoi tu penses ?

— Il n'a pas ralenti une seule fois ses putains d'attaques, il va continuer, c'est sûr.

— T'es pessimiste, on dirait ? Combien de temps crois-tu qu'un mec puisse durer à ce train-là ?

— C'est justement ce que je me suis dit, Moshé. Et j'en suis arrivé à une conclusion.

— Ouais ?

— Il n'est pas seul. C'est impossible.

La barbouze israélienne haussa les épaules.

— Je ne suis pas d'accord. Et même si c'était le cas, qu'est-ce que ça changerait ? S'il opérait avec une équipe, ça ne pourrait que multiplier le risque de se faire coincer.

— Merde ! T'es peut-être pas au courant qu'il se trimballe comme une fusée aux quatre coins de la ville ? Et quand je dis aux quatre coins...

— Pour l'instant, il est du côté de Cheltenham. Il fait exactement ce qu'on attendait. L'idée était pas si mauvaise, hein ?

— C'est sans doute pas ce que pense Bob Tomasi, intervint Vie Trago, un chef de secteur qui était venu les rejoindre. Aux dernières nouvelles, il a subi un vrai bombardement dans la maison de Jeff Londsdale. Six de ses gars se sont fait rectifier.

— Nous sommes tous désolés de ce qui est arrivé à Cheltenham, répliqua Schlonsky. Mais il y a des moments où on doit accepter un sacrifice dans l'intérêt commun.

— Hé, Moshé, c'est plus facile à dire pour toi, grinça Barbara.

— Tu insinues quoi, au juste ?

— Rien que ce que j'ai dit. C'est pas tes copains qui se font flinguer, si ? Et puis, tu m'as l'air plutôt crispé pour quelqu'un qui donne des leçons aux autres. Est-ce que tu saurais quelque chose dont on serait pas au courant ?

Nat Bishop arriva sur ces entrefaites, une grimace barrant son visage chafouin.

— On vient d'avoir du nouveau à la radio, annonça-t-il. Ça vient de sauter du côté d'Upper Darby.

— Qu'est-ce qui vient de sauter ? éructa Baldari.

— La maison d'un certain Charly Trupiano. Il y a eu trois macchabées.

— C'est Beauty Fox qui va être heureux ! Charly était un de ses meilleurs gagners.

— Mais comment est-ce qu'il fait ! cracha Vie Trago. Comment cet enculé peut-il être à la fois à Cheltenham et à Upper Darby ? Il y a plus de quinze bornes entre ces deux endroits.

— Tout ce qu'on demande à Bolan, c'est de rester en dehors du centre-ville. Ce qui se passe en ce moment, c'est moche, mais au moins

on sauve nos opérations.

Digger Barbara poussa un énorme soupir.

— Moi, je me demande ce qu'il va rester de nos territoires. Ce que cette salope n'aura pas démolie sera infesté par les flics qui viendront renifler partout.

— Sois patient, Dig, lui dit Lamanta d'un ton compréhensif. Sois patient, il s'en ira. Bientôt.

CHAPITRE XX

— Tu y es, Frank ?

Vitali respira un peu plus vite en entendant la voix dans l'écouteur de son portable.

— Si tu veux parler de ce coin du centre-ville, c'est oui, j'y suis, répondit-il vivement.

— Ça ne va plus tarder.

— Tu veux parler du signal ?

— Affirmatif, répondit gaiement l'Exécuteur.

— Tu sais que je commence à y croire !

— T'as intérêt.

— Tu sais...

— Oui ?

— Ça me fait tout drôle de t'entendre. J'ai l'impression que tu appelles de très loin.

Bolan rigola.

— Je ne suis pas si loin que ça, mais c'est une notion abstraite.

— J'entends comme un gros ronflement, en arrière-plan.

— C'est une affaire qui tourne.

— Bon... Je vois. Ou plutôt, j'entends. Bon Dieu, je crois que je déraile. Fais vachement attention, Striker.

— Je croyais que tu avais les nerfs plus solides.

— Merde, c'est pas une question de nerfs !

— Je m'en doute. Fais avec.

— Allons bon ! C'est pour dans combien de temps ?

— Surveillance le grand machin d'acier et de verre, Frank.

— J'ai déjà l'œil dessus. Mes gars aussi. Dis-moi...

— Je t'écoute.

— Quand tu seras là-haut... Dis-toi que tu seras pas tout seul. Hal balise un max pour ta petite santé.

— Je sais. Transmets-lui mon bon souvenir.

— Ouais. Ciao, Casseur.

Le contact radio fut brutalement rompu. Vitali rangea son appareil en faisant une grimace.

— Va te faire voir chez les *amici*, Mack Bolan, grogna-t-il d'une voix empreinte d'émotion. Mais reviens entier.

A mille cinq cents mètres de hauteur, le petit Hughes 600 filait bon train dans la nuit, tous feux éteints, dans le ronronnement saccadé de ses pales. Il survolait la ville depuis trois minutes à la vitesse de 200 km/h, largement au-dessus du halo lumineux émanant des bâtiments éclairés a giorno. Une des portières latérales avait été ôtée pour

faciliter un éventuel largage et il ne faisait pas chaud dans l'habitacle.

Aux commandes, Jack Grimaldi affichait un visage apparemment serein, tout entier accaparé par la manœuvre proche qu'il devait accomplir, mais ses pensées étaient tumultueuses. Il se demandait comment le diable de gars assis à côté de lui pouvait conserver autant de calme alors qu'il s'apprêtait à déchaîner la foudre.

Chaque fois, c'était pareil. A mesure que l'objectif se précisait, Bolan se transformait visiblement en une sorte de robot, une entité de métal avec ce qui lui semblait être des circuits électroniques calculant avec précision des paramètres d'attaque, des éléments de combat.

Mais non, c'était faux. Jack pouvait ressentir les vibrations tout à fait humaines qui émanaient de son passager. Des pulsations puissantes mais aussi des sensations contradictoires, voire d'étranges émotions refoulées au tréfonds de son être tendu à craquer.

Et pourtant, l'impression qu'une machine était assise à côté de lui persistait. Seuls les yeux de l'Exécuteur témoignaient qu'il y avait de l'humanité en lui, qu'il vivait comme n'importe qui. C'était un homme, mais quel homme !

Au bout d'un moment, il éleva la voix pour annoncer d'un ton qu'il voulait détaché :

— On va y être dans soixante secondes. T'es prêt ?

Son passager se contenta de montrer son poing, pouce levé à la verticale. Il était vêtu de sa légendaire combinaison noire et équipé d'un ahurissant attirail de combat. Le Beretta 93-R, bien sûr, ainsi que le monstrueux Automag .44 Magnum accroché contre sa hanche droite. Une large bande de Nylon lui barrant la poitrine en diagonale retenait des chargeurs de munitions et une guirlande de grenades à main de couleurs rouge, orange et bleue, contenant respectivement des charges explosives, du gaz anesthésiant et du lacrymogène. Un parachute directionnel était fixé sur son dos, soigneusement plié dans son fourreau, juste au-dessus d'un sac qu'il portait au niveau des reins et contenant divers outils de mort et de survie. Un harnais d'alpiniste était fixé en quatre points à ses hanches, nanti de crochets et d'une poulie de rappel. Couché en travers de ses cuisses, un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch à canon court et silencieux incorporé agrémentait sinistrement son équipement de guerre. L'arme était garnie d'un chargeur cylindrique contenant deux cents cartouches de 9mm Parabellum à ogives blindées.

Mack Bolan était prêt pour l'assaut final. Jack Grimaldi, le vieux complice de toujours, réprima un frisson qui n'avait rien à voir avec le froid qui pénétrait en tourbillons dans la cabine du Hughes 600. Affermissant sa voix, il cria pour surmonter le vacarme du rotor :

— Dix secondes... huit... six...

Ça n'en finissait pas, lui semblait-il. Le temps paraissait figé

stupidiement au-dessus de la zone de largage.

— Trois... deux... un... Go !

Bolan tourna un bref instant la tête vers le pilote et lui fit un sourire amical avant de se jeter dans le vide, plongeant vers la forêt de buildings qui se découpaient vaguement, très loin en contrebas.

La chute fut quasiment verticale, avec une sensation d'aspiration vertigineuse dans le froid de la nuit. D'interminables secondes s'égrenèrent tandis que le Guerrier s'efforçait de contrôler la vitesse de sa descente, orientant ses bras et ses jambes. Puis il actionna la petite poignée sur sa poitrine pour déclencher la sortie de l'extracteur, sentit plus qu'il ne l'entendit le déploiement du parachute et se trouva rapidement freiné dans sa descente. Une impression de flotter dans le néant, pendant un instant indéfinissable. Il n'eut plus ensuite qu'à exercer de petites pressions sur les suspentes pour diriger sa trajectoire tandis que la grande toile noire faisait entendre son sifflement caractéristique dans l'atmosphère sombre.

En dessous de lui, il voyait Broadway qui s'allongeait démesurément à travers la cité, repéra facilement son objectif, un parallélépipède allongé vers le ciel, éclairé sur ses quatre côtés. A moins de cent mètres du toit-terrasse, il commença à en distinguer les détails : une petite guitoune centrale, des bouches d'aération, des canalisations et une grande antenne parabolique. Il y avait aussi deux gars immobiles, dont l'attention était apparemment tournée vers le bas. Des guetteurs, sans doute, chargés d'inspecter les abords de la tour.

Trente mètres... Vingt... Il avait un peu trop de vitesse et risquait de dépasser le point de contact avec la terrasse. Tirant sur les poignées de direction, il décrivit un S pour se raccourcir, relâcha son effort et arriva en souplesse sur l'aire d'atterrissage. Le type qui lui tournait le dos entendit probablement le sifflement de la toile et des suspentes. Il se retourna d'un coup, plaça machinalement les mains devant lui et reçut l'impact brutal d'une paire de bottes en pleine tête avant de sombrer dans l'inconscience.

Sans doute alerté par le bruit mou de sa chute, son copain laissa tomber sur sa poitrine les jumelles qu'il utilisait pour observer les rues en contrebas et fit quelques pas dans cette direction.

— Ça va, Tony ? fit-il d'un ton inquiet.

N'obtenant pas de réponse, il réitéra sa question juste avant qu'une balle silencieuse de 9 mm lui fasse éclater le front.

L'Exécuteur se débarrassa du parachute et, quelques instants plus tard, le premier flingueur évanoui passa de vie à trépas sous l'action violente d'un garrot qui lui cisaila la gorge.

Sortant de son sac une corde en Nylon, il l'accrocha solidement au parapet, la fixant ensuite à son harnais avant de jeter un regard en

contrebas. Le 37^e et dernier étage était séparé de la terrasse par un niveau abritant les installations techniques de la tour : machinerie des ascenseurs, climatisation, ventilation haute et réserve d'eau. Une distance verticale d'environ huit mètres.

Il vérifia une dernière fois son équipement de mort, arma la culasse du H & K, puis il se laissa glisser le long de la façade.

Le dernier acte venait de commencer.

CHAPITRE XXI

Géo Morati, un *capo* de Camden, rempocha son téléphone portable et annonça d'une voix grasseyante :

— Je viens d'avoir un de mes contacts à la Préfecture de police. On m'a dit que la situation était calme depuis près d'une demi-heure.

Il respira profondément et son énorme ventre se souleva, écartant les pans de son veston. Ses yeux porcins se fixaient par à-coups sur les autres, comme s'il en attendait un assentiment.

— Ça corrobore ce que j'ai dit, répliqua Moshé Schlonsky.

— Faut souhaiter que ça continue comme ça, enchaîna Digger Barbara, l'air un peu plus détendu.

Vie Trago eut un petit rire forcé.

— Dans moins de vingt minutes, on verra tous se lever ce putain de soleil. Il apparaîtra à l'horizon, juste dans cette baie vitrée. Il faut arrêter de broyer du noir, les mecs.

— Dis pas n'importe quoi, lui renvoya Digger. On verra rien du tout, il y a autant de nuages au-dessus de la Pennsylvanie que dans ta tête embrumée.

— Hé ! T'es pas obligé de m'insulter.

— Alors, arrête de raconter des conneries.

— Ça va, ça va..., fit Baldari. On est tous à cran mais c'est pas une raison pour se laisser aller comme des gonzesses. J'ai toujours pensé que Moshé avait raison au sujet du fumier. J crois qu'il a eu sa dose et qu'il est sans doute déjà en train de se tailler. Alors, respirez un bon coup, y en a plus pour longtemps à rester enfermés.

— Moi, j'ai pas un bon pressentiment, objecta Beauty Fox, un grand maigre qui avait la main sur la banlieue Ouest. Ce mec a rôdé pendant toute la nuit comme un fauve assoiffé de sang. Il m'a coûté très cher en hommes et en matériel, et je vois pas pourquoi il arrêterait d'un coup ses enculeries.

— On sait ce qui s'est passé pour Charly Trupiano, Beauty. On compatit tous et on comprend ce que tu ressens, mais laisse tomber tes pressentiments, ça ne sert à rien. Merde ! Le quartier est bourré de flics et de *soldati* planqués partout dans les rues. Qu'est-ce que tu as à craindre ? Les affaires vont reprendre et, dans quelque temps, tu auras oublié toutes les horreurs que cette ordure nous a fait subir.

Baldari s'interrompit en voyant le visage soudain décomposé de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que t'as, Beauty, t'as mal au ventre ?

— J'ai vu un mec ! s'exclama le chef de secteur.

— Quoi ?

— Bon Dieu ! J'vous dis que je viens de voir un mec ! Un putain de mec, là, derrière la vitre !

— Voilà qu'il déraile, ricana Joss Lamanta. Il voit Bolan partout.

Mais Schlonsky s'était raidi à son tour et tous se tournèrent dans la direction de son regard. Et tous virent l'ombre noire qui se dessinait dans l'angle de la baie vitrée. Un silence affreux s'installa durant quelques secondes, tandis que l'apparition sinistre observait les hommes rassemblés dans le grand salon cossu, son regard les prenant sous une emprise glacée. C'était l'image même de la mort. Une présence abominable, intolérable, qui les paralysa tous en un seul bloc de trouille abjecte, sauf Moshé Schlonsky qui poussa un affreux cri de rage en plongeant la main vers son arme.

Mais, déjà, la silhouette noire avait disparu, refaisant surface à l'autre extrémité de la baie comme par un incompréhensible tour de magie et braquait un gros pistolet-mitrailleur qui se mit immédiatement à cracher son mortel message. Les vitres explosèrent dans un tintamarre invraisemblable tandis que des hommes commençaient à danser sous les impacts d'ogives en furie, que le comptoir de marbre volait en éclats ainsi que les bouteilles et les verres disposés sur les tables.

Dès le début de la rafale, la plupart des grands cannibales rassemblés là avaient tenté de trouver un abri, courant vers une sortie, se jetant sous des tables ou derrière des fauteuils. Mais ces refuges étaient illusoires, l'enfer tombait du ciel et démolissait l'endroit.

Se croyant à l'abri derrière une massive colonnade de bois sculpté, Beauty Fox Alcampana regardait de ses yeux exorbités l'incroyable scène de carnage. Dans le grand miroir panoramique placé de l'autre côté du comptoir, il apercevait le grand salopard dont l'arme n'arrêtait pas de cracher et de tressauter. Il avait l'impression que le type marchait à l'horizontale sur la façade, se déplaçant parfois par bonds rapides dans une invraisemblable course.

Alcampana ferma les yeux une seconde, mais quand il les rouvrit l'odieux spectacle se poursuivait toujours. Mais comment ce salaud s'y prenait-il pour courir ainsi sur la façade ? C'était impossible. Et pourtant !...

Gémissant, il ne pouvait détacher son regard de la scène renvoyée par le miroir. Des hommes tombaient, d'autres quittaient précipitamment leurs vains abris en se tordant de douleur, fauchés ensuite par l'interminable grêle de plomb qui continuait de s'abattre sur eux.

C'était incroyable, inouï, affreux et fantastique à la fois. Mais le plus ahurissant, c'était l'absence de détonations. Aucun bruit de coups de feu n'émanait de cette arme diabolique qui persistait à distribuer mort et destruction dans un silence relatif ponctué de cris, de plaintes

et de multiples impacts sur les murs.

Une vision apocalyptique. Moshé Schlonsky, qui avait cru pouvoir devancer le feu de l'assaillant, gisait au milieu du salon, la poitrine ouverte et dégoulinante de sang. Vie Trago était tassé contre un mur, la moitié de la tête en moins. Joss Lamanta et Rico Baldari étaient tombés l'un sur l'autre, leurs corps déchiquetés, tandis que Géo Morati poussait de petits cris aigus, les mains sur son énorme ventre d'où s'échappaient ses entrailles. Allongé près de la porte de sortie, Nat Bishop avait encaissé plusieurs projectiles qui lui avaient labouré le torse en diagonale, pas très loin de Digger Barbara qui s'était effondré sur le ventre et gisait dans son sang.

Il ne restait plus que six ou sept hommes encore en vie, terrorisés, et qui tentaient de se confondre avec les meubles dans l'espoir d'échapper au martèlement de la rafale qui se poursuivait sans discontinuer.

Puis le miroir vola en éclats à son tour. Un ricochet atteignit à l'épaule Alcampana qui cria et se démasqua involontairement de son refuge. Une ogive Parabellum le cueillit en pleine tête et il n'aperçut plus rien que le noir absolu. Son corps se recroquevilla, se figeant pour l'éternité.

Suspendu à la corde de Nylon, Bolan dirigea le Heckler & Koch trépidant vers le comptoir en ruines, derrière lequel il avait vu se précipiter deux *amici* en pleine panique. Il les en délogea de plusieurs balles qui ricochèrent contre le mur et arrachèrent des cris stridents aux types planqués, les obligeant à quitter précipitamment l'endroit avant de les étendre pour le compte.

Il n'en restait plus que trois ou quatre dissimulés dans divers coins du salon délabré, qu'il dénicha sans peine et cribla d'ogives jusqu'à ce qu'ils cessent de remuer. Puis il projeta à travers l'ouverture béante deux grenades lacrymogènes, abaissa sur son visage le masque à gaz qu'il portait sur le front et se déplaça le long de la façade.

L'Exécuteur avait mentalement fait le décompte du temps passé depuis l'ouverture du feu. Douze secondes. Cela représentait environ cent quarante cartouches tirées, il lui en restait au moins cinquante dans le magasin cylindrique du pistolet-mitrailleur dont le canon était brûlant. Ça devrait être suffisant pour la suite.

Se balançant au bout de sa corde, s'aidant des pieds pour provoquer un mouvement pendulaire, il se lâcha au bon moment pour se recevoir dans l'immense salon envahi par la fumée, qu'il traversa rapidement. Un hall contigu le fit ensuite accéder à ce qu'il cherchait. Les grossiums que la mafia avait soustraits à ses blitz nocturnes étaient tous présents dans une salle de vaste dimension, un local luxueusement aménagé pour des cours de golf. Mais ils n'étaient pas seuls.

Lorsque Bolan voulut faire irruption dans la salle dont il fit sauter la serrure d'une balle de 9 mm, il se heurta à un tir de barrage nourri autant qu'agressif. Il s'y attendait et n'avait évidemment pas commis l'erreur de pénétrer d'emblée dans les lieux.

Se tenant contre le mur à côté de la porte, il laissa passer l'orage avant de projeter coup sur coup trois grenades lacrymogènes qui pétèrent avec un petit bruit mou, libérant aussitôt le gaz irritant. Un tir beaucoup moins nerveux que le premier s'ensuivit pendant quelques secondes, relayé brusquement par des braillements et des détonations provenant du côté opposé du hall.

Bien sûr, de la troupe survenait depuis l'étage inférieur. Des balles frôlèrent Bolan, délimitant des impacts beaucoup trop près de lui dans le mur. Plongeant au sol, il riposta de plusieurs salves de 9 mm qui couchèrent trois sauvages brusquement apparus d'une porte palière et en fit refluer précipitamment d'autres qui survenaient derrière eux. Pour retarder encore l'arrivée de la meute mafieuse, il lança une grenade explosive dans cette direction, attendit l'éclatement et fonça illico à leur rencontre.

Il parvint juste à temps devant la porte pour voir apparaître une équipe de buteurs qui se pressaient dans l'escalier, brandissant leurs armes comme des forcenés. Froidement, il les arrosa d'une giclée silencieuse du H & K qui les fit dégringoler cul par-dessus tête jusqu'au palier inférieur.

Puis il descendit lui-même les degrés en quatre bonds successifs, atteignit un autre hall rempli de types vociférants et pleins de rage en train de se bousculer mutuellement pour se frayer un passage.

Une nouvelle grenade à fragmentation le précéda dans sa course, explosa tandis qu'il se plaquait contre un pan de mur, et le souffle brûlant charria des débris humains en tous sens dans une déflagration qui brisa toutes les vitres alentour. Se démasquant, l'Exécuteur aperçut un homme titubant qui franchissait une porte, venant vers lui. Un bras du mafioso pendait le long de son corps, taché de sang, mais son autre main tenait un petit pistolet-mitrailleur micro-Uzi qui se mit à crachoter haineusement. Bolan ressentit comme un coup de fouet dans l'épaule gauche et une brûlure sur son avant-bras. Le H & K avait déjà fait entendre son lugubre chuintement et le type partit à la renverse, la tête en bouillie, le micro-Uzi continuant de lâcher sa rafale dans le plafond.

Quatre autres grenades explosives partirent encore dans plusieurs directions en quelques secondes. Normalement, l'étage était nettoyé de sa vermine mais, pour dissuader toute autre éventuelle tentative d'intervention, Bolan satura les lieux de gaz lacrymogène avant de remonter rapidement au 37^e niveau.

Il avait été touché par deux fois, mais la douleur ne viendrait que

plus tard. Il avait d'autres préoccupations en tête.

CHAPITRE XXII

Lorsqu'il déboucha dans le hall du 37^e étage, il fut accueilli par plusieurs coups de feu tirés à l'aide de riot-guns, des détonations fracassantes. Mais le tir était trop hâtif, il eut le temps de se jeter sur le côté tout en ripostant avec le H & K, et les deux porte-flingues basculèrent en arrière, battant l'air de leurs bras.

Dans la salle de golf, personne n'était plus visible. Ou à peine. La plupart de ces gros bonnets s'étaient dissimulés dans tous les recoins tels des cloportes, à part quatre d'entre eux qui se tenaient debout devant une baie vitrée qui avait été ouverte pour ventiler la fumée lacrymogène, les bras levés et la mine défaite. Quatre hommes que Bolan put identifier facilement. Il y avait là une belle brochette d'immenses ordures de la société civile, des rebuts fortunés vendus à la mafia : Jeff Anderson, le conseiller financier d'une des plus grosses entreprises de Philadelphie, Dave Kleipfer, le frère du ministre en exercice et qui pourtant commerçait ouvertement avec les *amici*. Zachy Offman, un gros homme d'affaires véreux trempant dans toutes sortes de magouilles avec *Cosa Nostra* se tenait à côté de lui, et, à sa gauche, il y avait Nathan Stroud, le businessman pourri que l'Exécuteur avait rencontré une première fois, la même nuit.

Ils avaient les yeux rouges et l'on entendait d'un peu partout des bruits de toux.

— Ne tirez pas ! clama Zachy Offman. Nous sommes les otages de ces gangsters.

Le Guerrier faillit éclater de rire. Pendant que le gros Zachy essayait d'attirer son attention, trois buteurs se démasquèrent de derrière un bar au fond de la salle et firent feu aussitôt, devancés d'une fraction de seconde par Bolan qui s'était laissé tomber au sol tout en leur expédiant une rafale qui les cisaila impitoyablement.

Mais la culasse du H & K claqua soudain à vide, sa réserve de cartouches épuisée. Ce fut l'instant que choisirent quelques porte-flingues pour se lancer dans ce qu'ils croyaient être la curée, proférant des injures et brandissant des revolvers.

Laissant retomber le pistolet-mitrailleur sur sa poitrine, Bolan dégaina prestement l'Automag Big Thunder qui fit alors entendre son fantastique aboiement. La tête du flingueur le plus imprudent disparut dans un magma de sang, d'os et de matière cervicale, une partie de sa boîte crânienne s'envolant derrière lui. Deux autres encaissèrent les énormes ogives, l'un dans la gorge, l'autre dans le nez, tandis qu'un quatrième voyait son bras s'arracher de son tronc avant de perdre le haut de sa tête.

Le roulement de tonnerre des coups de feu faisait encore vibrer les murs de la salle quand plusieurs visages apparurent craintivement de derrière des refuges improvisés. Un jeune gars, peut-être un garde du corps, fit lentement deux pas en avant, un automatique tenu par le canon et les bras écartés du corps. L'immense pistolet argenté pivota aussitôt dans sa direction.

— Non ! s'écria le type.

Son arme tomba lourdement sur la moquette. Il y eut un silence effrayant durant lequel le Guerrier scruta les visages de ces immondes cloportes dotés d'importantes situations sociales. Une trentaine au bas mot, qui tremblaient de peur, alors qu'ils n'hésitaient pas habituellement à détruire tout ce qui gênait leurs magouilles et à s'accaparer les biens des autres.

— Où est Ziegler ? demanda-t-il sans élever la voix.

Tout le monde avait entendu, mais personne n'osait formuler une réponse à la question.

Bolan fixa froidement Nathan Stroud, le canon de l'Automag suivant son regard.

— Où est Mike Ziegler ? répéta-t-il sur le même ton glacé.

Il avait assisté à l'arrivée du personnage au pied de la tour, quelques heures plus tôt. Et il en connaissait l'importance.

— Dans... dans le bu... bureau, ânonna Stroud.

— Quel bureau ?

— Celui du... club-house.

— Tu vas sans doute m'y conduire, Nathan ?

— Ben... Je... Oui, bien sûr.

— Passe devant.

Stroud se détacha du groupe de pourris et se dirigea lentement vers la sortie de la salle de golf. Bolan marcha en parallèle avec lui sans cesser de surveiller la racaille qui occupait les lieux. Avant de franchir la porte, il balança derrière lui trois grenades à gaz paralysant puis poussa fermement le businessman dans le hall. Les autres en avaient pour au moins vingt minutes avant d'être en état de sortir de leur tanière.

L'Exécuteur trouva effectivement celui qu'il cherchait dans un bureau richement meublé, assis derrière une grande table de travail en acajou, l'œil bleu et morne, le visage défait.

Un coup de crosse assené sur la nuque de Stroud l'incita à piquer un petit somme.

— Michael Ziegler ? questionna Bolan pour la forme.

L'autre n'émit aucune protestation, se contentant de répliquer, le regard dans le vague :

— Oui, je suis bien Michael Ziegler.

Une médaille Marksman tomba devant lui sur la table. Il la regarda

d'un air de quelqu'un comprenant bien la situation, soupira et dit :

— Oui, je suis au courant. A part mon identité, vous savez qui je suis ?

Bolan ne l'ignorait pas. Ziegler était l'un des conseillers de la Maison Blanche, un personnage important et très écouté par le nouveau président. Il pensait aussi que c'était une crapule qui n'avait aucune excuse pour expliquer sa connivence avec le Crime Organisé.

— Je sais quel rôle vous jouez dans les deux sens, lui répondit-il d'une voix dépourvue de toute agressivité. Haut fonctionnaire à plein temps, ordure à mi-temps. Vous êtes pire que les *amici*.

— Vous n'y êtes pas, Bolan. Si vous voulez me qualifier ainsi, il faudra faire de même avec d'autres gens beaucoup plus importants que moi.

— Vous voulez peut-être dire que le Président fait lui aussi partie de cette saloperie ?

— Non, je n'ai pas dit cela. D'ailleurs, ce serait faux, car nous n'avons pas besoin de lui pour mener à bien nos affaires. Mais il s'agit d'un mouvement international. Les gouvernants de nombreux pays ont pris conscience de la nécessité de faire intervenir des moyens mondiaux de dissuasion.

— N'essayez pas de vous en tirer avec des arguments aussi stupides et fallacieux.

— Je ne me suis pas enfui, vous voyez...

— Parce que vous n'en aviez pas la possibilité.

— Peut-être. En fait, je ne pensais pas que ça puisse finir comme ça. Je ne suis pas fait pour la violence, voyez-vous. Mais il y a toujours une solution à tout. Avez-vous l'intention de m'abattre ?

— Vous le saurez dans quelques instants.

L'autre s'efforçait de conserver une belle assurance, mais sa voix tremblait par instant. Ses yeux restaient obstinément baissés.

— Quand vous parlez de moyens, je suppose que vous pensez au PDI et au *Network Computing System Control*.

— Bien évidemment. Et ce n'est pas ce que vous croyez. Nous voulons éviter que ce monde ne termine sa course dans une multitudes de conflits régionaux qui conduiraient à la destruction de la planète. C'est notre but.

— Quelle foutaise ! Saboter les réseaux informatiques ne peut qu'aboutir à un immense bordel international. Vous n'êtes qu'un cannibale comme les autres, vous ne pensez qu'à vous remplir les poches.

— Si cela peut se faire, pourquoi pas ? Vous ne voulez donc pas comprendre ?

— Comprendre quoi, Ziegler ?

— Que le monde est pourri et court vers un effondrement complet.

— Et vous vous posez en bon apôtre ?

— Il faut des bergers pour contenir les troupeaux, Bolan.

— Et des loups pour bouffer les moutons. Ce sont des gens comme vous qui pourrissent le monde, Ziegler.

— C'est une manière de voir les choses. Mais répondez-moi franchement, avez-vous l'intention de me tuer ?

Bolan le regarda en silence un moment.

— Je pourrais le faire facilement, mais ça ne m'apporterait rien d'autre que de la viande froide supplémentaire. Comment avez-vous eu l'idée de cette combine ?

— C'est un projet déjà ancien que... heu, ceux que vous appelez des *amici* avaient commencé à exploiter avec l'aide de chercheurs. Nous avons trouvé l'idée intéressante et nous en avons pris le contrôle.

— C'est faux, gronda Bolan. Personne ne contrôle ces types. C'était un marché de dupes dans lequel vous vous êtes fourvoyé parce que vous y avez vu un intérêt direct. C'est le fric qui vous mène et vous avez vendu votre âme au diable.

— Pas plus que tout le monde, rétorqua le conseiller qui perdait de plus en plus sa belle assurance.

Des gouttes de sueur perlaient à son front et ses yeux faisaient un incessant mouvement de va-et-vient. Il toussota pour s'éclaircir la voix, mais les sons qui sortirent de sa bouche ne furent que de lamentables borborygmes.

— Je... je vous demande de comprendre ma situation, Bolan. Ce n'est pas si compliqué.

— Vous demanderez ça à ceux qui vous jugeront.

Une faible lueur d'intérêt passa dans les prunelles de Ziegler.

— Donc... vous n'allez pas m'abattre ? répéta-t-il, louchant sur l'énorme Automag.

— Non. Votre cas ne m'intéresse plus. Les fédéraux vont arriver. Le meilleur conseil que je peux vous donner, c'est de tout raconter à ceux qui vous interrogeront.

— Et je serai déshonoré.

— Vous l'êtes déjà. A partir de l'instant où vous avez pactisé avec ces types, vous êtes devenu un pion manipulé, un homme sans honneur.

— Quelle assurance aurez-vous que je vais tout déballer aux flics ? rétorqua le pourri d'un ton subitement trivial.

— Aucune. Vous pouvez leur raconter n'importe quel bobard, mais ça m'étonnerait qu'ils vous croient. Il y a une quarantaine de macchabés de l'autre côté de ce mur, tous des mafiosi garantis grand teint. Il vous sera difficile de prétendre qu'ils vous retenaient en otage. Pareil pour les autres gros dégueulasses associés avec eux. Et si j'apprenais que vous vous en tirez à trop bon compte, je reviendrais à

Philadelphie, Ziegler.

— Pour m'assassiner ?

— Non. Pour terminer mon travail. Ce qui, pour vous, reviendrait au même, bien sûr.

La respiration courte, le conseiller de la Maison Blanche releva un instant ses yeux bleus trop pâles vers le Guerrier, les abaissa aussitôt. Un petit spasme le secoua tandis que l'Automag reprenait place dans sa gaine.

Puis, sans un mot, Bolan disparut du luxueux bureau. Le hall était silencieux et jonché de cadavres. Un climat d'irréalité flottait dans ces lieux qui avaient, un peu plus tôt, été le théâtre de la terreur et de la mort violente.

Activant sa radio, l'Exécuteur lança un appel vers le ciel :

— Tu peux arriver, Jack. Terminé.

— Je viens, Striker. Je viens, fit la voix de Grimaldi sur un fond sonore de machine en mouvement.

Tout de suite après, le Guerrier appela Frank Vitali :

— Envoie tes scouts, lui déclara-t-il.

— D'après ce que j'ai entendu d'en bas, il y a eu un drôle de capharnaüm !

— Si on peut dire. Pas mal de viande froide et de types qui jouent la Belle au bois dormant. Charge-toi personnellement d'un certain Mike Ziegler, tu le trouveras dans le club-house.

— Mike Ziegler, celui de...

— Oui. Je crois qu'il est à point.

— Qu'est-ce qu'il foutait avec ces gus ?

— Demande-le-lui.

— Ça, je vais pas m'en priver ! Mais l'ami Hal va avoir du mal à faire avaler la pilule au nouveau patron. Il va tomber sur son cul, le Président ! Ça a été pour toi ?

— Pas de casse. A bientôt, Frank.

— Oui, ciao.

Sans plus attendre, Bolan remonta sur la terrasse par l'escalier de service. Le Hughes 600 était en approche rapide, amorçant un arrondi pour se stabiliser juste au-dessus du parapet.

Moins d'une minute plus tard, le petit appareil filait gaillardement vers l'est en prenant de l'altitude. Le pilote se tourna vers son passager qu'il scruta dans la pénombre.

— Alors ? fit-il, la voix légèrement enrouée.

— Ça s'est bien passé.

— T'es pas trop esquiné ?

L'Exécuteur posa la main sur son épaule blessée. Il commençait seulement à en ressentir la douleur. Quant à l'avant-bras, ce n'était qu'une égratignure. Il se sentait fatigué, exténué même. Mais il était

arrivé au bout de la nuit sanglante. Le jour commençait à se manifester dans une grisaille maussade. Il y avait une faible lueur droit devant, à l'est.

David et Clara Chapman attendaient son retour avec beaucoup d'impatience, en sécurité à bord de son char de guerre. Ils étaient saufs, et, pour le Guerrier, c'était peut-être sa meilleure récompense.

Quant aux charognards de la mafia, ils pouvaient s'attendre à retrouver l'Exécuteur sur leur route dans les jours à venir.

Mais, pour l'instant, il en avait sa claque. Il avait assez respiré l'odeur du sang, de la poudre et de la mort. Il regarda Grimaldi et lui grimaça un sourire.

— Ça va, mon vieux. Ramène-nous à la maison.

[i] *Blitz éclair à Hollandia*, L'Exécuteur N° 180.

[ii] *La loi du sang*, L'Exécuteur N° 179.

[iii] *Les noces noires de Palerme*, L'Exécuteur N° 100.

[iv] *Agonie en Pennsylvanie*, L'Exécuteur N° 101.